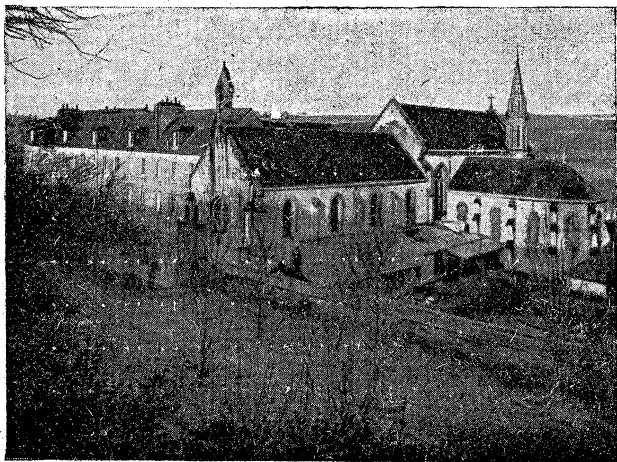


ANNÉE 1937

Publ.

L'ECHO DU CALVAIRE



Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
— de Landerneau —

L'ÉCHO DU CALVAIRE

Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau

Cotisation annuelle 5 francs
Cotisation perpétuelle 200 francs
L'« ECHO » 3 francs

Compte Chèque Postal : 20.129, Rennes — Madame la Directrice, Pensionnat du Calvaire.

SOMMAIRE :

	PAGES
Notre Amicale..	3
Retraite et journée de l'Amicale (1936)	5
La Vie au Calvaire	12
Courrier de Jérusalem	35
Pèlerinage en Italie..	54
Au Pays du Furher	65
Visions lointaines (Silhouettes d'autrefois)	69
Retour sur le passé	87

In Memoriam :

Sœur Saint-François	105
M. le Chanoine Livinec	106
Nos Associées défuntés	110
Carnet de famille	114
Changements d'adresse	117
Nouvelles adhérentes Titulaires	118
Nouvelles adhérentes Honoraires	119

Notre Amicale



UN ENCOURAGEMENT ET UNE INVITATION.

M. l'amiral Exelmans ayant eu à écrire à notre Présidente, s'exprime ainsi: « Permettez-moi, chère Madame, de féliciter la Présidente du Calvaire pour la fidélité de son Amicale à s'acquitter de sa contribution fédérale. J'espère voir, au Congrès régional de Sainte-Anne d'Auray, le 27 juillet, un bon nombre de ses amicalistes. »

Nous souhaitons vivement que vous puissiez, en grand nombre, répondre à cet aimable appel.

UNE ELECTION.

L'an dernier, nous vous faisons part du vide creuse dans le Conseil de notre Association par le décès de Joséphine Fagou, Mme Inizan.

Dans sa réunion du matin du 30 juillet, le Conseil a élu, pour remplacer la chère disparue: Lucie Chaplain, Mme David.

NOTRE BULLETIN.

A l'heure de la composition de notre *Echo*, nous nous rappelons toujours avec crainte ces vers d'un poète:

« Si l'on peut pardonner l'erreur d'un mauvais livre, « Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre. »

Certes, notre petit bulletin n'entrera pas dans la catégorie des « mauvais livres », cependant il n'a pas la prétention d'être un beau et bon livre; mais seulement de tenir nos chères associées en contact avec leur Calvaire et de les initier à sa très simple histoire ancienne et moderne. Bien des encouragements nous sont venus, lectrices, et nous ont fait du bien.

Permettez-nous de vous en citer quelques passages: « *L'Echo du Calvaire* m'intéresse fort. En le lisant, « je retrouve mon heureux temps de pensionnat. Le Cal-

« vaire entretient ainsi entre ses élèves, l'esprit de famille que vous leur inculquez si bien. Que cette revue est réconfortante pour toutes ces âmes dispersées dans la vie et combien cette lecture fait de bien aux cœurs angoissés par les tristesses de l'existence! Cette union du cœur et de la pensée est aussi l'assurance que la prière est fidèle. Quel réconfort que cette assurance ! On ne se sent plus seul... »

« Je viens de recevoir *l'Echo du Calvaire*. J'ai fait comme les enfants qui feuilletent le nouveau volume reçu afin d'en connaître la physionomie générale. Ce premier examen m'a très bien impressionnée. De ci, de là, je lisais une phrase qui me frappait en passant, puis je me suis arrêtée sur « Retour sur le Passé » que j'ai lu tout d'un trait. C'est que là, il s'agissait des prémices de la chère maison et les noms qui y étaient cités m'avaient été familiers dès mon entrée au Pensionnat. Il me semble, en effet, que l'histoire du Calvaire est en quelque sorte l'histoire de ma famille et qu'ainsi je participe à ses épreuves comme à ses gloires. Il m'a été bien bon de retrouver les noms de Mère Saint-Paul et de M. le Vicomte. L'espoir d'avoir l'année prochaine une analyse des priorats de Mère Emmanuel et de Mère Marie de Jésus m'a bien réjoui le cœur. Quelle satisfaction plus douce en effet, que de voir rendre un juste tribut à celles dont on a pu apprécier par soi-même tout le dévouement et toute la haute valeur morale! Après ce chapitre, j'ai lu celui de Jérusalem qui m'a bien intéressée, puis la visite à Solesmes.

« Toutes ces pages sont écrites d'une plume alerte et vivante qui ne laisse pas s'atténuer l'intérêt en même temps qu'elle élève la pensée et provoque dans les cœurs de généreux mouvements. »

Merci à ces aimables et dévouées correspondantes.



Retraite des Anciennes Elèves du Calvaire et la Journée de l'Amicale 1936



La Retraite annuelle des anciennes élèves du Calvaire s'est ouverte le dimanche 26 juillet et dès la première instruction, le R. P. de la Chevasnerie prit sur son auditoire l'ascendant qui lui permit de lui faire un bien réel et profond. Jamais nous n'avions vu exactitude aussi parfaite aux nombreux exercices et recueillement égal dans les allées et venues. La parole si prenante et si persuasive du R. P. était encore aidée et soutenue par la lecture assidue de ses livres qu'on voyait entre les mains de toutes nos chères retraitantes. Ce fut un regret pour toutes de voir la retraite prendre fin un matin du jeudi 30, et surtout de ne pouvoir compter sur la présence du R. P. de la Chevasnerie pour la réunion statutaire de notre Amicale. La fête de saint Ignace l'obligeait à regagner ce jour même la résidence de Nantes dont il est le Supérieur.

Faut-il vous citer quelques impressions des bénéficiaires de ces saints exercices? « Combien nous avons été gâtées par la bonne Providence; cette retraite restera inoubliable!... Quel soin ce bon Père a pris de nous et que nous serions ingrates vis-à-vis du bon Dieu, si après cela nous ne cherchions pas à devenir meilleures. »

Et une autre: « Quelle reconnaissance nous gardons pour les jours si pieux, si bons, les heures si réconfortantes qu'il nous a été donné de vivre au Calvaire. Mon cœur a été réconforté, mon âme surélevée au-dessus des intrigues inévitables dans notre passage parmi les humains qui ignorent le bienfait de la vie passée à l'ombre du Tabernacle! Quel bienfait qu'une si bonne et si belle retraite! Que le bon Dieu permette qu'elle ait une salutaire répercussion sur nos jours et nous rapproche plus intimement de notre Père des Cieux. »

La réunion de l'Amicale a été comme de coutume empreinte d'une toute fraternelle cordialité. C'est à l'arri-

vée de chaque associée une joie pour les premières venues d'accueillir l'amie, la compagne de jadis, et de se retrouver après des années de séparation pour quelques-unes, mais toujours également attachées aux souvenirs si chers du passé.

A deux heures, la salle de récréation est pleine; sur les bancs on parle avec animation quand la clochette annonce l'arrivée de M. le Curé qui a bien voulu venir présider notre assemblée.

Mme Crouan, présidente de notre Amicale, exprime ainsi les sentiments de toute l'assistance:

MONSIEUR LE CURÉ,

« Nous vous sommes bien reconnaissantes d'avoir accepté l'invitation de M. l'Aumônier à présider notre réunion annuelle. Beaucoup d'entre nous ne vous connaissent pas encore, Monsieur le Curé; mais elles savent qu'il est de tradition chez les élèves du Calvaire de vénérer le Pasteur de la grande paroisse voisine, de s'intéresser à ses œuvres, de prier pour leur prospérité; aussi sommes-nous heureuses de vous voir aujourd'hui à côté de M. l'Aumônier et d'assurer ainsi à notre cher Pensionnat par votre présence à notre fête de famille la continuité de la bienveillance paternelle dont il a toujours eu à remercier Dieu.

« Nous venons d'avoir une retraite qui marquera entre les meilleures offertes chaque année aux Anciennes, elle fut bonne, non seulement par la profondeur de la doctrine que le Révérend Père de la Chevasnerie nous a si clairement exposée et les enseignements pratiques qu'il en a fait découler; mais aussi par le recueillement exceptionnel qui a caractérisé nos journées et a dû permettre au Bon Dieu de se faire entendre à nos âmes et à nous de recevoir pleinement ses grâces.

« Nous en sommes d'autant plus heureuses, M. l'Aumônier, que cette année 1936 marque la 25^e de votre apostolat au Calvaire. Dans notre réunion, on trouverait peut-être les 25 Anciennes qui représenteraient chacune l'une de ces étapes par leur entrée au Pensionnat et pourraient vous exprimer au nom de toutes et la reconnaissance des âmes qui ont bénéficié de votre zèle et les vœux de la voir s'exercer longtemps encore sur celles de leurs jeunes sœurs ou même de leurs enfants.

« Nous aurions voulu aussi, Mesdames et Mesdemoiselles, exprimer toute notre gratitude au Révérend Père

de la Chevasnerie; mais puisque les exigences de son laborieux ministère ont nécessité son départ, c'est à Dieu que nous demandons de le payer de retour en notre nom. Il me semble d'abord que notre fervente attention à l'écouter, notre ardeur à suivre ses conseils, notre empressement à nous procurer les pages où il a condensé les enseignements de la retraite, lui ont prouvé notre reconnaissance.

« Merci à vous aussi, chères Anciennes, au nom de notre Amicale, de votre présence aujourd'hui; merci aussi à celles d'entre vous qui ont contribué encore cette année à la rédaction de notre petit « Echo ». Vous l'aimez bien, et nous savons que dans chaque famille on se le dispute. Faisons donc, par lui, encore de l'apostolat en y joignant le bon exemple d'une vie toute dévouée à Dieu, à la Sainte Eglise et à ses prêtres. »

M. l'Aumônier remercie et s'excuse d'être bref. M. le Curé ayant un service paroissial très pressant. Il nous encourage paternellement au zèle pour l'Action Catholique sous toutes ses formes si diverses.

M. le Curé prend à son tour la parole. Nous sommes bien heureuses de pouvoir citer quelques passages de son tout familial entretien:

« Je me trouve ici entouré de connaissances. Plusieurs « de ces dames sont les mères de mes élèves de Bon-« Secours et de l'Ecole Navale: brestoises ou lander-« néennes, toutes attachées depuis longtemps au Calvaire « et ayant bénéficié de son esprit. — Cet esprit est formé « de la fusion de deux esprits: celui de saint Benoît et « celui de saint François. L'esprit de saint Benoît est de « liturgie, de prière officielle de l'Eglise. Pour répandre « sur les individus les bienfaits de la Croix, saint Be-« noît voulait des interprètes de la prière devant Dieu « pour toute l'humanité et ne pas laisser chacun dans « sa solitude.

« L'esprit de saint François est indépendant, très au-« tonome, et il est ici combiné avec l'esprit social de « saint Benoît. Il fallait l'intelligence du Père Joseph du « Tremblay pour fusionner ces deux esprits: esprit de « liturgie et de pauvreté, c'est une merveille! Nous trou-« vons donc ici la prière de saint Benoît et le renonce-« ment de saint François; la paix du Christ dans le « sacrifice.

« Il y a ici de saintes âmes qui se sacrifient pour as-

« surer votre bonheur à vous. C'est la communion des
« Saints. Je vous demande de faire dans le monde qui
« vous est ouvert, une véritable Action Catholique; de
« reproduire cette prière de saint Benoît et ce renonce-
« ment de saint François. Préparons la vie future de
« façon à ce qu'elle soit la continuation de la vie pré-
« sente. On s'attache énormément aux choses du monde
« et il faut envisager que le régime actuel va dispa-
« raître; le système du capital a fini de vivre... il faut
« maintenant que chacun prenne sa part de travail. Les
« enfants que vous devez former doivent savoir que dé-
« sormais elles ne peuvent plus compter sur leurs pa-
« rents; qu'elles ont à se former, à travailler elles-mêmes.
« Ce système social, imaginé par Napoléon 1^{er} est fini. Il
« faut maintenant être une valeur humaine. Il faut être
« une valeur de sainteté, de renoncement. Ayons un cou-
« rage persévérant, optimiste; si nous tombons au Champ
« d'Honneur, nous pourrions dire, avec un poète pro-
« fane, il est vrai:

« Si c'est sur nos tombeaux,
« Les blés seront plus beaux. »

« Sous la protection de saint Benoît, de saint Fran-
« çois, mettez-vous à la disposition de vos prêtres.

« Merci aux Landernéennes pour ce qu'elles ont fait.
« Notre ouvrage marche merveilleusement; nous sommes
« assurés pour l'hiver de pouvoir répondre aux besoins
« des indigents.

« Ma Révérende Mère, je forme des vœux bien sincè-
« res pour la prospérité de cette maison et je remercie
« Religieuses et Anciennes Elèves pour le bien fait dans
« le pays par le Calvaire. »

M. le Curé est largement applaudi. Tandis qu'il rega-
gne en hâte son église paroissiale, nous nous rendons à
la chapelle pour les Vêpres et la bénédiction du T. Saint
Sacrement. Le pieux sanctuaire ne peut contenir la foule
et la prière se fait instante. Déjà les cœurs se serrent
à la pensée que cette bonne journée touche à sa fin.
L'espoir de se retrouver l'an prochain adoucit la sépa-
ration.

Pour terminer le récit de cette Retraite et de la jour-
née de l'Amicale 1936 vous lirez avec intérêt l'impression
originellement traduite par une des heureuses Retrai-
tantes,

L'Alphabet des Anciennes Elèves des Bénédictines du Calvaire



Tout d'abord l'A, c'est facile,
On ne le cherche même pas...

A C'est l'Amicale, l'Amicale au Calvaire,
C'est l'Appel, c'est l'Attrait; et en été
C'est l'Attente, voire même l'Arrivée.

On approche, on est sur la route, et le premier
B C'est le Bois. [aperçu
Cher bois où dans l'ombre ensoleillée, enfant — on
[jouait,
Jeune fille — on rêvait, et parfois, près des petits
On priait. [saints « en-niches » —

L'auto s'arrête... on s'élance.

Quelques portes, quelques pas, et nous voilà entrées
C Dans le Cloître, symbole du Monastère, du calme et
[de la paix
Qui nous porte à l'envie si souvent dans le monde
Les jours d'épreuves, de fatigues et d'ennuis.
Que de fois on y pense! Et maintenant de s'y re-
Quelle joie! [trouver

Passons pourtant où notre bavardage sera moins dé-
[placé.

D Allons au Dortoir où, pendant les belles années
De jeunesse, on a couché dans le petit lit
Aux rideaux blancs, sans autres soucis
Que les leçons du lendemain... Sauf peut-être les
[examens!

Et c'est au dortoir surtout que nous retrouvons

E Les Echos d'autrefois.
Voix qui se sont tues...
Pas qui ont ralenti...

F Ici est le Frisson!
Oh la vie qui s'écoule!!
D'autres Fillettes penchées aux Fenêtres

- G Regardent comme nous la Grande Cour. Comme nous
[jadis,
Elles goûtent l'air parfumé de la Glycine en fleurs,
Elles entendent l'Horloge sonner, et les quarts et les
H Et les Heures. [demies...
- Oh la vie qui s'écoule —
Il est toujours plus tard
Que nous n'avions pensé!
Allons! Loin de nous la tristesse en ce jour joyeux.
- I Nous sommes venues retrouver Ici
Notre Idéal délaissé.
Rebâtir autour de lui notre vie un peu ébranlée,
Redevenir « femmes fortes » soutenues par le passé.
- J Près de la grande cour s'aperçoit le Jardin
Endroit merveilleux où se coudoient
Et oignons et asperges et petits pois,
Les fleurs et les fruits. On dirait que rien
- K Ne manque à la Kyrielle des produits de la terre
Qui, entre les mains des chères sœurs cuisinières,
Deviennent plats délicats, parfumés de prières
Arrosés de grâces.
- L Partons du jardin faire le tour de L'enclos.
(Oh! je sais, c'est tricher, et pour L il faudrait
Le Lavoir, où la Lessive se fait
D'une façon toute moderne
Et vous donne du Linge blanc
Sans Labeur manuel!...)
Mais je préfère L'Enclos.
UN enclos, c'est autre chose,
Mais L'Enclos c'est le Calvaire
Pour nous.
- Promenons-nous
- M Avec nos Mères
- N Avec les Novices. Les Novices d'aujourd'hui qui
Les Mères de demain. [seront
- O Et pour que l'Office se perpétue, et pour que nos
Puisse aussi goûter du Calvaire, [petits-enfants
- P Il faut des Postulantes —
- Q C'est la Quête des âmes, des âmes pensionnaires,
Ces âmes qui monteront par
- R La Rampe (bien connue des élèves)
- S Mais qui mène au Séminaire.

- Quant à nous, jouissons de notre court séjour
Dans cete vie religieuse.
- T Passons la porte du Tour
La famille nous rappelle,
Allons sanctifier notre rôle de Marthe.
Et si comme elle
Quelquefois,
Dans les mille besognes du jour,
On croit
Que les « *maris* » eux aussi,
Ont choisi (Ils ne verront pas ceci)
La meilleure part,
Reste à nous de garder
- U L'Union si précieuse
De pensée et de prière
Avec nos « *Maries* » du Calvaire.
- Dites-moi? Pour le V, est-ce que nous n'avons pas
- V Notre Visite, les Vêpres, le Verger? Ces mots-là
Sont bien du Calvaire.
Tandis que Double V nous donne *deux* V
Qui ne font qu'une paire,
- W Le Voile et la Vocation
- X Soit de Mademoiselle V. ou de Mademoiselle X.
- Y Gare à vous les Yvonne, les Yolande, les Yvette
Il nous faut un Y!
Est-ce sur vous que le choix se fixe?
La robe blanche se portera-t-elle
Aux pieds de l'Evêque,
Ou à l'Autel
Nuptial?
- Pour placer mon Z (lettre bien difficile)
- Z Vient le Zèle des Amicalistes, que je trouve très utile.
Pour finir ces lignes, qui ne sont en effet
Que des pensées jetées.
A chacune de trouver
Dans ses souvenirs privés
Dans sa mémoire fidèle
Son propre alphabet.

LONDRES, 15 Août 1936.



LA VIE AU CALVAIRE



Communión solennelle : 11 Juin 1936.

Que dit le baromètre?... Hélas!... il ne veut pas monter! Eh bien! le bon Dieu, Lui, veut sortir dans notre enclos; il veut répondre à la foi des enfants du Calvaire, des parents si nombreux qui doublent leur bonheur de revoir leurs chères petites, par la pensée d'une pieuse assistance au triomphe de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le ciel est bien noir; on prendra les précautions nécessaires pour éviter un désastre aux beaux ornements, mais on sortira. Et le trajet s'effectue sans encombre. Une petite brume tombera seulement au moment de rentrer et n'empêchera pas le Salut au reposoir du Cloître.

La déception eût été grande si cette jolie cérémonie n'avait pu terminer une retraite fervente, prêchée par M. le chanoine Gril qui, malgré ses occupations, avait accepté si généreusement d'exercer cet apostolat. Nous lui en sommes profondément reconnaissantes et nous n'oublions pas dans nos prières le prêtre si zélé qui nous a appris à mieux connaître, à mieux aimer Dieu et, en conséquence, à le mieux servir. Nous vivons des heures graves; malgré notre jeunesse, et peut-être à cause de notre jeunesse, nous devons réfléchir à ce que notre titre de chrétienne exigera de nous demain. Préparons nos cœurs. L'exhortation de M. le chanoine Gril avant la rénovation des promesses du baptême fut particulièrement émouvante. Aussi, est-ce d'une seule voix et avec quel cœur! que ces serments furent répétés par la pieuse assistance où les pères, avec un mâle énergie, s'engageaient ainsi, non seulement à rester fidèles, mais à protéger à tout prix la foi de leurs enfants.

Fête de M. l'Aumônier et Jubilé de ses vingt-cinq ans de ministère au Calvaire (21 juin).

Pas de compliment; nous connaissons les désirs de M. l'Aumônier, mais des vœux partant du fond des cœurs après un joli chant à deux voix où, tout en célébrant la bonté de notre Mère du Ciel, notre confiance en sa

toute puissance, nous lui exprimions nos désirs de la voir prodiguer de plus en plus ses grâces au Père si dévoué auquel Dieu a confié nos âmes.

Trois petites ont interprété le vœu de toutes leurs compagnes: Puisse M. l'Aumônier exercer vingt-cinq ans encore au Calvaire son zèle et son dévouement.

Le congé réclamé par M. l'Aumônier a été donné quelques jours après et le beau-temps a favorisé le long après-midi au bois. On s'y est reposé de la matinée de jeux dans la grande salle, où on ne sait ce qu'il faut le plus louer, ou le talent des organisatrices ou l'entrain des joueuses ou le pittoresque des épreuves et, ceci n'est pas le moindre, l'empressement et l'embarras des lauréates à choisir le prix de leurs exploits. Et ces prix!... il faut en voir l'exposition pour en comprendre l'attrait!

Distribution des Prix (15 Juillet 1936).

« Les distributions des prix sont ordinairement des séances de lassitude et d'ennui, nous a dit M. l'Aumônier, mais au Calvaire on n'y sent pas les heures passer; la lecture du palmarès est coupée d'une manière si judicieuse et si agréable, qu'à la fin de la séance on peut dire: Déjà! » Nous acceptons le compliment avec d'autant plus de plaisir que nous savons qu'il n'est donné qu'à bon escient. Et d'ailleurs, chères Anciennes, jugez-en vous-même. Voici le programme:

Ouverture: « Pempo di Menuetto », Pugnani

« La Belle au Bois Dormant » (1^{er} acte)

Prix: Bonne conduite, Instruction religieuse, Examens

« Mouvement perpétuel », de Veber

« La Belle au Bois Dormant » 2^e acte)

Prix: 5^e et 4^e classes

« Sonate » (sol mineur), Tartini

« La Belle au Bois Dormant » (3^e acte)

Prix: 2^e et 3^e classes

« Berceuses », d'Ambrosio

« La Belle au Bois Dormant » (Epilogue)

Prix: Cours, Travail manuel, Gymnastique, Musique

« Ballade et Polonaise »

Prix: Dessin, Latin, Anglais, Ordre, Politesse, Dévouement

« Prélude », de Chopin

« Amour et Haine », chœur parlé

Beaucoup d'entre vous connaissent le talent de nos professeurs de musique; je ne dirai pas qu'elles se sont sur-

passées, car c'est toujours parfait. « La Belle au Bois Dormant » est une saynète délicieuse. Les contes de fées sont un peu comme les fables de La Fontaine: ils charment à tout âge. Le chœur parlé a ému tous les spectateurs, car il était l'écho des sentiments de nos âmes en ces jours de troubles et d'angoisses; ce ne sont ni les richesses, ni les progrès de la science, ni les utopies humanitaires qui procureront le bonheur à l'homme; le petit Croisé nous l'a dit: c'est l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ et de nos frères.

Chères Croisées du Calvaire, qui partez en vacances, faites rayonner autour de vous cette charité divine et vous sèmerez le bonheur autour de vous et vous en jouirez vous-même.

Un anniversaire.

36 et 28 Sep. 35. Lettre

Le 21 juin, les élèves avaient célébré le 25^e anniversaire de l'arrivée de M. l'Aumônier en notre Calvaire, prévoyant qu'elles seraient absentes à la date précise, 29 septembre, où il était entré en ses fonctions. Aujourd'hui, la communauté fête, à son tour, ce vingt-cinquième anniversaire; les élèves et anciennes élèves de Landerneau, les amis de M. le chanoine Le Hir et les voisins ont tenu à s'unir à la fête tout intime et toute pieuse et une grand'messe très solennelle a été chantée. Un côté de la chapelle était occupé par les scouts venus en grand nombre témoigner à leur cher aumônier leur respect, leur reconnaissance attachement. Leurs chants ont un attrait tout spécial par le mélange des voix encore enfantines des plus jeunes et du timbre viril des plus âgés.

M. le chanoine Aubert, curé-doyen de Landerneau, voulut bien prendre la parole. Nous le remercions de nous permettre de reproduire son exhortation.

« Il régna 25 ans et il fit ce qui était bien en présence du Seigneur. » (3 Reg. XXII. 42.)

« Mes Révérèndes Mères,

« En ce jour jubilaire, vous pouvez en toute justice faire vôtre ces paroles que la Sainte Ecriture consacre au roi Josaphat. Le livre saint parle d'un règne glorieux qui dura 25 ans et vous, vous prolongez, par espérance, les vœux et les prières, le ministère déjà long de votre aumônier.

« Vingt-cinq ans! Quand il arriva parmi vous, il était déjà précédé d'un renom de liturgiste qui n'était pas pour

déplaire à vous, filles de Saint-Benoît, et vous avez pu voir qu'il ne démentait pas sa réputation. Mais vous avez pu voir quelle richesse spirituelle apporte à une âme le souci de la perfection dans la pratique du culte extérieur que Dieu réclame de nous, et de cette richesse vous avez été les premières, mais non les seules, à bénéficier. « In his quae sunt ad Deum constituitur », dit saint Paul. (Le prêtre est établi pour traiter les choses qui se rapportent à Dieu.)

« Evidemment, tout a un rapport avec Dieu: rapport d'origine, tout vient de Dieu; rapport de fin, tout est pour Dieu. Mais ce double rapport demande à être exprimé: s'il n'y avait eu qu'un monde naturel, l'ensemble de ses lois dans leur parfaite et indiscutable harmonie eût suffi comme expression; mais il y a aussi le monde spirituel auquel Dieu a conféré la similitude de sa propre action libre et intelligente. Les anges, dans la grâce conforme de leur nature, adressent à Dieu la pure louange; les hommes, s'ils étaient restés fidèles au statut de leur création, auraient fait de même. Il ne nous déplait cependant pas de considérer un instant l'opinion de Duns Scot, suivant laquelle, même dans le cas où le péché ne se serait pas produit, Dieu aurait terminé la création par l'Incarnation de son Verbe, faisant ainsi de la terre, non seulement l'escabeau de ses pieds, mais encore l'autel auquel lui serait monté, par son Verbe incarné, la pure louange de la création tout entière.

« Et alors, qui empêche de penser que de l'humanité toute sainte, Dieu eût encore prélevé un certain tribut tout spécial dans la personne de prêtres chargés plus particulièrement d'offrir, non peut-être des victimes sanglantes, mais des hosties pacifiques, des prières pour tout le peuple saint, des hommages incessants qui eussent fait de leur sacerdoce comme une mission angélique sur terre ?

« Mais le péché a bouleversé tout le plan divin; il a fallu que Dieu, pour rétablir la perfection autant qu'elle était encore possible, restaurât tout dans son Christ, comme dit saint Paul. Au lieu des hosties pacifiques, il fallut l'effusion du sang; d'abord des victimes dont l'immolation représentait le droit de Dieu en l'honneur de qui il est juste et convenable que toute vie soit remplie, ensuite de la Victime parfaite dont le sang répandu rachetait les péchés des hommes et accomplissait ainsi toute justice.

« Par quel dessein de bonté ineffable, Dieu, ayant

racheté les hommes, voulut encore les combler en les associant de plus en plus près à cette œuvre salutaire, en les disposant à en recevoir les fruits jusqu'à la fin des temps, en leur communiquant, par l'institution de son Sacerdoce, sa propre vie et des droits à sa propre béatitude? Il nous est plus facile de l'admirer que de le comprendre et nous n'avons qu'à prendre les faits comme ils se présentent.

« La veille du jour où il devait souffrir, nous dit le récit sacré, Jésus prit entre ses mains du pain, le bénit, le rompit, le passa à ses disciples en leur disant: « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous », de même, prenant la coupe, il la bénit, la passa aux disciples en disant: « Prenez et buvez, car ceci est la nouvelle alliance en mon sang qui sera répandu pour les péchés de la multitude. Faites ceci en mémoire de moi. »

« Alors, avez-vous remarqué que le même acte et le même discours instituent l'Eucharistie comme sacrement de la présence réelle et comme sacrifice et que, par le fait même qu'il instituait un sacerdoce continuateur du même acte, il instituait le sacrifice éternel et réciproquement.

« C'est que, en effet, le sacerdoce et sacrifice désignent des choses corrélatives et inséparables. L'on ne peut se faire l'idée d'un prêtre qui n'aurait aucun sacrifice à offrir ou d'un sacrifice qui serait offert sans prêtre. Même le prophétisme de l'Ancien Testament a obéi à cette règle et si des inspirations du Saint-Esprit ont envahi les âmes des prophètes, ce fut sans préjudice des droits du Sacerdoce. « Que personne, dit saint Paul, n'assume la charge sacerdotale s'il n'y est appelé par Dieu comme Aaron. » Saül en sut quelque chose, lui qui crut pouvoir comme roi et chef du peuple présenter à Dieu le sacrifice.

« Or, à la Cène, que voyons-nous? Le Christ se constitue lui-même victime par la seule annonce de la mort sanglante qu'il subira comme s'il ne pouvait y échapper, qu'il subira parce qu'il l'accepte pour des fins bien différentes de celles que poursuivent ses assassins. Il mourra pour accomplir la perfection de la justice.

« De plus, il est le propre prêtre de son propre sacrifice.

« De plus, il unit étroitement, indissolublement, au sacrifice sanglant du Calvaire un rite symbolique dans lequel il inclut, par un acte personnel, volontaire et sans

équivalent, toute la réalité de la Passion et de la mort qu'il va subir.

« Il n'est plus besoin dès lors de chercher à la lumière des analogies avec les sacrifices des autres religions ou même de l'Ancienne Loi en quoi et où réside essentiellement le sacrifice eucharistique. La solennité des circonstances, le caractère même de Jésus et son autorité divine nous manifestent l'impuissance des analogies à nous faire approcher du mystère. Le sacerdoce chrétien, comme le sacrifice chrétien, ont une valeur, une dignité vraiment transcendante à toute explication.

« Et l'on comprend aussi pourquoi la discipline de la primitive Eglise les enveloppe dans le secret de l'Arcane, pourquoi l'Eglise a tenu et tient toujours à sauvegarder par sa liturgie rigoureusement fixée le respect dû à ce qu'elle considèrerait comme le plus précieux de ses trésors. Laissons de côté les questions que soulèvent les historiens au sujet de l'évolution des formes accidentelles et ne retenons que son admirable fidélité à maintenir dans l'intégrité de la plus pure union ce que Dieu lui-même a institué: le sacrifice et le sacerdoce.

« L'un et l'autre prolongent le Christ: le sacrifice eucharistique perpétue non seulement la présence de l'Homme-Dieu au milieu de son peuple, mais son immolation pour le salut de ce peuple où jusqu'à la fin il y aura des âmes à sauver. Des âmes qui auront besoin que leur soient appliqués les fruits de la Rédemption.

« Et le sacerdoce perpétue lui aussi le sacrificateur qui est un et identique avec la victime. « Faites ceci en mémoire de moi. » Comment pourrait-il se comprendre si le prêtre n'était, en mémoire du Christ et conformément à la loi de son institution, autant victime que sacrificateur?

« Quelle que soit la pompe de la cérémonie, la splendeur des rites et des ornements, il y a une liturgie intérieure que le prêtre doit apporter aux actes de son ministère.

« Mes Révérendes Mères et mes Chères Sœurs, vous avez la joie de voir depuis vingt-cinq ans cette liturgie interne animer la liturgie extérieure dont votre règle et l'esprit de saint Benoît vous ont faites les servantes attentives et dévouées. Cela vous met en garde contre les étroitesse d'esprit du formalisme: votre liturgie est une vie et vous savez bien à qui, après Dieu, vous et vos élèves vous devez cet avantage.

« Ainsi pouvez-vous à bon droit remercier le Seigneur de ces vingt-cinq années où votre esprit eucharistique s'est fortifié de la contemplation austère des dépouillements du Calvaire. Un saint que j'aime bien, le Père Chevrier, vous aurait grandement édifiées si vous l'aviez entendu grouper tous ses catéchismes autour de ces trois pôles de l'année chrétienne: la Crèche, le Calvaire, l'Autel, et le même Esprit qui souffle toujours où il veut et quand il veut, ne dément jamais la Vérité qui est son essence quand il joint le souci bénédictin de l'« Opus Dei » à la passion franciscaine de la Croix; le Père Joseph Du Tremblay a bâti sur le roc. »

Toute l'assistance priait de tout son cœur, bénissant le bon Dieu pour toutes les grâces dont il a comblé M. le chanoine Le Hir et Le priant de bénir encore et toujours de plus en plus son apostolat.

La rentrée.

Comment traduire les émotions de ce jours?

Mieux vaut rappeler les lointaines années où nous avons éprouvé les tristesses de la séparation et la pénible épreuve d'une vie soumise au travail et à la régularité succédant à la jouissance d'une existence livrée au caprice et à une complète liberté. Grâce à Dieu, bon nombre des élèves des années précédentes, ayant compris l'avantage d'une vie de pensionnaire, se font une joie d'aider leurs nouvelles compagnes à se plier au règlement et s'efforcent de leur en faire deviner les bienfaits. L'acclimatation a été relativement facile et si quelques larmes coulaient le soir en attendant le sommeil, au souvenir de la chère famille, on s'efforçait de les cacher discrètement. Daigne Notre Dame du Rosaire, en ce mois qui lui est consacré, obtenir grâces et bénédictions du bon Dieu sur cette nouvelle année scolaire.

La Vêture.

Le 17 novembre, notre pieuse chapelle a vu se dérouler les cérémonies toujours impressionnantes d'une prise d'habit. Les élèves attendaient avec impatience cette fête qui a, pour elles un intérêt tout spécial. La famille de Sœur Marie Hénaff, au complet, formait un premier rang; les Dames des enfants, serrés et bien remplis, occupaient en grande partie notre nef. Quelques anciennes élèves et amies de la maison, venues prendre part à la fête, complétaient l'assistance.

M. le chanoine Aubert, curé de Landerneau, a chanté la grand'messe.

M. le chanoine Le Hir, notre aumônier, présida la cérémonie de vêture. Nous sommes heureuses de pouvoir donner le bref résumé de sa très édifiante allocution.

Le sujet en était tout indiqué par la solennité du jour, la fête de la grande moniale d'Heltha, sainte Gertrude.

« Beaucoup ne voient dans sainte Gertrude que le Héraut de l'amour divin, la théologienne du Sacré-Cœur. Il est bon de considérer aussi ses débuts, sa conversion. C'est plus encourageant pour la faiblesse humaine.

« Entrée au monastère avant cinq ans, elle fait de brillante études sous la direction de sainte Mechthilde. Mais jusqu'à vingt-cinq ans, elle est une religieuse plutôt tiède. Elle se convertit à la suite d'une vision où Notre Seigneur l'invite à le rejoindre. Il lui reste à lutter contre son amour-propre et une tendance à être dure pour les autres. Mais elle jouit de l'union divine et de sublimes révélations.

« La caractéristique de sainte Gertrude, c'est la familiarité avec Notre Seigneur, la Sainte Vierge et les Saints. L'apôtre saint Jean lui apprend que la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur est réservée pour les derniers temps, quand la charité se sera refroidie. On a pu l'appeler la théologienne du Sacré-Cœur. Ce qu'elle en dit dépasse tout ce que l'imagination de l'homme aurait pu concevoir. Il faut lire ses œuvres.

« A l'école, apprenons ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur. Bien comprise, cette dévotion nous donnera le sens de la religion, nous fera entrer dans le mystère de l'amour de Dieu, nous aidera à purifier notre cœur et à rayonner nous-mêmes le Christ autour de nous.

« Puisse-t-il en être ainsi de nous tous, en particulier de la jeune personne qui va être revêtue du saint habit de la religion. »

En cette fête de la grande Moniale Bénédictine, personne ne fut étonné d'entendre M. le chanoine Le Hir, s'adressant à la petite Sœur, lui dire: « Désormais, vous vous appellerez Sœur Sainte Gertrude. »

Noël.

Le bon Dieu nous a visiblement favorisées durant ces mois. Les santés des enfants se sont bien soutenues et nous avons pu voir à la Messe de Minuit élèves

et maitresses prendre part à cette cérémonie toujours impressionnante.

Avant de partir en vacances, il y a eu les vœux solennellement offerts à M. l'Aumônier, puis à Notre Mère et à toute la Communauté.

La sortie.

Noël étant un vendredi, le départ en vacances s'effectue dès le samedi 26. La perspective joyeuse de ces bons jours au foyer familial anime la maison tout entière. Maitresses et élèves se séparent en se redisant: « Bonnes vacances, bonne année. »

29 Décembre.

Une pieuse et touchante cérémonie nous a toutes bien édifiées ce matin. Un neveu de Mère Marie de l'Assomption, le R. P. Michel des Pères du Sacré-Cœur, Goustan Le Bayon, qui avait été ordonné prêtre à Lille des mains de Mgr Liénard, le 19 décembre, venait au Calvaire chanter une messe aux intentions de sa tante, et le lendemain en célébrer une seconde pour la Communauté. Pour cette messe solennelle du 29, il avait pour diacre son frère aîné, l'abbé Joseph Le Bayon, vicaire instituteur à Erdevén, diocèse de Vannes. M. l'abbé Pallier remplissait les fonctions de sous-diacre.

Nous ne pouvions manquer de remercier le bon Dieu qui bénit visiblement cette famille si profondément chrétienne et de le prier pour le fervent missionnaire qui attend avec impatience le départ pour les lointaines et périlleuses missions du Cameroun.

1937. — Noces d'or de Mère Thérèse de Jésus (15 Janvier).

Le 15 janvier 1887, c'était fête en notre Calvaire: une jeune novice échangeait le blanc voile des fiançailles contre le voile noir réservé aux épouses du Christ. Père et mère, parents et amis se pressaient dans la chapelle et, à l'autel, un jeune prêtre, en élevant l'Hostie Sainte, offrait aussi au Seigneur le sacrifice de sa sœur tendrement aimée.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ce jour: nous sommes au 15 janvier 1937. A la même place, agenouillée devant le même autel, la jeune professe d'alors, vieillie au service du Christ et des âmes, va proclamer par la

renovation solennelle de ses promesses, que ces années de labeur vécues « sous le charme de Dieu » (1) ont été courtes et que son Epoux divin, « l'Ami fidèle en qui il n'y a pas de déceptions » (2), a réalisé, et au-delà, toutes les espérances et tous les desirs de son cœur.

Il convenait de célébrer ce cinquantenaire, de l'enligner de tout l'éclat possible: ainsi font dans le monde les époux chrétiens; pourtant, leur joyeuse fête familiale se teinte de mélancolie, la mélancolie d'une vie à son déclin et l'on songe involontairement à l'heure peut-être proche de la séparation. Il n'en est pas de même pour un jubilé monastique: ce n'est pas un couchant, c'est une aurore, car chaque instant qui passe rapproche l'épouse de l'heure tant désirée de l'union avec son céleste Epoux.

Aussi, la joie inonde les cœurs, rayonne sur les visages malgré l'absence si vivement sentie de M. le chanoine Livinec, qui avait espéré célébrer la Sainte Messe et prendre la parole ainsi qu'il l'avait fait cinquante ans auparavant.

Il arrive parfois que les organisateurs des fêtes adoptent un plan qui tend surtout à leur propre plaisir et cela parce qu'ils ignorent les goûts de ceux qu'ils doivent honorer. Au Calvaire ce sera bien différent; les deux attraites de Mère Thérèse de Jésus nous sont connus et il sera doux de les satisfaire!

Pour l'éducatrice à l'âme apostolique qui pendant cinquante ans a travaillé, lutté, afin que durât l'œuvre à laquelle ses mères d'autrefois ont donné, comme elle, leur cœur et leur vie, voici un long cortège d'anciennes élèves qui ont répondu avec un élan tout filial à l'appel lancé par la chère présidente de notre Amicale.

Pour la Bénédictine qui veut la splendeur dans le culte divin, qui goûte parce qu'elle les comprend, les beautés de la liturgie et du chant sacré, voici l'autel où les blanches gerbes aux reflets d'opale s'unissent à l'or étincelant des flambeaux, et là dans le sanctuaire les coules sombres des moines de Kerbénéat dont le chant majestueux et suave en nous « faisant prier sur de la beauté » va transporter nos âmes, bien loin des

(1) Mgr Bonnard, dans une poésie intitulée « Vieux prêtre ».

(2) Parole de Notre Seigneur à une Visitandine de Paris, le 3 mai 1910.

régions d'ici-bas et nous donner un avant-goût de la paix du ciel.

Dans le chœur, le trône épiscopal est dressé. « Monseigneur est là, murmure-t-on, Monseigneur va parler, la fête sera complète. » En effet, notre évêque vénéré a voulu que sa présence et sa parole fussent pour M.-Th. de Jésus le témoignage le plus éloquent de son approbation, de son estime, de sa sympathie. Et qu'il est doux, réconfortant pour notre vaillante jubilaire de voir près d'elle, en ce jour solennel, le Père qui fut son conseil, son soutien aux heures d'anxiété et de lutte!

La Messe est célébrée par M. le chanoine Le Hir, notre Aumônier: en l'absence du frère, c'est bien à lui qu'il appartient de monter à l'autel en ce jour.

La famille bénédictine célèbre au 15 janvier la fête de saint Maur, l'un des premiers disciples de saint Benoît, l'introducteur dans les Gaules de la Règle de notre Bienheureux Père.

Le chœur des moines, admirablement conduit par l'artiste éminent et pieux qu'est Dom Louis Félix, entonne l'*Introit* « In mari via tua... La mer fut ton chemin, etc. » et, tout de suite, se fait sentir à nos âmes la puissance apaisante et élevée de ce chant créé pour la louange divine.

En lisant l'Épître extraite du Livre de la Sagesse, les applications à notre chère Mère Th. de Jésus des paroles inspirées s'imposent d'elles-mêmes à notre esprit:

« Quand j'étais encore jeune, j'ai prié ouvertement pour obtenir la Sagesse... Avec elle, mon cœur a suivi le droit chemin... je me suis appliqué à faire le bien et je ne serai pas confondu, etc., etc... » Si Mère Th. de Jésus suit le texte, je crois qu'arrivée à ces mots: « Voyez de vos yeux que j'ai travaillé peu de temps et que j'ai trouvé un grand repos », elle a dû protester: Du repos?.. Oh! non, pas encore... là-haut seulement...

L'Évangile raconte l'épisode si émouvant de saint Pierre marchant sur les eaux. Ah! combien de fois — depuis trente-deux ans surtout — la parole de l'Apôtre a-t-elle jailli du cœur de Mère Thérèse de Jésus: « Seigneur, si c'est vous, c'est-à-dire votre volonté, — car c'est tout un — ordonnez que j'aille à vous sur les eaux », et la réponse du Maître: « Viens », elle a marché sans mériter jamais le reproche adressé à l'Apôtre pusillanime: « Pourquoi as-tu douté? »

Après l'Évangile, Monseigneur gravit les marches de l'autel: il domine toute l'assistance qui contemple avec

une fierté émue le majestueux vieillard qui, depuis 30 ans, préside aux destinées du diocèse et dont le verbe ardent retentit dans les grandes chaires de nos villes comme dans celles de nos plus humbles hameaux, semant partout la vérité et l'amour... — « Ecce ancilla Domini: Voici la servante du Seigneur. » Peut-être que parmi les auditrices, plusieurs s'attendaient à un autre texte: parole de reconnaissance, champ d'amour ou délicat éloge du bien opéré par Mère Th. de Jésus?

... Mais Monseigneur a bien choisi, il parle dans un monastère bénédictin « école » établie pour y apprendre à SERVIR NOTRE-SEIGNEUR (1) en mettant sur les lèvres de notre Jubilaire la parole de l'humble Vierge Marie ou en caractérisant et résumant sa vie religieuse par cette même parole, c'est affirmer que, vraie Bénédictine, elle a au long de ses jours, accompli les volontés de son Maître: c'est ce qu'il convenait de dire aujourd'hui.

Nous sommes heureuses de pouvoir citer quelques-unes des pensées si éloquentement exprimées par Monseigneur:

« *Ecce Ancilla Domini.* »

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES,
MES CHÈRES SŒURS,
MES ENFANTS,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

« La parole que vous venez d'entendre résume l'idéal où doivent tendre toutes les âmes religieuses mais je crois pouvoir dire qu'elle s'applique d'une façon toute particulière à la Congrégation des Bénédictines de N.-D. du Calvaire fondée par le Père Joseph du Tremblay et réorganisée après la Révolution Française pour satisfaire des âmes monastiques enflammées de l'amour de Dieu, vouées à la prière liturgique et désireuses de répondre à tous les besoins d'un siècle où l'avenir de l'Eglise reposait sur l'enseignement chrétien. Je crois, ma bonne Mère Th. de Jésus que cette conception de la vie religieuse vous était familière dès votre première jeunesse; c'est une grande grâce de voir jaillir des vocations religieuses et sacerdotales au sein d'un foyer profondément attaché à la religion. Cette bénédiction, le bon Dieu l'a largement répandue sur votre famille. Nous aimons à le rappeler ici et à Lui en rendre grâces.

(1) Prologue de la Règle de saint Benoît.

« Ce qui fait l'essence de la vie religieuse, c'est la pratique des vœux: Pauvreté, Chasteté, Obéissance. La fête de saint Maur, ce régulier, par excellence, que nous célébrons aujourd'hui avec somptuosité et par des chants dont la perfection fait penser à ceux du Paradis, nous remet sous les yeux le modèle accompli de la Sainteté Bénédictine.

« Le Fils de saint Benoît s'efforce avant tout d'acquiescer le goût de la prière dans l'amour de Dieu. Prier avec l'Eglise dans sa langue, le jour et la nuit, c'est faire de sa vie un remarquable emploi. Contempler Dieu, voir Dieu, connaître Dieu, aimer Dieu était tout l'emploi d'Adam et d'Eve au Paradis terrestre et la Genèse dit que le Dieu vivant descendait du haut du Ciel pour converser avec eux dans les allées du Paradis terrestre.

« Mais le péché est venu. Désormais la lutte et l'effort sont nécessaires, le travail est indispensable et c'est ce que saint Benoît a si bien compris en recommandant de faire tout pour Dieu, non point en passant, mais continuellement et c'est à cela que vise la plus parfaite, la plus sainte, la plus féconde des Règles: la Règle de saint Benoît.

« Dans le Bréviaire que récitent et méditent chaque jour les Bénédictines, tout chante l'adoration, le repentir, la confiance, l'amour. Tous les textes invitent à faire à Dieu l'hommage de sa vie, et prêchent la fidélité au devoir. Psaumes, cantiques, hymnes, prière toujours la même et jamais monotone.

« La récitation des psaumes donne à Dieu, non seulement les lèvres, le corps, mais aussi les puissances de l'âme: pensée, volonté qui deviennent les organes sacrés, les accents de la Sainte Eglise.

« Les prières des moniales s'unissent comme les gouttes d'eau dans l'Océan pour remonter vers le Ciel et descendre en pluie fécondante. Grâce à son bréviaire, la Bénédictine pense et vit comme vivent au Ciel les élus de Dieu. Elle demeure toujours dans son amour; la pratique du silence, du travail, de l'oubli de soi, la charité fraternelle lui sont plus faciles. Elle essaye d'acquiescer toujours plus d'empire sur son âme à l'exemple des plus grands saints. Elle prie avec générosité pour le salut des âmes et leur applique les mérites non point stricts mais surabondants du Christ souffrant. Cela suppose un zèle très pur, du travail, une vie austère et un grand amour de Notre Seigneur.

« La Congrégation du Calvaire a connu la vie unique-

ment contemplative pendant plus d'un siècle... Après la Révolution Française, l'enseignement chrétien n'existait plus. L'Eglise ne se résigna jamais à un tel état des choses, elle sent le besoin qu'ont les âmes de sciences et de lumière. Les Bénédictines du Calvaire le comprirent et résolurent de joindre l'enseignement à leur vie monastique ne voulant pas garder la lumière pour elles seules, mais tenir pour d'autres le flambeau de la vérité. Et le temps vient peut-être, ce que je ne désire pas, où il faudra que toutes les âmes se mettent d'une manière ou d'une autre au service d'autres âmes.

« Il n'est pas d'idéal plus beau, plus étendu, de vocation plus complète que celles des âmes qui se dévouent à la dispensation de l'Evangile. Ce concours généreux, désintéressé à qui l'Eglise le demanderait-elle si ce n'est aux Communautés Religieuses?

« Cette vie double, à la fois enseignante et contemplative a été celle de la Religieuse dont nous fêtons aujourd'hui le cinquantième anniversaire de Profession. Dans tous les emplois, si multiples, où il a plu au Bon Dieu d'utiliser ses vertus, ses forces, ses talents, elle a toujours été la vraie fille de saint Benoît, la collaboratrice de Notre-Seigneur.

« Chargée de l'économe aux temps les plus difficiles, Mère Th. de Jésus réussit à assurer l'équilibre budgétaire avec autant de justice que de charité, animée de l'esprit de saint Benoît, pratiquant la pauvreté, l'humilité, elle fut d'un dévouement qui devait contribuer à sauver la maison et la belle œuvre qui fait sa gloire.

« Il y a 32 ans, à une heure triste entre toutes, les Religieuses, d'après la loi de 1904 devaient renoncer à l'enseignement ou se séculariser? On se demanda si la sécularisation n'était pas une sorte d'apostasie, mais Pie X répondit: « Un changement de costume n'est pas un changement de vie, mais une souffrance de plus, le sacrifice de ce que l'on a de plus cher. » Le Cardinal Touchet, à Orléans, et l'Evêque de Quimper, le Cardinal Dubillard dirent que la sécularisation était une magnifique Profession de Foi... On le comprit.

« Vous avez toutes contribué au maintien de la Maison, mais Celle qui est disposée à renouveler ses vœux y a contribué plus que les autres en assumant la direction. Elle s'est toujours efforcée d'entretenir la confiance. Ce qu'il a fallu d'esprit surnaturel, de courage d'intelligence et de cœur pour mener cette tâche à bien, Dieu seul le sait.

« Durant l'occupation du Calvaire par nos alliés, ils s'étonnaient de trouver au pays de France l'intelligence et le savoir-faire dont ils croyaient avoir chez eux le monopole.

« Elle a su user de son influence pour former chez ses élèves le cœur et la volonté et nous voyons dès à présent, avec bonheur, les anciennes élèves de cette Maison prêtant à toutes les œuvres d'Action Catholique un concours apprécié. Si toutes avaient pu venir prendre part à cette fête, la chapelle eût été trop étroite.

« Que le Bon Dieu daigne bénir la chère Jubilaire. Qu'Il garde la Maison tout entière. Avec sa Règle, son Esprit, elle a assuré le service de Dieu, le service du prochain, qu'elle s'efforce désormais d'accroître en l'amour désintéressé de Dieu et des âmes pour maintenir le climat de sainteté qui attirera un plus grand nombre de vocations religieuses et enseignantes pour conserver le trésor de lumière, le trésor de ferveur qu'elle est appelée à répandre sur la jeunesse qui lui est confiée. »

La fonction sacrée se déroule et s'achève dans un recueillement impressionnant que facilite et intensifie le chant si prenant de nos Pères en saint Benoît...

A la fin de la Messe, les voix pures et bien exercées des élèves de la chorale nous font entendre les accents du *Magnificat* dans un cantique Français parfaitement rendu...

Dès que ces jeunes voix se sont tues, les voix graves des moines entonnent le *Veni Creator*, prélude de l'acte solennel de la Rénovation des vœux. Moment impressionnant entre tous. Monseigneur, entouré du Clergé, est à la grille de la tribune. Mère Th. de Jésus est agenouillée : d'une voix claire et ferme, elle prononce la formule de ses vœux et, se relevant, elle chante le *Suscipe me Domine, secundum eloquium tuum et vivam*, etc. Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole, et je vivrai, etc...

Prière humble et confiante de l'âme qui vient de se lier irrévocablement au Seigneur, de prendre son joug et son fardeau et qui, sentant sa faiblesse, s'appuie sur Celui qu'elle aime uniquement... Prière de tous les jours pour l'âme religieuse consciente de la sublimité de sa vocation et de son impuissance radicale à atteindre seule ces sommets...

Mais en ce cinquantenaire, les mêmes paroles suppliantes ne peuvent-elles devenir hymne d'action de grâces?... Pendant que la voix aux sonorités, aux inflexions encore si jeunes chante : *Suscipe me Domine*, le cœur ne

dit-il pas : « Seigneur, vous m'avez reçue selon votre parole, par votre grâce j'ai vécu, c'est-à-dire je me suis donnée, j'ai travaillé pour vous et je n'ai pas été confondue dans mon attente... »

Qu'admirablement inspiré fut Dom Louis Félix de faire éclater ici, triomphal, le verset *Confitemini...* Chantez le Seigneur parce qu'il est bon, parce qu'éternelle est sa miséricorde. « N'est-ce pas, chère Mère Jubilaire qui voulez chanter au Seigneur tant que vous vivrez », que c'est là votre chant au jour de vos Noces d'or?...

Pendant que la Communauté psalmodie Sexte et Nonc, nos chères anciennes, avides maintenant de saluer l'héroïne de la fête, l'entourent et, pour toutes, pour chacune, elle sait trouver le mot aimable, plein de sens, qui veut dire et dit en effet : « Je ne vous ai pas oubliée : vous êtes toujours mon enfant. »

Mais il faut revenir aux terrestres réalités : l'heure est déjà assez avancée et le corps réclame ses droits.

Un charmant, bien qu'un peu frugal, déjeuner attend nos invitées qui, à regret, doivent se séparer, aucune pièce n'étant assez vaste pour les contenir toutes. Les plus jeunes, aidées des élèves actuelles, assurent aimablement et impeccablement le service...

Après le déjeuner, visite générale aux classes, aux salles d'étude, etc., etc... Le ciel est d'un bleu pur, l'air d'une douceur printanière, aussi n'hésite-t-on pas à parcourir le bois, etc...

Le petit cimetière attire et retient nos chères visiteuses. Comment ne pas évoquer, en ce jour, le souvenir toujours si vivant dans les cœurs de Mère Emmanuel, Mère Marie de Jésus, M. Suzeau?... Tous trois, en ce cinquantenaire — Mère Th. de Jésus pourrait le dire — ont droit à la reconnaissance de toutes nos anciennes qui ont bénéficié du dévouement de la Mère que nous fêtons aujourd'hui...

Bientôt la cloche retentit : c'est l'heure des Vêpres... De nouveau notre chapelle rassemble les moniales et toutes leurs enfants. On ne veut rien perdre des joies saintes de cette fête radieuse, et l'on sent que tout va finir...

Mais pourquoi ce mot « finir » qui éveille le regret?... Si l'éclat de notre belle fête va se voiler, la parure de l'autel se faner lentement, si les chants eux-mêmes n'auront plus la même splendeur, il est d'autres choses bien supérieures à celles qui frappent nos sens qui demeureront sans déclin : ce sont les impressions profondes, bien-faisantes dont nos âmes ont tressailli durant les heures

trop courtes de cette fête qui fut un jour du ciel; et c'est aussi l'immense gratitude qui remplit le cœur de toutes celles qui, durant cinquante ans, furent les enfants de Mère Thérèse de Jésus.

A notre vénérable Jubilaire, disons donc avec élan, le souhait qu'elle a entendu exprimé sous différentes formes, au cours de cette inoubliable journée:

« *Ad multos annos* ».

CHÈRES ANCIENNES,

Laissez-moi vous exprimer ici la profonde impression que je garde des sentiments si délicats que vous m'avez, de mille manières, témoignés en ce cinquantième anniversaire de ma Profession Religieuse. J'aurais voulu dire à toutes les présentes et même aux absentes combien j'ai remercié le Bon Dieu de ce filial attachement et je Le prie de combler toutes et chacune de ses meilleures bénédictions.

La chère Mme Crouan, Présidente de notre Amicale, répondant à votre demande, a fait une collecte pour m'offrir un souvenir de cette inoubliable journée. Je reste toute confuse de votre générosité qui permettra d'enrichir notre sacristie et vous représentera toutes aux jours de grandes fêtes.

A Mlle Trinquet, un merci reconnaissant pour le concours musical si artistique qu'elle a apporté en exécutant: entrées, Offertoire et sortie de la si solennelle messe du 15 janvier.

Veuillez donc, chères anciennes, recevoir avec mes remerciements l'assurance de ma fidèle et profonde affection en Notre Seigneur.

Sœur Thérèse de Jésus.

Séances récréatives.

Notre début d'année scolaire a été favorisé. D'abord ce fut le R. P. Huntziger des Pères Blancs qui nous conduisit en Afrique. Les projections, très bien choisies et très nettes nous ont montré de curieux tableaux de la vie quotidienne des populations indigènes. Pour terminer nous avons vu, avec profonde émotion, l'ermite du R. P. de Foucauld et la région désertique où il a si saintement vécu et où il est mort si héroïquement.

Une autre séance, *l'Appel du Silence*, à laquelle nous avons pu assister au patronage de Landerneau pendant

le Carême a encore augmenté notre admiration et même notre dévotion envers ce saint Ermite et martyr moderne et nous espérons le voir un jour canonisé. Ce film de *l'Appel du Silence* mérite bien l'excellente réputation qui lui est acquise.

En octobre, il nous a été donné de bénéficier du passage du R. P. Dannion, l'apôtre de la Croisade Eucharistique, dont nous avons parlé l'an dernier quand il vint nous présenter « La route qui monte ». Cette fois, c'est « Le Luron de la Butte » qu'il nous a fait voir. Ce film du plus vif intérêt nous a montré les résultats magnifiques de l'effort soutenu par la grâce divine. Il faut lire l'histoire de ce gamin malicieux devenu apôtre près de ses parents, faisant de son foyer sans religion une famille profondément chrétienne. Que de misères nous avons touchées du doigt en remerciant le Bon Dieu de l'éducation Religieuse, ce bienfait si précieux.

Les plus grandes classes seulement ont assisté au Patronage à l'impressionnante Conférence de Monseigneur d'Herbigny sur la Russie. Bien des larmes ont coulé en entendant narrer les terribles souffrances des pauvres enfants Russes, la persécution et l'entraînement au vice auxquels ils ne peuvent échapper. Prières et sacrifices ont été offerts au Bon Dieu à leur intention, grâce au tableau navrant fait par le si apprécié conférencier.

Dans les soirées plus intimes des dimanches nous avons eu de multiples distractions: « Nain, Carafe parlante, Projections, Guignol... ce dernier a un succès particulier. Les grandes fournissent la parole et le mouvement aux amusants personnages.

Nous avons assisté à de gentilles comédies préparées seulement entre élèves aux récréations pour ne pas nuire aux études plus que jamais nécessaires.

Deux séances plus complètes à signaler; en voici le programme:

Dans les Jardins du Paradis

Monologue:

Le Cœur du Monsieur

Carrousel:

Marches et Moulinets

Le Réveil de la belle au bois dormant

Tableau:

Jésus de Thérèse et Thérèse de Jésus

Nos jeunes artistes ont mérité félicitations et applaudissements; costumes et décors étaient très réussis,

Les plus grandes parmi les élèves ont eu cette année encore une séance littéraire classique à Lesneven. Elles ont vu se dérouler les scènes de Britannicus parfaitement rendues par une troupe d'acteurs qui ont fait apprécier leur talent dans nombre de collèges par toute la France.

Ces représentations où le goût et la morale sont de si bon aloi sont de plus en plus recherchées. Il va sans dire que les jeunes étudiantes sont ravies; car elles y trouvent double plaisir: celui d'un régal littéraire et celui d'une agréable sortie.

Audition musicale.

Mlle Trinquet a été particulièrement satisfaite de l'exécution des deux morceaux suivants:

L'Hirondelle, de Daquin, et *La Valse*, en fa, de Chopin.

Toutes les élèves, en général, font honneur à leurs professeurs qui leur inculquent un jeu soigné et beaucoup de cachet.

Nous avons eu le bonheur d'entendre comme d'habitude en cette circonstance, nos chers professeurs... Citer leurs morceaux, c'est facile à dire; mais, comment rendre notre admiration! elle était sans réserve.

Mlle Trinquet: *Le Rossignol*, de Listz; *Etude en fa mineur*, de Chopin; *Rondo*, de Weber.

Mlle Rayé, accompagnée par Mlle Trinquet: *Concerto en ré*, de Mozart; *Danse Espagnol*, M. de Falla; *La Précieuse*, Couperin; *Kreisler*, de Paradis; *Ballet de Rosmonde*, Schubert-Kreisler.

La Confirmation et la Communion Solennelle narrées par une élève.

Dimanche 25 avril. — Il est tout près de onze heures. Tout à coup les cloches sonnent: les figures s'illuminent, on sourit de joie au Pensionnat: « C'est Monseigneur. » Il vient nous donner le Sacrement de Confirmation.

A deux heures, tout le monde est à la Chapelle pour recevoir le Saint Esprit ou pour lui demander de renouveler les grâces reçues il y a déjà quelques années.

L'office des Vêpres commence solennel, pteux, recueilli, puis Monseigneur nous adresse la parole avant de nous conférer le Sacrement. Il nous dit la vie nouvelle qui doit être la nôtre: Vie de grâce que le Saint-Esprit vient développer en nous, vie généreuse, vie fé-

conde, vie toute de dévouement et d'oubli de soi et d'où sera toujours bannie la médiocrité. Vie qui visera au mieux, qui ne se contentera jamais du « strict nécessaire », et Son Excellence nous donne l'exemple de notre Grand Pape Pie XI qui, de son lit de douleur où il était cloué, publia ses retentissantes encycliques sur le Communisme et le Nazisme et c'est ensuite l'exemple de nos pères. De 1914 à 1918 ils surent, eux aussi, faire autre chose que le strict nécessaire. Monseigneur nous souhaite d'être bien fidèles aux dons et aux grâces de l'Esprit-Saint qui veut faire de nous de vaillantes et généreuses chrétiennes.

C'est dans un parfait recueillement que s'avance vers Monseigneur le groupe tout blanc des heureuses confirmées accompagnées de leur marraine, Mme Gilbert, dont la générosité ne sera jamais oubliée au pensionnat.

La pieuse cérémonie terminée, M. l'Aumônier nous demande de prier pour Monseigneur et, reprenant une de ses paroles de tout à l'heure: « Monseigneur, nous dit-il, ne se contente pas non plus, mes enfants, du strict nécessaire; il vient jusqu'à vous malgré ses fatigues et vous donne l'exemple d'une vie fervente et généreuse. »

Après la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, nous nous rendons processionnellement à la salle de réception, au chant du *Te Deum*.

Charmante causerie de Monseigneur après le « compliment » qu'une « Grande » de Pleyben lui récita.

« Ah! on parle bien à Pleyben! » et sur ce ton paternel que Son Excellence aime prendre avec nous Elle nous dit tout le plaisir qu'Elle a éprouvé à entendre nos vœux et nos promesses, a entendu aussi notre chant que Dom Cozien, de Pleyben, n'aurait pas désavoué.

Monseigneur nous exhorte à bien profiter de notre séjour au Pensionnat, des bons enseignements que M. l'Aumônier et nos bonnes Maîtresses nous prodiguent chaque jour. Il nous dit le plaisir qu'Il éprouve à nous voir si nombreuses à la Sainte Table et sa joie de nous distribuer la Sainte Communion chaque fois qu'il dit la Sainte Messe au Calvaire. C'est toujours pour lui un bonheur de retrouver la chère maison et d'encourager toutes les âmes qui se dévouent si généreusement à la belle œuvre.

« Depuis trente ans, dit Monseigneur, j'aime à visiter le Calvaire chaque année et à redire toute la grandeur de la rude tâche qu'est l'éducation et l'Instruction Religieuse de quel mérite elle est aux yeux du Bon Dieu,

« Je suis même allé avec joie retrouver vos bonnes Mères dans leur exil en Belgique et exercer mon ministère près de leurs petites filles à qui je donnai la Confirmation en décembre 1913. »

Monseigneur nous ramène à la fête d'aujourd'hui nous disant que le Bon Dieu a voulu nous bénir en nous donnant ce beau soleil qu'il nous refusait depuis longtemps. Mais ce beau soleil demande qu'on en jouisse et c'est l'occasion pour Son Excellence de nous demander si nous aimons les jours de congé... Si nos voix n'osèrent s'élever pour répondre, Monseigneur sut lire dans nos yeux brillants de joie, notre désir et notre reconnaissance. Notre Mère sollicitée d'exprimer son avis approuva et Monseigneur nous donna un grand jour de congé.

C'est avec regret que nous vîmes Monseigneur se lever pour le départ. Il nous donna sa bénédiction suivie d'un paternel et joyeux Kenavo.

C'est M. le chanoine Aubert, curé de Landerneau, qui nous a prêché la Retraite, cette année; retraite dont nous garderons fidèlement le souvenir. M. le Curé a su nous intéresser toutes et c'est peut-être difficile puisque nous sommes de tout âge, depuis sept ans jusqu'à 16. Sa parole, claire, facile, le récit vivant et pittoresque d'exemples vécus et observés, ont été écoutés de toutes, même des plus petites, avec un vrai plaisir. La Retraite nous a paru trop courte, tellement les instructions nous ont touchées.

Qui n'a pas été émue quand M. le Curé nous a parlé de l'Incarnation, de la Sagesse de Dieu qui voulait pour son cher Fils la grotte taillée dans le roc par la main de son Père et les langes tissés par les doigts de la Très Sainte Vierge Marie, sa Mère, et qui n'a pas compris l'amour du Sauveur dans l'instruction sur la Rédemption où le Christ immolé pour nous est bien le fruit de l'arbre de vie qui ne demande qu'à devenir notre divine nourriture?

En ce jour de la Communion solennelle nous célébrons d'une façon toute particulière le Suprême bienfait du Sauveur. Il nous a dit à la Cène: « Prenez et mangez, ceci est ma chair. »

Avant de nous distribuer la Sainte Communion, pain de vie, M. le Curé nous rappelle la parole de saint Paul dans le texte de l'Épître. Nous nous sommes purifiés hier, allons en toute confiance prendre le pain de vie, comme Elisée à qui l'ange dit: « Prends, mange »; car il avait

encore un long chemin à faire. Nous aussi encouragés par la même parole, nous allons à la Table Sainte pour prendre des forces. Afin de pouvoir à notre tour parcourir le chemin de la vie tout entière, prenons le pain des Forts que N. S. nous donne si libéralement.

Pendant que M. le Curé distribue la Sainte Communion, la Chorale du Pensionnat chante à la tribune un ravissant cantique.

La procession du Saint Sacrement suivit la grand-messe, très solennellement chantée par M. le chanoine Le Hir, notre aumônier. MM. Guivarch et Le Gélébart remplissaient les fonctions de Diacre et de Sous-Diacre.

Le défilé se déroula pieux, recueilli, enthousiaste même: nous sommes toutes heureuses d'accompagner le Saint Sacrement et de recevoir sa bénédiction au reposoir du Cloître puis au grand autel de la chapelle.

A 2 heures, les Vêpres où M. le Curé clôture la série de ses instructions. Après nous avoir fait envisager encore le sérieux de la vie et la nécessité de rester fidèles aux engagements de notre Baptême que nous allons solennellement renouveler, il nous place sous la protection toute maternelle de la Sainte Vierge. Cette dévotion à la Reine du Ciel et de la terre est la meilleure garantie d'une généreuse persévérance.

La rénovation solennelle des vœux du Baptême, toujours impressionnante avec son dialogue si précis, s'étend à l'assistance toute entière, puis M. l'Aumônier nous exhorte à prier pour M. le Curé et pour la paroisse de Landerneau. Encore une fois nous unissons nos suffrages à ceux de toutes les personnes présentes pour implorer les bénédictions du Bon Dieu.

Le Salut du Saint Sacrement termine et la Retraite et cette belle journée du jeudi 27 mai trop vite écoulee.

Profession perpétuelle.

Il nous faut revenir quelques jours en arrière pour vous parler de cette cérémonie n'ayant pas voulu séparer la narration faite par nos enfants de la Confirmation et de la communions solennelle.

Le 3 mai, en la fête de la Sainte-Croix, Sœur Elisabeth de Jésus qui, dans l'intimité du cloître, avait prononcé ses vœux temporaires, se donnait définitivement et solennellement au Bon Dieu. Depuis longtemps elle préparait cette fête, non seulement dans l'intimité de son cœur, mais aussi par un travail assidu et appliqué aux brode-

ries des ornements destinés à servir à la première cérémonie.

L'autel était admirablement paré.

La famille si nombreuse qui entourait la jeune Novice lors de la cérémonie de Vêture est maintenant dispersée mais sa mère, Mme Carron de la Morinais, et sa grand-mère, Mme Lucas, sont là aujourd'hui pour représenter tous les membres absents.

M. le chanoine Le Hir, notre Aumônier, a chanté la messe, et le R. Père Dom Eugène Joie a prononcé l'allocution doit voici trop succinctement, bien sûr, un pâle résumé :

« *Pater clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te.* Père glorifiez votre Fils pour que votre Fils vous glorifie. »

« Le Christ a glorifié son Père non seulement sur le Thabor et lorsqu'il accomplissait des miracles; mais aussi dans sa Passion. Par la Profession, le Religieux se propose de glorifier Dieu. La Liturgie, si riche, si débordante de joie, du temps pascal, convient particulièrement à une Profession. Faut-il voir dans la Fête de l'Invention de la Sainte-Croix, célébrée en ce saint temps, une heureuse coïncidence ou n'est-ce pas plutôt une délicate attention de la Providence à l'égard de la jeune Professe qu'elle a déjà conduite comme par la main à ce monastère du Calvaire de Landerneau.

« De toutes les vertus religieuses, il en est une dont la pratique tend particulièrement à glorifier Dieu, c'est l'Humilité. On la chercherait vainement dans le monde, elle fleurit surtout dans le Cloître; c'est la vertu caractéristique des enfants de Saint-Benoît. Toute la Règle du Saint Patriarche est fondée sur le Chapitre VII où il traite magistralement de l'humilité. Cette vertu ne consiste pas à voir en soi des défauts qu'on n'a pas, à se croire coupable de péchés que l'on n'a pas commis mais dans une attitude qui nous fait en face de Dieu, petits, dépendants et, dans nos rapports avec le prochain, effacés et dociles. Notre modèle est le Christ qui s'est humilié jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix. Devant le sanhédrin, Jésus se taisait... Et nous??

« Il nous fait renaître de l'eau et de l'Esprit si nous voulons entrer au Royaume de Dieu. Les vœux perpétuels vont bientôt faire entrer la jeune Professe dans une vie nouvelle de plus grande union au Christ qui en elle glorifie son Père. »

Courrier de Jérusalem



Chères associées, vous aimez toujours les nouvelles de Jérusalem, aussi, vous nous permettrez de vous communiquer quelques extraits des intéressantes lettres que nous avons reçues de nos chères Missionnaires. Tout d'abord, un récit qui nous arriva l'an dernier un peu trop tard pour trouver place dans le précédent Echo.

Dimanche des Rameaux 5 Avril 1936

Au soir de ce dimanche, il nous est bien doux de revivre encore pendant quelques instants, près de vous, l'heure toute remplie de pieuse émotion que nous venons de passer, en entendant défilé sous nos murs de clôture la magnifique procession des Rameaux. Jusqu'à ces derniers jours, nous ignorions la décision de notre vénéré Patriarche à ce sujet. A l'occasion du Grand Jubilé de la Rédemption en 1933. Sa Béatitude avait obtenu des autorités locales la permission d'organiser une grandiose procession se déroulant de Bethphagé à la Ville Sainte, cérémonie touchante qui faisait revivre une antique tradition des premiers siècles. L'enthousiasme avec lequel la population avait répondu à l'appel de son Pasteur fut pour notre aimé Pontife un grand encouragement, aussi n'hésita-t-il pas à solliciter de nouvelles autorisations pour les deux années suivantes puisque Rome avait accordé au monde entier la grande faveur de la prolongation du Jubilé qui devait se terminer à Lourdes par un Triduum inoubliable. Mais cette année le même motif n'existait plus, et nous nous demandions si la belle procession des Rameaux se ferait encore et si Son Excellence, le Haut Commissaire, permettrait de rétablir cette tradition Jérusalemite qui avait été supprimée par les Turcs depuis de longs siècles! Nous ignorons encore tous détails et les conditions posées. L'essentiel, c'est que la procession a eu lieu et que notre divin Maître, pour cette fois encore, a reçu des honneurs, des acclamations, un vrai triomphe.

Par une heureuse coïncidence, les deux pèlerinages

français de Notre-Dame du Salut sont là depuis quelques jours, ils forment un groupe imposant de 160 personnes environ et ils sont désignés pour prendre la tête du cortège triomphal sous la conduite des Révérends Pères de l'Assomption, directeurs des Pèlerinages. Notre bon Père Aumônier a sollicité et obtenu sans peine la faveur de donner le Salut du Saint-Sacrement avant deux heures, car il tient à prendre part à la procession. Notre grand portail, qui donne sur le chemin par où va passer le cortège, est tout pavoisé aux couleurs papales, françaises et de Terre-Sainte, et le chemin sur une longueur de trente mètres est parsemé de confettis qui forment un original tapis multicolore du plus gracieux effet. Les jours précédents, on s'était mis en peine de couper en menus morceaux une grande quantité de papier de couleur — argenté et doré — puis des branches de pins et autres qui devaient encadrer les dessins. Le rendez-vous est fixé par La Béatitude, à deux heures, à Bethphagé. Aussi depuis 2 heures et demie, les Séminaires des différents rites, les noirs de monde. Les Séminaires des différents rites, les collèges, les écoles, les orphelinats, les ordres religieux si variés, de nombreux laïques, les scouts, etc... Toute cette foule gravit la Sainte Montagne, portant de magnifiques palmes, qui des moindres, qui des branches d'oliviers! Les années précédentes, les enfants au-dessous de quatorze ans n'étaient pas admis dans le cortège, nous n'avons su qu'après coup que cette défense avait été levée cette année et nos chères petites ne sont pas allées à Bethphagé mais sont restées encore en face du grand portail pavoisé sur un parapet qui conduit à la future basilique du Sacré-Cœur.

Le coup d'œil en arrivant à Bethphagé est paraît-il splendide. (Notre petite sous-maitresse Antoinette, ayant l'âge requis, est allée jusque là nous représenter, en cette circonstance, avec notre demoiselle tourière). Pour rendre le cortège plus beau, plus triomphal, notre bon Patriarche a fait préparer une grande quantité de palmes qui sont distribuées à tous ceux qui n'ont pu s'en procurer et n'ont que des branches d'olivier. C'est ainsi que nos chères représentantes en reçoivent une magnifique qui dépasse leur taille. Monseigneur Barlassina, notre vénéré et bon patriarche est là ainsi que Son Excellence Mgr Testa, délégué apostolique. Un service d'ordre est organisé, chaque groupe a sa place désignée. Depuis plusieurs jours, Monseigneur le Patriarche était monté jusque chez nous pour demander que notre brave domestique Jamil s'oc-

cupe d'aplanir le chemin comme les années précédentes. A lui de prendre les ouvriers nécessaires pour l'aider dans ce rude travail. C'est un grand honneur pour le bonhomme, et la confiance de S. Béatitude lui va au cœur et double ses énergies!..

Vers deux heures le carillon du Carmel se fait entendre. C'est l'annonce de l'arrivée du cortège en vue du Mont des Oliviers, et aussitôt notre cloche monastique « La Jehanne d'Arc » s'empresse de mêler sa petite voix aux concerts aériens, dont les vibrants échos font: tressaillir nos cœurs. Encore quelques minutes, et voici que les chants enthousiastes se font entendre! A travers nos persiennes fermées qui ont vue dans cette direction, nous pouvons tout voir, tout entendre, sans être vues... Trois mètres seulement nous séparent de la procession. Audessus du mur de clôture, les belles palmes caressent la crête et multiplient leurs saluts!..

Les premiers échos qui nous arrivent sont les voix françaises de nos chers compatriotes!!! *Lauda Jerusalem, Hosanna Filio David!!!* Une main vigoureuse porte la croix processionnelle qui brille au grand soleil! Puis c'est l'étendard des pèlerins, ceux-ci s'avancent en grand ordre par cinq ou six, c'est tout ce que peut recevoir en largeur l'étroit sentier de la Sainte Montagne. Nos petites orphelines qui avaient fait force répétitions les jours précédents pour bien apprendre le *Lauda Jerusalem* et les *Hosanna* sont électrisées par le chant des pèlerins. Les petites voix s'unissent avec entrain à celles de nos chers compatriotes, dès l'arrivée du cortège devant notre portail. Ceux-ci en passant regardent le joli groupe, on salue, on sourit, on applaudit la petite schola aux accents si français et on chuchote: « Qu'est-ce que ces enfants? » Ce sont les petites orphelines des Bénédictines, dit-on, et les rangs pressés se succèdent, se resserrent dans un ordre admirable... On récite le chapelet, on chante le *Magnificat*, et toujours revient l'émouvant refrain *Lauda Jerusalem Dominum, Hosanna filio David*. Les pèlerins français sont déjà loin sur le chemin qui descend à Gethsémani. Maintenant c'est la population catholique de Jérusalem et des environs qui a répondu nombreuse à l'appel de son vénéré protecteur. On chante des cantiques en Arabe, le *Magnificat*, on récite le chapelet et, comme une puissante clameur, monte encore dans la langue arabe, le refrain triomphal qu'on ne se lasse pas d'entendre et de chanter à pareil jour et en pareille circonstance: *Hosanna, Filio David! Benedictus qui venit! Lauda Je-*

rusalem Dominum!... Ces voix présentes, avec celles qui ont déjà passé et qui chantent toujours, s'harmonisent merveilleusement avec celles des autres groupes nombreux qui s'avancent lentement. Voici des cornettes blanches des Sœurs de Charité avec leurs nombreux enfants, leurs bannières flottent bien haut! les palmes, les superbes palmes s'agitent. On ne peut exprimer les sentiments qui remplissent les âmes, les nôtres... De pareils spectacles doivent être vus. On sent une même foi à voir vibrer toutes ces poitrines d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants. Il semble que toute cette foule ne fait que précéder le divin Maître et que Lui aussi va passer tout à l'heure, souriant et bénissant.

Voici l'Eglise arménienne catholique, puis les Grecs catholiques, les Syriens catholiques, tous aussi acclament dans leur langue respective, si grave, si majestueuse le Fils de David, le Roi d'Israël! et leurs Hosanna se mêlent aux autres chants de triomphe... dont les échos s'affaiblissent graduellement à mesure qu'ils s'éloignent de nous en se rapprochant de Gethsémani, dont le beau carillon de six cloches se met en branle dès que la tête du cortège arrive au bas du Mont des Oliviers. Il y a déjà une grande demi-heure que nous sommes là émues et priantes et pendant près de vingt minutes encore, nous assisterons au défilé magnifique. De temps à autre les fanfares des Pères blancs et celle des Pères Franciscains font entendre leurs puissants accords, à leur manière elles chantent aussi les Hosanna et font un accompagnement émouvant aux saintes clameurs qu'on ne se lasse pas d'entendre.

Puis c'est le défilé des nombreux ordres religieux, les femmes d'abord. Dames de Sion avec leurs élèves, les Sœurs de Saint-Joseph et les Sœurs du Rosaire, les Franciscaines d'Egypte, etc..., toutes avec leurs paroissiennes et leurs orphelines!.. Voici nos Pères Bénédictins, avec leur Révérend Père Abbé et leurs séminaristes, les beiles communautés des Franciscains, des Dominicains, des Carmes, etc... Le clergé du Patriarcat latin. Tous ces chants graves et pieux étreignaient l'âme jusqu'en ses profondeurs. Pour le coup, on sentait le bon Jésus tout près... Et le voilà, en effet, dans ses représentants, Leurs Excellences Mgr Testa et notre aimé Patriarche paraissent enfin. Leur longue traîne de plusieurs mètres sont soutenues par des petits pages d'honneur. Tout autour des Catholiques de Jérusalem forment un cordon d'honneur et de défense et les scouts sont là aussi pour veiller sur nos pasteurs!!! Mais tout est calme... Les Musulmans qui sont

tassés le long du parcours sont respectueux et pensifs. Cependant, comme il y avait eu les années précédentes quelques mesures à prendre pour repousser les intrus qui voulaient prendre part au cortège, le gouvernement avait envoyé deux policiers montés sur de superbes chevaux. Ils suivaient d'assez près Leurs Excellences. Notre Jamil pouvait dire ensuite: « Les Monseigneurs ont marché avec les pieds, et les « policiers ont marché avec les chevaux ». Quand Leurs Excellences passèrent devant notre portail, Jamil qui avait encore une réserve de confettis, dans une petite corbeille jugea qu'il fallait leur en faire honneur et sur ce, il donna sa corbeille à sa mignonne petite Hénée qui, avec un air tout pètri de dévotion enfantine, jette à pleines poignées ses confettis sur Monseigneur le Patriarche et Monseigneur le Délégué, jusqu'à leurs visages qui reçurent aussi la pieuse avalanche. Tous deux souriaient de ce geste enfantin et de la main faisaient tomber les confettis qui avaient dû se loger dans leur barbe!.. Nénette pouvait être heureuse, elle avait bien honoré le Petit Jésus. A une petite distance, une grande foule, tenue en respect par les deux policiers, suivait la procession.

Encore quelques minutes et nous n'apercevons plus la fin du cortège, mais le beau carillon de Gethsémani et celui des Pères Blancs, à Sainte-Anne, en ville, vont nous dire pendant quelques instants encore que le triomphal cortège passe et arrive enfin à la station finale, chez les Pères Blancs. C'est l'établissement religieux le plus près de la Porte du Temple par où Notre-Seigneur entra à Jérusalem le Dimanche des Rameaux. Dans la grande cour des Pères Blancs, devant la basilique de Sainte-Anne, un beau reposoir est dressé. Notre Vénéré Patriarche remercie avec émotion sa chère population, ses chers enfants de Palestine! Et pendant qu'il donne la Bénédiction du Sacrement les Hosanna retentissent plus vibrants encore, pendant que les milliers de palmes acclament une dernière fois Jésus, Fils de David, le Roi d'Israël.

AMEN.

Les troubles de Palestine

La terrible grève des Arabes qui a duré six grands mois a commencé vers le 20 avril 1936. Cela se préparait en grand secret depuis longtemps, paraît-il, mais nous ne nous doutions guère, tout en nous disant cependant que la paix ne pourrait durer longtemps entre Juifs et

Arabes! Dès le 20 avril, dans toute la Palestine, les Arabes, tant chrétiens que musulmans, eurent ordre de fermer leurs magasins, boutiques, ateliers. La circulation des autos privées et publiques fut interdite, ce fut chose inouïe.

Le comité gréviste arabe, dans sa haine contre les Juifs, ruinait les indigènes qui ne pouvaient ni vendre, ni acheter quoi que ce soit. Si encore cet ordre avait atteint les Juifs! Mais non. Ceux-ci gardaient leurs quartiers et leurs magasins ouverts, sous la surveillance étroite de la police anglaise. Ils se ressentirent cependant de cette situation quand, les Arabes n'achetant rien chez eux, leur commerce si prospère fut grandement atteint. Il en est résulté pour toute la population palestinienne une très grande misère matérielle, non seulement dans les villes, mais peut-être plus encore dans les campagnes où les terroristes arabes ont pillé, brûlé, saccagé tout ce qu'ils ont pu... des milliers d'arbres ont été arrachés... Les convois d'autos étaient arrêtés sur les routes, d'où s'ensuivaient des luttes sanglantes!.. Et les incendies!.. De nos cellules d'où nous dominons la ville entière, nous étions éclairées parfois en pleine nuit ou dans la journée par de sinistres lueurs. Les dégâts se chiffrent par millions.

Juifs et Musulmans étaient en luttes presque journalières; les fusillades, les bombes, etc... tout cela avait son retentissement sinistre, dont les tristes échos arrivaient jusqu'à nous!.. Les centres les plus révoltés étaient Jaffa, Hébron, Naplouse, Caïfa... et d'autres!.. Le haut commissaire fut contraint, dès les premières semaines, de faire venir des troupes de renfort, des avions, des mitrailleuses, des tanks, mais les Arabes ne se laissaient pas intimider par ces menaces et s'entêtaient dans leur révolte, disant qu'ils ne céderaient pas tant que les Anglais n'arrêteraient pas l'immigration juive et ne leur assureraient pas l'indépendance nationale. A différentes reprises les grévistes avaient préparé des journées qui eussent dû avoir les plus horribles conséquences, mais comme ils ne cachaient pas leurs projets sanguinaires, la troupe anglaise était sur pied et leurs mitrailleuses, leurs tanks et avions tenaient en respect les émeutiers. Nous avons passé ainsi plusieurs fois des jours angoissés, mais nous avons toujours conservé la confiance que le Bon Dieu nous garderait de tous dangers.

Notre domestique, qui avait été arrêté et fouillé en ville pour voir s'il ne portait pas d'armes, n'était pas toujours très brave, n'ayant rien pour se défendre, et quand on

lui disait: « Jamil, allez à Jérusalem pour voir si vous pouvez trouver quelques légumes ou autres provisions », il n'y allait pas avec beaucoup d'assurance, quand encore il acceptait de descendre, il disait parfois: « Laissez Jérusalem tranquille, ça beaucoup mauvais ». Il est vrai qu'on était attaqué en plein jour, malgré la surveillance de la police; les femmes musulmanes n'étaient pas les moins haineuses et menaçantes!..

Combien de fois, de pauvres Arabes, des enfants, ont-ils essayé de venir vendre quelques produits!.. Ils étaient dévalisés sans pitié par les leurs... tout était jeté à terre, piétiné. Les rues étaient jonchées de tomates et d'autres légumes, d'œufs écrasés, etc... C'était vraiment inouï cette sauvagerie!.. Notre boulanger qui vient d'assez loin porter le pain à ânes, n'était pas des plus braves non plus!..

Cependant le comité gréviste avait permis l'achat et la vente du pain, avec cela on pouvait vivre, avait-on décéré!.. Grâce au Bon Dieu, nous n'avons jamais manqué du nécessaire... Combien de fois de pauvres femmes au risque de leur vie, ou du moins à celui de voir saisir leurs marchandises sont-elles venues par des chemins détournés nous apporter des œufs, des fruits, des légumes... Nous avons même pu assez souvent, grâce à elles procurer des vivres à l'Hôpital et à N.-D. de France, qui avaient plus de difficultés que nous à se ravitailler, étant en pleine ville.

Pendant quelques jours on eut même à se mettre en garde contre les quelques provisions achetées... Les grévistes arabes ayant eu l'infamie idée, nous assurait-on, d'empoisonner des fruits et des légumes, ce qui aurait occasionné bien des victimes.

Dans les campagnes, fruits et légumes étaient à prix dérisoire, les fellhas ne pouvant plus venir vendre leurs marchandises en ville. Un jour, on vint nous proposer du raisin pour le vin à prix très raisonnable. Carmélites, Pères Blancs ont fait, comme nous, forte commande... C'était des marchands audacieux qui se risquaient à aller acheter à bas prix, dans les campagnes. L'an prochain, le raisin sera très cher, une grande partie des vignes a été arrachée.

Depuis février, notre étable était en bon rapport et c'est grâce à cela que nous n'avons pas trop souffert de cette crise.

Grâce à la grande charité des RR. PP. Assomptionnistes nous avons pu faire des plantations de cactus (espèce Américaine); les feuilles de ce cactus ressemblent à celles

du figuier de Barbarie mais elles sont plus grosses et sans épines. Elles ont le goût de petits pois doux. Les vaches en sont friandes, on les coupe comme les betteraves. Si les plants prennent l'an prochain nous pourrions en prendre et dans trois ans nous pourrions en couper tous les jours! Pensez donc, quelle économie et de plus c'est de la verdure assurée pour toute l'année. Au début de la plantation de nos 70 pieds, il fallait arroser abondamment deux fois par jour. Grande dépense d'eau et grand travail... Quand la saison des pluies reviendra ce sera fini; plus de soins à donner mais la joie de cueillir les feuilles en leur temps. Nous restons bien reconnaissantes aux Pères assumptionnistes qui nous ont procuré ces plants et au bon M. Berto qui est allé les prendre à la colonie Américaine.

Dès les débuts de la grève, plusieurs établissements scolaires ou de charité avaient dû renoncer à garder leurs enfants; le ravitaillement étant si difficile, nous héritâmes toujours à fermer notre orphelinat, dans la pensée que nos pauvres petites orphelines souffriraient plus encore dans leurs familles que chez nous et seraient encore plus exposées. Il fallut cependant en arriver à cette pénible décision, le Vicaire Patriarcal Grec Melkite, consulté à ce sujet, ayant répondu que c'était plus prudent puisque on ne pouvait envisager la fin de ces hostilités.

Les parents avertis, durent donc venir chercher nos pauvres petites qui quittaient notre hospitalière maison avec peine, les plus grandes du moins, car pour les plus jeunes, la pensée d'aller en vacances, était une joie. A la fin de juillet, il ne restait plus que les deux fillettes du domestique, une nièce de celui du Carmel, et une petite Libanaise qui ne pouvait rejoindre sa famille à cause des dangers de la circulation. Les absentes écrivaient de temps en temps pour donner de leurs nouvelles et dire combien il leur tardait de rentrer au bercail aimé. Notre petite Bethléemitaine avait trouvé au foyer, vide de la maman, la misère noire; le papa, ouvrier de peine, ne pouvait rentrer chaque jour à la maison, où l'attendaient ses quatre enfants, et alors il fallait manger le pain sec quand on en avait. Cette petite fut la première qu'on rappela, quand on put reprendre les enfants... nous avions le cœur tout serré, et les larmes aux yeux quand nous l'entendîmes raconter naïvement la misère de ses vacances.

Il n'y avait pas seulement le ravitaillement des gens, qui était épineux; mais il était fort difficile aussi de se

procurer la nourriture des bêtes. La grande colonie américaine, qui a une étable, composée de bêtes superbes, ne put pendant plusieurs mois se procurer les fourrages nécessaires. Sur ce point aussi nous fûmes privilégiées... nos braves paysans arabes qui nous fournissent annuellement notre provision de paille, parvinrent à arriver jusqu'à nous, en prenant les chemins détournés qui aboutissent au Mont des Oliviers. Ils arrivaient en chut chut avec leurs chameaux bien copieusement chargés et ayant voyagé une grande partie de la nuit. Deux fois, je crois, cela marcha bien; mais ils furent enfin surpris par les terroristes qui battaient la campagne et surveillaient les routes; nos pauvres hommes furent roués de coups, les chameaux déchargés de leurs fardeaux, la paille jetée à terre. Un de ces malheureux ne pouvait plus se traîner tant il était meurtri par la bastonnade. Et ce ne sont pas les Juifs, ni les Anglais qui les maltraiétaient ainsi, mais les Arabes, sous la fausse accusation qu'ils allaient vendre leur paille aux Juifs. Peu à peu, nous avons réussi tout de même à avoir la provision nécessaire pour nos bonnes bêtes. Ces bons Bédouins étaient tout fiers de nous raconter leurs tragiques méfaits: l'un d'eux, pour son compte, nous affirma avoir tué 25 Juifs; il ne se passe pas de nuit, disaient-ils, où nous ne faisons quelques bons coups!!!

Les habitants de notre village du Mont des Oliviers, ceux de Siloé ceux de Béthanie et des villages voisins, étaient réputés pour les plus redoutables, avec ceux d'Hébron et de Naplouse. Nous étions bien placées pour entendre les fusillades nocturnes. Le palais du Haut Commissaire Anglais, situé en face de chez nous, sur la montagne opposée était visé bien souvent par les habiles tireurs. Les balles sifflaient à qui mieux-mieux, et Son Excellence, qui prolonge les soirées agréables bien avant dans la nuit, dut parfois faire fermer les fenêtres et éteindre les lumières! Le soir, de puissants projecteurs répandaient leur forte lumière dans toutes les directions des montagnes voisines et de la ville. Il paraît que notre maison, vue dans cette lumière, était superbe. Nous ne pouvions jouir du coup d'œil féerique mais, nos cellules étaient éclairées comme en plein jour. Nous y dormions je vous assure plus tranquillement que ne devait le faire dans son Palais le Haut Commissaire de Sa Majesté Britannique.

Le boucher du village du Mont se serait estimé très heureux, disait-il, s'il avait pu pour sa part se saisir de cette Excellence qu'il aurait coupée en petits morceaux.

Je pense cependant qu'il n'eût pas servi cette horrible marchandise à sa clientèle, dont nous sommes! La situation du Haut Commissaire n'était guère agréable, bien sûr, devant maintenir la paix, entre les deux partis hostiles, qui en voulaient aussi à sa personne! Un jour, paraît-il, le comité Juif exaspéré serait venu lui demander l'autorisation d'en finir avec les Arabes, les meurtres et les attentats de toutes sortes se multipliant: « Donnez-nous quatre jours, et nous aurons exterminé tous les musulmans. — Oh! oh! aurait répondu Son Excellence, il vous faudrait quatre jours! et les Arabes demandent seulement quatre heures pour vous exterminer tous! (ceci sous réserve, on a brodé tant d'histoires).

Mais avec tout cela la situation ne s'améliorait pas, la misère générale s'accroissait et le refus des paysans de labourer et d'ensemencer les terres, faisait redouter de plus terribles conséquences encore. De tous côtés on ne parlait que de meurtres, d'attentats, de convois attaqués et pillés, de trains déraillés, etc., etc... C'est en fin septembre, je crois, que le Haut Commissaire fut rappelé à Londres, et qu'il fut remplacé par un général qui arriva avec un important renfort de troupes. Les partis durent se calmer un peu, mais c'était une paix forcée et pas de bon augure. La loi martiale étant imposée, la circulation devenait moins périlleuse; mais on redoutait toujours les attaques surnoises.

Un certain jour, notre Jamil revenait avec son âne de Jérusalem et arrivé pas très loin de la maison il est arrêté par un musulman qui le somme de ne pas avancer. Notre brave homme interdit, se demande comment il va se tirer de ce mauvais pas. Le terroriste s'éloigne un peu et siffle pour appeler ses compagnons. Jamil profite de ce court répit et bénéficiant des bonnes pattes si agiles de la petite ânesse, file comme une bicyclette, n'attendant pas le retour inquiétant des agresseurs, mais il avait risqué d'y perdre sinon la vie, du moins de subir quelques mauvais traitements et, par dessus le marché, la perte de notre ânesse. Il était tout triomphant en arrivant ici, mais je suppose qu'il devait tout de même trembler un brin... Il y avait tant de meurtres en ces jours-là.

Plus récemment, quand de nouveaux troubles se sont produits, Jamil était descendu à Jérusalem pour demander à l'Hôpital si le docteur pourrait monter, notre bonne Mère Marie du Saint-Esprit étant plus fatiguée. Il avait attaché l'ânesse à une grille quelconque pendant qu'il allait faire sa commission, mais le pauvre homme ne savait pas

que depuis les troubles il était défendu d'attacher ainsi les bêtes dans la rue, comme aussi aux gens de s'accoster.

Quand il sort de l'Hôpital, il est saisi par un policier ne parlant qu'anglais qui lui fait signe de le suivre avec son âne. Notre pauvre Jamil sans comprendre tout ce que le policier lui dit en saisit assez pour comprendre qu'on le mène en prison. Ne sachant pas l'anglais, il marmotte ce qu'il peut trouver de mots dans sa cervelle arabe. Monsieur excuse-moi... moi aller Hôpital chercher docteur pour une sœur malade... Mais l'agent n'écoute rien et il faut marcher... La bonne Providence arrive au secours de notre homme en la personne d'un officier qui parle français... et on s'explique. D'un geste militaire il fait signe au malheureux de filer vite, dès qu'il a entendu ses explications et pas besoin de lui répéter l'ordre... il file à toute vitesse avec sa petite ânesse et nous arrive tout ému de l'aventure. Il était déjà tard! Combien nous eussions été inquiètes si le domestique n'était pas rentré ce soir-là.

Vers cette époque, c'est notre bonne demoiselle tourrière qui est attaquée à son tour; on l'avait envoyée acheter des balais, et je crois qu'elle avait dû faire son achat dans un magasin juif, gros méfait s'il en fût. A peine at-elle fait quelques pas portant triomphalement ses quatre grands balais à long manche qu'elle est arrêtée par quatre individus arabes qui veulent lui arracher ses balais. Chacun tire sur un balai, et la bonne demoiselle qui a bonne poigne, défend son bien avec énergie. Elle eut alors, la bonne idée de crier bien haut qu'elle allait chercher la police! A ce mot tragique... qui leur laisse entrevoir bien des péris pour leurs personnes, les quatre musulmans lâchèrent leur proie... mais la bonne demoiselle était lasse de la lutte, et par précaution, elle laissa ses balais au couvent de l'Ecce Homo, en ville, où Jamil alla les prendre plus tard.

Malgré toutes ces aventures, et les grosses inquiétudes, nous pouvons cependant bénir le bon Dieu qui nous a si bien protégées durant ces mois angoissants et ce passé nous reste un réconfortant garant pour l'avenir.

Vers le milieu de Septembre, la situation parut devenir plus menaçante, les Arabes ne voulant pas se rendre et continuant leurs méfaits quotidiens qui ont fait tant de victimes. Les Anglais, à bout de patience, ont fait venir du renfort. Un général est arrivé avec un nombre important de soldats. Le Grand Etablissement de Notre-Dame de France a été réquisitionné comme hôpital; les Pères devaient y rester quand même ainsi que les Sœurs Oblates de l'Assomption.

Les Anglais avaient également demandé le Couvent des Basiliennes Russes, nos voisines, c'est si bien placé! La Mère Abbessse est allée elle-même trouver le Gouverneur militaire et le supplier de les laisser dans leur couvent. Pensez qu'elles sont 160 Religieuses dont trente au moins ont dépassé la cinquantaine, et des malades et des infirmes. On lui a répondu que *pour le moment* elles pouvaient rester tranquilles. La pauvre Abbessse était dans de mortelles inquiétudes, comme l'oiseau sur la branche. Du jour au lendemain elles pouvaient être mises dehors; et où aller? elles sont dans la misère!!!

Ces Basiliennes n'ont pas la vie de Communauté; c'est une espèce de béguinage; chacune a sa petite maison et y vit à ses frais. Elles se réunissent seulement pour les Offices au Chœur qui sont très longs et une fois ou deux par an au réfectoire à Pâques et à Noël, je crois.

On s'attendait à voir encore d'autres établissements réquisitionnés et de tous côtés on prévoyait un grand coup tant l'écheveau des complications entre Juifs et Arabes semblait embrouillé.

Subitement, le 11 octobre, Grandissime nouvelle! on annonce que la grève est finie... le matin on a ouvert tous les magasins en ville, on lave toutes les maisons et les rues à grande eau; on parle, on crie, on se bouscule! Il faut connaître les Arabes pour se faire une idée de tout cela: c'est une exubérance, une effervescence indescriptible.

La veille encore un Musulman avait été tué devant la Mosquée d'Omar. On le soupçonnait de trahison et de sympathie pour les Anglais. Venu faire sa prière à la mosquée on l'a laissé l'achever puis, quand il est sorti, un homme a sauté sur lui pour l'étrangler, d'autres sont venus à la rescousse, on l'a battu et finalement il a été lapidé, puis on l'a roulé dans son rhabail et on l'a jeté par-dessus le mur dans le cimetière musulman.

La grève terminée était un premier pas. Le Bon Dieu nous en réservait un plus marquant pour la Fête de la Maternité de la Sainte Vierge (15 Octobre). En ce jour, en effet, la paix fut signée par les Musulmans avec un certain apparat; mais elle nous semble bien relative. Le comité arabe en ce moment est fort agité et élabore bien des projets... au cas où l'Angleterre ne donnerait pas sa satisfaction aux désirs exprimés à la Commission royale. Mais le Bon Dieu reste le maître et on ne fera que ce qu'il voudra et permettra. Notre confiance est basée là-dessus.

Malgré ce bon augure de jours meilleurs grâce à cette paix signée, nous avons encore des surprises. C'est ainsi

que le 12 Novembre, nous étions au réfectoire depuis cinq minutes environ, quand Sœur Saint-Gabriel arrive tout émue dire à Notre Mère: « Il y a deux hommes dans le champ Jamil dit qu'ils sont à faire le téléphone avec le vent!... » Sans retard, Notre Mère sort, faisant signe à Mère Saint-Jean de la suivre; le temps de prendre une ombrelle et nos Mères sont en route. Arrivées au champ, la bonne vue de Mère Saint-Jean a vite repéré nos deux hommes, c'était des militaires! Ils étaient un peu plus bas que la porte des oliviers. Nos mères, à demi-route, les appellent par geste... L'officier qui portait trois décorations arrive très correct. Notre Mère lui explique qu'il faut l'autorisation du Patriarche latin pour entrer chez nous qui sommes des Sœurs cloîtrées. Après des « pardones » et des excuses, nos deux hommes « qui faisaient une petite *expériment* de radio » (ils parlaient avec Betfala) veulent repartir par le mur du Dominus Flavit. Notre Mère leur fait remarquer que s'ils sont venus comme des voleurs, ils doivent s'en retourner par la porte... Ils acquiescèrent de bonne grâce et quittèrent nos Mères après force « pardones ».

Ils avaient leur auto à Béthanie.

Noces d'or de la R^{de} M. S. Anselme

Le 4 Septembre.

Au milieu des jours pénibles dont vous venez de lire le récit, une belle fête s'est déroulée dans le cher Monastère du Mont des Oliviers. Pendant quelques heures, elle fit oublier les douloureuses et multiples épreuves. Mais laissons nos Mères vous traduire elles-mêmes leurs saintes et douces impressions.

Malgré les angoisses des temps présents, nous avons fait notre possible pour témoigner à la Révérende Mère Saint-Anselme notre filiale et reconnaissante affection et celle de toute la Congrégation. La chère Mère a été très vaillante de santé ce que nous n'aurions pu espérer à cette époque l'an dernier.

Nous avons eu le matin une messe basse de Communion, puis à 9 heures, une grand'messe avec diacre et sous-diacre. Les R. P. Benedictins étaient venus nombreux, heureux de donner ce témoignage de religieuse et fraternelle sympathie à la Vénérée Jubilaire que plusieurs connaissent de longue date. La Schola des Pères a alterné les chants avec la nôtre comme nous le faisons pour

Sainte Scholastique. Il n'y a pas eu d'allocution de circonstance. Mère Saint Anselme s'y était formellement opposée. Après la sainte Messe elle s'est rendue au parloir avec Notre Mère pour saluer les Révérends Pères et leur offrir une image, souvenir du Jubilé.

A 1 heure nous étions toutes réunies au chœur, tout près du Tabernacle pour renouveler les émouvantes cérémonies de la Profession. Dans cette pieuse intimité nous sentions vivement combien Notre Bonne Mère Sous-Prieure a réalisé ce que le Célébrant sollicitait pour elle il y a 50 ans: Rendez-la fervente dans l'observation de son Saint propos, afin que dans les tribulations et les angoisses, elle jouisse de votre continuelle Consolation et, qu'appuyée sur la vraie humilité et l'obéissance dans la « charité fraternelle, elle persévère sans défaillances dans sa promesse d'aujourd'hui ».

Le *Magnificat* alterné par les paroles du cantique : « Mon âme glorifie le Jésus de l'autel », a clôturé cette touchante cérémonie.

Nul doute que ses quatre sœurs de profession qui, elles, jouissent depuis longtemps du bonheur céleste, ne se soient, Là-Haut, associées à nos instantes et reconnaissantes prières.

Tous les offices ont été chantés de Laudes à Complies; on chanta aussi quelques beaux cantiques choisis par la bonne Mère.

Je ne vous dis rien des repas de fête. La Providence y avait pourvu, elle nous envoya des friandises variées. L'Hôpital Français s'était mis en grands frais. Un immense gâteau superfin pesant 3 kg., du chocolat, des pruneaux. Heureusement que ce n'est pas notre menu ordinaire, car on demanderait grâce bien vite.

Le lendemain, c'était la fête de famille. Chacune de nos maisons était représentée par une gracieuse grande colombe, chaque religieuse par une plus petite. Notre très Révérende Mère avait envoyé de jolis couplets de circonstance. J'ai eu le plaisir de représenter notre Calvaire de Landerneau et, à ce titre, j'ai donné et reçu un bon baiser en votre nom.

Par cette occasion extra, nous avons eu des nouvelles de la Congrégation entière. Après trois jours, les lectures étaient à peine finies tant il y avait abondance. Durant tous ces jours nous sentions que toute la grande famille nous était étroitement unie, entourant la chère jubilaire d'un réseau de prières d'actions de grâces et de grande affection.

D'une année à l'autre

L'année 1936 s'est achevée tout de même malgré toutes les menaces échelonnées dans son cours! Gardons confiance qu'il en sera de même pour celle dans laquelle nous venons d'entrer!!! Les nouvelles étaient assez peu rassurantes ici, ces temps derniers... La Revue mensuelle des P. Franciscains disait que le Terrorisme et le Banditisme des mois derniers recommençaient... D'autres voix disaient que cette reprise des hostilités sera plus terrible qu'en 1936... Tous ces *on-dit* qui d'ailleurs se contredisent, ne nous alarment pas trop! On a tant dit partout et pour tout, ça ne va pas, ça ne peut pas durer comme ça! ça finira mal!.. Le Bon Dieu garde son secret et ses desseins, afin que nous ne perdions pas la paix et la confiance!

Quelques petits faits pour l'*Echo*. Vraiment, je ne sais trop où en cueillir car notre vie ordinaire a repris son cours au Mont, depuis cette fameuse Paix, signée avec tant d'enthousiasme en octobre dernier.

La fête de Noël a eu pour notre populo son charme habituel; pour les plus jeunes entrées dans l'année, tout était nouveau, délirant, céleste! Pensez donc! des anges venant faire le réveil avant la messe, accompagnant leurs chants des mélodieux accords d'un antique accordéon. Jamais dans le village natal, on n'avait vu pareille merveille, entendu de semblables concerts.

Au retour de la messe de Minuit c'est le beau réveillon tout dressé sur la table, du bon pain tout chaud, du bon lait!.. et puis ce qui fait écarquiller les petits yeux, c'est la crèche du petit Jésus, qu'une bonne dame Anglaise et un bon monsieur Français avaient contribué à garnir superbement. C'était mirobolant! Des étoiles, des boules, jetant des feux éclatants! Le petit Jésus est celui que Mère Thérèse avait jadis dans sa classe, paraît-il? Pas de Sainte Vierge ni de Saint Joseph... ils viendront peut-être un jour, espérons-le rejoindre le divin Nouveau Né. Un âne *sans oreilles*, un petit bœuf *sain et sauf*. Un berge auquel on a adjugé un petit tarbouche rouge qui coiffait jadis un poupon en sucre, je crois. Enfin peu importe... l'effet était superbe... et il y avait de quoi certes rester en extase devant cette merveilleuse crèche recouverte de papier gris.

Par terre, rangés en rond, les petits sabots, attendaient depuis la veille au soir, après avoir été lessivés d'importance. Des gros ou petits paquets, selon les degrés de sa-

gesse, étaient posés sur les sabots avec une brioche et une orange. Mais à ce moment on ne peut qu'admirer l'extérieur des paquets et faire des méditations sur les bienheureux contenus, car l'ouverture solennelle, était, comme à l'ordinaire, remise au lendemain après déjeuner. A l'heure prescrite, notre Mère et les maîtresses de l'orphelinat étaient présentes. Une bonne prière à l'Enfant Jésus ouvrit la séance, puis on fit quelques tours en grande procession, accordéon en tête. Enfin, nous voilà devant la crèche! Les yeux sont dilatés, les bouches entr'ouvertes, toutes prêtes à laisser échapper les Oh! les Ah! les explosions de bonheur!... Le petit Jésus avait trouvé des cœurs amis et généreux, pour se procurer joujoux et surprises utiles... et la joie était au comble!.. Cependant il y eut quelques petites ombres au tableau! Deux sabots ne portaient que de minuscules paquets, et un autre *rien du tout!* Oh douleur! Mais le petit Jésus est juste; il fallait bien le comprendre, et à travers ses larmes, ses sanglots, sa vraie componction, avouer, reconnaître qu'on avait bien mérité la confusion et la privation. Mais tous les cœurs maternels se ressemblent, sont faibles un peu, et se laissent attendrir par les grosses larmes de leurs petits. Ce fut le cas chez nous. Notre mère sentant son cœur tout remué, en face d'une *pareille douleur* et componction, se souvint que le petit Jésus avait déposé quelques autres petits paquets en descendant du ciel... Après des promesses solennelles de conversion, les trois fillettes en larmes, se virent octroyer un petit jouet et la grande épreuve fit place à la joie de Noël!.. Bienheureux ceux qui pleurent!..

Pour la fête des Rois nous étions de nouveau réunies pour une séance chez nos enfants. De jolis petits chants de poésies, des danses orientales, tout cela nous fut servi très gentiment. Il fallait voir les accoutrements! Des frâpes remontant presque au début de la fondation; mais on avait quelque chose de flamboyant sur le dos et sur la tête, et on paraissait en scène!.. Plus que suffisant pour ravir le populo.

Le 15 janvier, jour si solennel chez vous, nous avons ouvert la porte à une petite Bédouine de 8 ans, bien digne de compassion, ayant perdu: père, mère, frères et sœurs. Une tante paternelle avait recueilli l'orpheline et l'avait placée dans une école américaine protestante de Transjordanie. L'évêque Grec-Catholique parvint à l'en retirer et la pauvre petite fut recommandée à notre Mère au nom de Dieu et de la Sainte Vierge! Il était impossi-

ble de refuser sous un pareil patronage et cependant l'orphelinat était au complet. Nous ne pouvions guère dépasser la quinzaine, en raison des ressources et du local. Mais on se serrerait un peu pour loger une couchette de plus, et pour la nourriture, quand il y en a pour 15, il y en a pour 16, n'est-ce pas? Et sur le champ on introduisit la pauvrete, qui avec sa chevelure frisée, tout hérissée par le manque de soins, avait tout l'air d'une petite bolcheviste. Par ailleurs, figure épanouie dans un large sourire, beaux yeux noirs, bien intelligents... Mamzelle Karimée était vraiment, sous ses pauvres vêtements un petit personnage très intéressant auquel ses compagnes firent le meilleur accueil, après qu'on lui eût fait un bon brin de toilette, et revêtue de nouveaux vêtements pauvres mais *propres!* La tête bien lavée au pétrole n'était plus en broussailles, et on l'avait allégée de tout un *formidable bataillon de grenadiers*. La fillette s'est trouvée au Paradis terrestre et l'acclimatation était faite dès le premier jour. C'est une mignonne enfant, à l'intelligence vive, au cœur naïf, qui boit pour quatre, mange pour le même chiffre, sait se tirer d'affaire pour tout, et barbouille déjà quelques mots de français! Le *merci* surtout lui est familier, elle le sert en abondance. On sent un bon petit cœur, aux sentiments délicats, ce qui est d'ailleurs très reconnu chez les *Bédouins*, même sous un aspect farouche! Les premiers jours Karimée s'inquiétait fort de ce que Antoinette, la monitrice arabe, attendait d'avoir servi tout le populo à table avant de se servir elle-même!.. Mais dépêchez-vous de manger, lui disait-elle. Tout à l'heure, il ne restera plus rien pour vous!

La petite est à l'A. B. C. de son catéchisme bien entendu. Elle a fait éclater de rire l'autre jour, le Père Henri de Sainte-Anne qui vient deux fois par semaine faire réciter et expliquer le catéchisme. A la question: Combien y a-t-il de Dieu? « Six » a répondu à forte voix Mamzelle Karimée!..

Un de ces derniers vendredis, Antoinette lui expliquait que c'était le jour où le bon Jésus était mort sur la Croix. « Mais non, répond la fillette, il faut qu'il guérisse ». Une autre fois, on lui avait recommandé de prier pour plusieurs intentions et entr'autres pour les petits pauvres qui ont faim et n'ont pas à manger. La petite dressait sa commande: « Petit Jésus, donnez-leur du pain, de la viande du sel ». En entendant ce dernier mot Antoinette lui demande le Pourquoi? « Mais bien sûr, répond Karimée, sans hésiter, il faut bien du sel pour manger la viande. » Elle a le sens pratique, vous le voyez!

Lettres des petites orphelines.

CHÈRES ET BONNES MARRAINES ET BIENFÉTRICES,

Vos petites filles du Mont des Oliviers envoit pour vous un grand salu, un merci pour toutes vos bontés. Que le bon Dieu bénisse vos mains chéries, qu'il conserve vous en bonne santé et qu'il vous garde long tant et votre maison et tous vos parents.

Nous bésons vos mains chéries avec amour et respect et notre prière est tous les jours pour vous apret notre grande prière du matin et du soir nous disons encore une prière pour nos marraines et bienfétrices.

*Marie-Ange, Marie-Agathe, Marie-Thérèse,
Marie-Alice, Faridée, Marie-José, Asma,
Germaine, Marie-Louise, Mariam, Lisette,
Mary, Marie, Jeannette, Karimé, Mimi.*

MES CHÈRES BONNES MÈRES,

Je viens avec une grande joie au nom de mes petites compagnes vous souhaiter une bonne et heureuse fête de Pâques et vous dire merci pour toutes vos bontés vous qui nous aimez tant et vous nous avez donner des bonnes marraines. Notre Mère nous a donné un papier pour vous écrire joli pour vous — comme il est heureux l'oiseau de vous portez cette lettre — nous vous aimons beaucoup et vous encore parce que nous avons reçus des jolis bacchiches comme nous aimons ça beaucoup aussi nous prions souvent tous les jours à la Messe pour que vos mains soit bénies et que vous soyez toujours heureuses et vivre long tant.

Maintenant nous aussi nous sommes heureuses toutes. Nous recevons le petit Jésus tous les jours. Le 19 mars à la fête de saint Joseph, Asma, Kokab, Karimé, Mimi, Germaine ont fait leur Première Communion.

Comme c'était joli mais avant nous avons fait une retraite comme les Mères mais le Père Constantin, notre Confesseur il a parlé beaucoup pour nous 5 fois par jour 2 sermons le matin et 3 le sois mais long beaucoup mais nous contentes beaucoup parce que nous avons confessé aussi. Toutes nous étions blanches. Le Père Henri il faisait aussi pour les petites, il a donné une image pour elles. Germaine avait un petit Jésus avec un mouton, le Père a dit pour elle que lui venir dans son cœur alors elle a demandé si lui venir dans son cœur avec le mouton.

C'est le Père Constantin qui a chanté la messe pour

nous, toutes les Mères à la tribune mais nous dehors. Les enfants les petites avaient un beau chapelet des marraines ça beau toute neuve puis un couronne. La messe de nous est très joli le Père Henri il a chanté beau puis 5 garçons de St-Anne pour chanter encore Kyrie eleison et les autres choses.

sont venu aussi Monseigneur Pantaleimon chantaït mais avec une grosse voix tandis que ceux de Ste Anne il y avait trois voix. Les Mères ont dit pour nous ça sapelle polifoni. Nos maîtresses elles ont communié avec nous ça bien dommage vous ne soyez pas là. Après la messe nous sommes rentrées pour manger une bonne soupe au lait puis des gateaux donner par une demoiselle de France puis à midi encore mais ce la son de Monseigneur. Après midi on a fait la consécration à la Sainte Vierge puis les 5 petites ont chantaient Bonne Marie je te confie toutes seules en offrant leur couronne à la Sainte Vierge le Père a encore prêché pour nous puis le Père Henri a pris la photo des première communiantes. Qu'elles sont heureuses mais je ne sait pas si elles sont sorti bien après le Père benédictin il est venu donner le salut latine pour les Mères c'est nous qui avons chanté lui tout entier comme les Mères Pange lingua. Magnificat. pour dire merci à la Sainte Vierge puis la litanie de Saint Joseph fallait bien dire quelque chose pour lui puis que ces sa fête après pour le Pape et puis tantum et puis ma Mère elle a commencé le laudate tout de suite ellé a pas laissé nous dire Dieu soit béni.

Enfin mes bonnes Mères nous sommes bien contentes le Notre Mère elle est venu chez nous nous avons fait la prière nous avons dis merci pour elle pour les pères pour les mères pour nos parents nos compagnes les Mères de France et nos marraines chéries surtout les premières communiantes qui sont bien heureuses elles sont sages pour faire plaisir au petit Jésus et Notre Mère a envoyé 5 avec Mademoiselle à St-Anne pour faire la Ste Communion dans la maison de la Sainte Vierge.

Toutes mes Mères merci c'est assez pour aujourd'hui j'ai écrit long pour vous parce que vous nous aimez beaucoup chacune de mes compagnes baise vos mains chéries avec amour et respect que la paix soit sur vous.

Marie-Ange, Mariam, Marie-Agathe, Marie-Louise, Lisette, Marie-Thérèse, Mary, Marie-Alice, Marie, Faridée, Jeanette, Marie-José, Karimé, Asma, Mimi, Germaine.

— Pèlerinage en Italie —

12 au 25 Avril 1937



Rome!... Il n'y a pas au monde de lieu plus riche d'intérêt, plus admirable!... Et que dire quand à Rome s'ajoutent: Naples et son golfe... Pompéi, la morte... Assise... Florence, la ville artistique... Padoue... Venise, reine de l'Adriatique... Milan, cité de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Charles Borromée... puis Siresa, le lac Majeur avec ses splendeurs...

Le 15 avril au soir, à Paris, sur le quai de la gare de Lyon, des voyageurs, qu'un insigne, la croix rouge, fait reconnaître pour des pèlerins de Notre-Dame de Saïut, se croisent, se saluent amicalement... La rencontre avec des inconnus vous cause une étrange impression, mais le premier contact établi, une grande famille se forme.

Le voyage, malgré vingt-huit heures de chemin de fer, fut des plus agréables. La Savoie, la côte d'Azur italienne, les Apennins, nous font oublier toute fatigue. Seuls les tunnels — nous en traversons 98 — nous font soupirer... Il nous tarde d'apercevoir les lumières de la Ville Eternelle. Nous n'avons qu'un regret, y arriver très tard: minuit... Nous aurions voulu, au débarcadère, déjà tout voir, tout connaître... Aussi avec quelle impatience le lendemain, samedi 17, nous descendons la place de Venise pour nous rendre à Saint-Pierre, pôle d'attraction de toutes les âmes.

On a dit que la place Saint-Pierre avec la Basilique, la haute coupole et le double hémicycle de la colonnade du Bernin, exprime le geste du Vicaire du Christ embrassant le monde entier. Cette place solennelle, d'une longueur de 30 mètres sur une largeur de 200 mètres, ceinte d'un double portique de 284 colonnes, décorée en son centre du fameux obélisque égyptien apporté d'Héliopolis, au pied duquel, selon la tradition, fut crucifié

saint Pierre, et de deux magnifiques fontaines, donne bien en vérité cette impression.

La basilique est une des merveilles du monde, peut-être la plus étonnante. Nul ne peut sans l'avoir vue se faire une idée de sa majesté et de sa magnificence. La primitive Basilique fut construite par Constantin sur le tombeau de l'apôtre et Jules II chargea Bramante de la reconstruire complètement. Celle que nous admirons aujourd'hui fut commencée en 1506 et consacrée en 1626. Au nombre des maîtres qui y ont exercé leur génie est l'immortel Michel-Ange, auteur de la colossale coupole.

Sous le portique, au plafond en stuc rehaussé d'or, cinq portes donnent accès à l'église, la première, à droite, est la « Porta Santa ». En entrant dans la basilique, nos regards se portent aussitôt à la croisée du transept vers la confession où repose saint Pierre, sous le baldaquin, en bronze doré du Bernin. Tout autour de la balustrade de marbre, 95 lampes d'or brûlent jour et nuit. Tous, agenouillés, nous invoquons l'Apôtre. Une prière intense et fervente monte de nos cœurs. Minute trop courte d'oraison... Nos guides nous appellent pour la visite de la basilique. On ne peut que s'extasier devant la richesse des marbres... des mosaïques... des fresques... devant le nombre imposant des monuments et des œuvres d'art dont un seul suffirait parfois à faire la gloire de toute une ville. La France a sa part de cette splendeur. Elle a donné à Saint-Pierre la Pieta, œuvre incomparable, commandée à Michel-Ange par l'ambassadeur de Louis XII à Rome... A droite, dans la nef, nous baisons le pied d'une très ancienne statue en bronze de saint Pierre... Et ce qui nous amuse peut-être un peu, en descendant la nef de gauche, nous inclinons la tête sous le coup de baguette du Grand Pénitencier...

Mon désir était de monter à la coupole... Après un quart d'heure d'ascension rapide... nous sommes à la première galerie et nous pouvons nous rendre compte de la majesté de la coupole et de l'immensité du vaisseau. Sur la toiture extérieure de Saint-Pierre, nous serions restés volontiers contempler une vue qui ne lasse point: Rome, ses dômes, ses coupoles, ses campaniles innombrables, ses monuments anciens et modernes, ses collines et à l'horizon le monts Albains et Sabins. Fête des yeux et de l'esprit... minutes qui laissent derrière elles un souvenir ineffaçable. Mais l'heure nous presse. Il nous faut regagner notre hôtel, puis repartir pour Saint-Jean de

Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Croix de Jérusalem.

Nous gravissons un haut perron pour accéder au Latran. Quelles beautés! L'autel Papal — les quatre colonnes de bronze doré de l'autel du Saint-Sacrement empruntées au palais de Titus qui peut-être les avait prises lui-même à celui de Néron... le merveilleux cloître des deux Vassalletti (superbe exemple d'art cosmatesque)... le baptistère constantinien!

Au sortir du Latran, nous montons à genoux la Scala Santa, escalier que le Christ monta dans le prétoire de Pilate. Il fut apporté à Rome par sainte Hélène. Trois de ces marches portent en leur milieu une plaque de verre, hélas opaque! à travers laquelle on pouvait voir, dit-on, des traces du sang du Seigneur.

A Sainte-Marie-Majeure, nous vénérons quelques reliques de la crèche... le corps de saint Mathias.

Nous voici à « Sancta Croce in Jérusalemme ». Dans la chapelle supérieure de l'église, sobrement revêtue de basalte noir, un jeune Cistercien dirige les rayons d'une lampe électrique sur un écriteau de bois rongé par le temps. C'est celui qui fut placé au-dessus de la croix du Sauveur. Les caractères y apparaissent comme gravés en creux avec une pointe de clou. A gauche de l'écriteau, deux épines de la couronne; à droite, un des clous du crucifiement; le doigt de saint Thomas... De nos cœurs jaillit « L'Adoremus te Christe ».

Le lendemain, dimanche, nous avons notre première messe de pèlerinage aux Catacombes de Saint-Callixte. Une modeste allée de cyprès nous mène à l'oratoire de Saint-Sixte et de Sainte-Cécile placé au-dessus de la crypte des Papes... Les mots manquent pour exprimer les sentiments qui nous envahissent en y pénétrant. Devant nous, la célèbre statue de sainte Cécile, par Maderna, au même endroit où son corps reposa plusieurs siècles. Elle est couchée sur le côté, les bras le long du corps, la tête contre terre, le cou à demi-détaché. A ses pieds, nous répondons d'une voix unanime aux prières de la Sainte Messe. Nous sommes impressionnés. Entre la Messe et les Catacombes, n'y a-t-il pas d'étroits rapports? La messe rappelait si bien aux premiers chrétiens le sacrifice sanglant du Sauveur qu'ils étaient toujours prêts à dire: « Allons et mourons avec lui. » L'Hostie était leur force. En ce matin de dimanche, il nous semble éprouver leurs sentiments quand surtout nous avançons à notre tour pour recevoir le Pain des Forts... L'action de grâces ter-

minée, nous continuons notre pieux pèlerinage. A la lueur d'une petite bougie, nous suivons sur un parcours de plusieurs kilomètres ces galeries creusées dans le tuf volcanique et toujours nous retrouvons les mêmes loculi qui ont contenu le corps des saints.

Même vision, au retour, aux Catacombes de Saint-Sébastien. Cependant, ici quelques édicules funéraires ont gardé leur forme de temples, les fresques qui les décoraient. Trois symboles chrétiens y figurent: l'épi, la vigne et le poisson... Au-dessus des catacombes, dans la basilique de Saint-Sébastien, nous voyons la pierre qui porte l'empreinte des pieds du Sauveur, marques de la rencontre de Notre Seigneur par saint Pierre quittant Rome pour fuir la persécution. « Quo vadis ? », demanda le disciple et le Seigneur répondit: « A Rome pour y être de nouveau crucifié. » Sur ces mots, l'apôtre rentra dans la ville, fut saisi et martyrisé.

En quittant Saint-Sébastien, nous croisons une véritable caravane: en tête, un moine portant une grande croix de bois, sans Christ; derrière lui, des reigieux de tous ordres, des hommes, des femmes coiffées, les unes d'une mantille, les autres d'un mouchoir blanc ou de couleur. Ils chantent des cantiques. C'est, paraît-il, le pèlerinage annuel aux sept églises patriarcales... Coutume romaine...

Les jours suivants, d'autres églises sont encore l'objet de nos visites: Saint-Paul-hors-les-Murs, tout empreinte de grandeur avec ses quatre-vingts colonnes de pierre grise. Dans une longue série de mosaïques, des portraits en médaillons des papes depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XV; Sainte-Praxède, qui possède une portion de la colonne de la Flagellation; la maison de Sainte-Cécile où l'on voit la salle des bains où la Sainte subit le martyre; Saint-Pierre-es-Liens avec le fameux Moïse de Michel Ange; Saint-Laurent-hors-les-Murs; Saint-Ignace avec les tombeaux de saint Louis de Gonzague et saint Jean Berchmans; la très riche église du Gesù qui garde le corps de saint Ignace; l'église des douze Apôtres où reposent saint Philippe et saint Jacques; Sainte-Agathe-in-Suburra, demeure d'un pauvre pèlerin de chez nous: Benoît Labre; Saint-Louis des Français où, dès le portail et surtout à l'intérieur, revivent tous les grands hommes et les grands souvenirs de notre histoire; Sainte-Andrea delle Fratte, où la sainte Vierge apparut au juif Ratisbonne et le convertit; l'Ara Coeli, avec son Bambino miraculeux, petite

statue sculptée dans du bois du Mont des Oliviers, emmaillotée dans un tissu d'or et d'argent et couverte de bijoux.

Cette énumération fait penser à une véritable course aux églises. Mais c'est là un nombre bien restreint si l'on songe qu'à Rome il y a près de quatre cents églises.

Au pied du Capitole, nous visitons la prison Mamertine; où fut exécuté Vercingétorix, où furent enfermés les apôtres Pierre et Paul. On y voit la fontaine qui jaillit miraculeusement pour permettre à Pierre de baptiser un de ses geôliers.

De la prison Mamertine, nous sommes à quelques pas du Forum. Ici que de souvenirs encore. Toute la Rome antique et païenne, la Rome des Auguste et des César revit là dans ces ruines, vestiges d'un grand et glorieux passé. Sur le Palatin: le palais des Flaviens, la maison de Livie, le palais de Domitien, le stade. Au premier plan du Forum: les trois colonnes du temple de Vespasien; plus loin, une colonne isolée, celle de Phocas; ça et là, les rostrès. A gauche, l'arc de Septime Sévère et derrière, en partie cachée, les ruines de la basilique Emilienne. A droite, les huit colonnes du temple de Saturne les ruines de la basilique Julienne, le temple d'Antonin et de Faustine transformé en l'église San-Lorenzo in Miranda; la basilique de Constantin, le plus grand édifice du Forum.

Plus loin, les trois colonnes du temple de Castor et de Pollux, à la droite duquel se dresse le Palatin et la maison des Vestales. Au fond, l'arc de Titus, dont les bas-reliefs montrent les prisonniers juifs portant les dépouilles du temple de Salomon (le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition); l'église Sainte-Françoise Romaine, construite sur l'emplacement d'un temple de Vénus et de Colisée, le plus célèbre des monuments romains... ruine imposante qui couvre deux hectares, dont les murs s'élèvent encore à plus de quarante mètres de hauteur. Le marbre des gradins a disparu... Quatre-vingt mille spectateurs pouvaient y prendre place... Cinq mille fauves furent mis à mort lors de son inauguration qui dura cent jours. Avec un religieux respect, nous parcourons ces ruines immenses... qui ne servirent pas seulement aux combats de gladiateurs et de taureaux, mais au barbare massacre de chrétiens aux ^{II}^e et ^{III}^e siècles. De ces martyrs, le plus illustre fut Ignace d'Antioche, celui qui s'écriait avant son immolation: « Je suis le froment

de Dieu... Il faut que je sois moulu par la dent des bêtes pour que je sois trouvé froment du Christ. »

Une autre journée inoubliable est celle dont nous passons, le matin aux musées du Vatican, le soir à Castel-Gandolfo.

Les musées du Vatican sont les plus anciens, les plus vastes des musées du monde. Toutes les salles sont ornées de colonnes revêtues de marbre, pavées d'admirables mosaïques et dans ces immenses galeries que nous traversons: le musée des Antiques, le musée Egyptien, le musée Etrusque, la bibliothèque Vaticane, nous ne savons vraiment ce qu'il faut le plus admirer ou des collections magnifiques ou des édifices qui les abritent... Nous allons de splendeurs en splendeurs en passant des appartements Borgia aux chambres et loges de Raphaël pour arriver à la chapelle Sixtine.

C'est la contemplation que l'été apporte au Souverain Pontife quand il vient chercher un peu de fraîcheur à Castel-Gandolfo sans perdre de vue la coupole vaticane. Des magnifiques jardins de son palais, il jouit d'un panorama splendide: la campagne de Rome à l'infini et du côté de l'occident la mer, les rivages d'Ostie... Comme l'apôtre Pierre au Thabor, nous nous serions volontiers écriés: « Dressons-y... nos tentes. »

Nous voici aux lacs: le lac Nemi, miroir de Diane; le lac Albano, au reflet si pur.

Notre pèlerinage s'achève à Saint-Pierre par une messe à la crypte qui garde le tombeau de Pie X et une dernière prière à Saint-Pierre.

Une grande joie nous est préparée: l'audience pontificale. Quand nous y arrivons, la vaste salle est déjà presque remplie par près de cinq cents couples de jeunes mariés. Nous avons une place de choix, auprès du trône. Voici Sa Sainteté. Des cris d'enthousiasme: « Viva il Papa » se font entendre. Voici le Saint-Père près de nous. Quel air de bonté apparaît sous ces traits creusés par la souffrance!... Un silence profond succède aux vibrantes acclamations. Le Saint-Père parle en italien, mais aussi en français: « Une grande et large bénédiction à vous, mes chers pèlerins de France, une grande bénédiction pour chacun d'entre vous, pour tous ceux que vous portez dans votre pensée, dans votre cœur. » Quelques mots encore au bon Père qui conduit le pèlerinage, et Pie XI se lève pour nous bénir. Oh! cette voix du Saint-Père, nous l'entendons encore voix douce, voix haletan-

te! Les acclamations redoublent à son départ et par trois fois le Saint-Père se retourne, fixe sur nous son regard. Nous garderons toujours son image dans notre cœur. Et c'est sous sa paternelle bénédiction que nous quittons Rome.

Le train roule... Voici dans le lointain le dôme du Vésuve avec son panache de fumée, puis Naples. Nous visitons rapidement le musée, la cathédrale où nous prions saint Janvier (c'est là que deux fois l'an se liquéfie miraculeusement le sang du martyr). Nous montons au Pausilippe. Vue incomparable! A droite, fermant le golfe de Pouzzoles, Nisida, la charmante Nésis de l'antiquité, célébrée par Pline et Virgile; le cap Misène et, au-delà, Procida et Ischia; à gauche, le Vésuve, la presqu'île sorrentine et, à nos pieds, la suprême parure, le golfe même, fermé par la roche bleuâtre de Capri.

Mais, pour mieux goûter le charme de Naples, il faut longer le golfe. Nous le laissons un instant pour passer au pied du Vésuve. Voici Pompéï. Les rues, étroites en général, sont pavées de blocs de lave, bordées de trottoirs; de chaque côté, des maisons en ruines, quelques-unes cependant bien conservées: la maison du poète tragique, une des plus jolies de Pompéï; une habitation de luxe, attenante à la maison un ravissant jardin. Voici la grande place du Forum; des colonnes, vestiges des temples; isolé de la ville, un amphithéâtre avec ses gradins, où pouvaient prendre place vingt mille spectateurs.

Des objets provenant des fouilles, révélateurs du génie des anciens, des cadavres moulés dans le plâtre, sont exposés au musée.

De Pompéï, nous regardons le golfe. De Salerne à Sorrente, le trajet est l'un des plus exquis que l'on puisse faire: soixante kilomètres de corniche, une route en lacets, d'un côté les montagnes, de l'autre la mer. Devant nos yeux, c'est le golfe dans toute son étendue, tout bleu, si harmonieusement dessiné qu'il semble n'être fait que pour éblouir les yeux. A l'haleine de l'onde se mêle le parfum des orangers en fleurs. Jetez sur tout cela un ciel incomparable qui baigne toutes choses de la plus transparente lumière et vous comprendrez l'adage italien: « Vedi Napoli e poi muori. » (Oui, vois Naples et meurs.)

Nous nous dirigeons cependant vers une autre cité d'une beauté différente mais aussi prenante: Assise. Assise, que Dante a chanté dans son « Paradis », s'étend

au flanc du mont Subiaso et regarde par-dessus les oliviers au feuillage pâle doublé d'argent la campagne dorée de l'Ombrie. Mais à la splendeur du paysage s'ajoute pour le pèlerin l'évocation toute puissante du Poverello. Dans cette vallée, sur laquelle ses yeux s'ouvrirent et se fermèrent, chaque coin raconte un épisode de sa vie merveilleuse, fut témoin de l'un ou d'autre de ses miracles. Son nom est partout, on marche sur ses chemins.

Notre première visite est naturellement pour la crypte de Saint-François où est le tombeau du saint. Nous y entendons la Sainte Messe. La crypte a gardé le cachet de pauvreté, mais les deux églises bâties au-dessus sont au contraire d'une incomparable richesse. Elles renferment les plus admirables fresques de Giotto rappelant les principaux épisodes de la vie du Poverello.

Les rues de la ville, étroites: toits voisins, montées, descentes, sont à peu près telles que les connut saint François.

La Chiesa Nuova (église) occupe la place de la maison où naquit saint François; sur la place, Saint-Rufin qui possède une insigne relique: les fonts baptismaux sur lesquels saint François et sainte Claire furent portés; à droite de la place, un portique d'un temple de Minerve devenue l'entrée de l'église Santa Maria Sopra Minerva.

Après une courte halte à l'église Sainte-Claire, où nous prions sainte Claire, conservée dans une magnifique chaise et où nous vénérons le Crucifix qui parla à saint François, nous descendons à Saint-Damien. Saint-Damien est peut-être à Assise la plus précieuse, la plus intacte des reliques franciscaines. C'est là que saint François installa les Pauvres Dames, c'est là qu'il composa le Cantique du Soleil. Comme elle se présente avec un calme austère la façade du pauvre couvent! A gauche, la fenêtre où parut sainte Claire portant l'Hostie dont la vue mit en fuite les Sarrazins. A l'intérieur, les tables, les bancs sont ceux dont se servaient sainte Claire et ses Sœurs; dans l'oratoire de la sainte, quelques reliques: la monstrance d'albâtre, la cloche qui servait pour les offices du couvent, le bréviaire de la sainte. Au dortoir, une croix indique le lieu où mourut sainte Claire.

Notre journée se termine à Sainte-Marie des Anges. Au centre de la basilique, la Portioncule, si chère à saint François, où il voulut rendre le dernier soupir. Les vieilles pierres noircies de cette petite église redisent avec

une prodigieuse éloquence les scènes touchantes dont elles furent témoins. Quelle pauvreté! Quelle étroitesse! Quatre mètres sur sept environ! Comment dire l'impression profonde que l'on éprouve en y pénétrant... C'est de ce réduit que nous quittons Assise, si chère au Poverello; Assise, l'antique et idéale parure de l'Ombrie.

Il y a deux cents kilomètres d'Assise à Florence. Mais du couloir de notre wagon nous ne nous laissons pas de contempler les paysages ombriens... C'est le lac Trasimène, célèbre par la victoire d'Annibal sur Flaminius.

Enfin, une heure après Arezzo, voisin de l'Alverne, nous arrivons à Florence, patrie de Dante, de Pétrarque, de Boccace et de Galilée... Florence, une des plus artistiques villes du monde!

Le gai soleil de Toscane nous sourit dès notre réveil. De très bonne heure, nous sommes au Dôme, cathédrale de Santa Maria del Fiore (Sainte-Marie de la Fleur), revêtue extérieurement de marbres rouges, verts, blancs. L'immensité des proportions que l'obscurité grandit encore, la puissante coupole de Brunelleschi, de laquelle Michel-Ange, construisant le dôme de Saint-Pierre, disait: « Je lui donnerai une sœur plus grande mais non plus belle », font de l'intérieur de la cathédrale un ensemble impressionnant. Sur les belles dalles de marbre, on évoque les sermons de Savonarolle.

À droite de la cathédrale, le magnifique campanile perpétue la gloire de Giotto. En face, le baptistère, célèbre par ses portes de bronze. Ces portes que Michel-Ange déclarait « dignes d'être les portes du Paradis », occupèrent Ghiberti pendant vingt-sept ans. Voici plus loin la maison où Dante a vécu; voici la place où Savonarole, victime des vengeances politiques, monta sur le bûcher; le Palais Vieux avec son aspect de forteresse; et, à quelques mètres, San Lorenzo renferme les fastueux tombeaux des Médicis qui, pendant trois siècles, travaillèrent à la gloire de Florence.

La merveille de cette ville est le couvent San Marco, un cloître tout entier peint par « l'Angelico ».

Le soir, au soleil couchant, les voitures nous conduisent sur la colline de San Miniato. Quel plaisir et quel charme on éprouve à s'asseoir là pour voir la ville étendue au pied de la colline et baignée par l'Arno; au loin, les plaines de la Toscane; par delà Fiesole, patrie de Fra Angelico, les montagnes marquent l'horizon d'Assise; à

gauche, la grande barrière des Apennins couronnée de neiges...

D'aller vers l'inconnu tempère autant qu'il est possible le mélancolique regret du départ. La simple évocation de Venise, où nous allons, nous rend joyeux.

Avant d'arriver à Venise, nous faisons un court arrêt à Padoue, la ville du grand saint, père des Pauvres. Nous prions devant le tombeau qui garde les reliques du bon saint Antoine.

Quarante kilomètres seulement séparent Padoue de Venise. C'est bien au crépuscule qu'il faut arriver à Venise. On est tout de suite séduit. Aucune description ne peut rendre ce qu'on éprouve dans ce premier glissement sur la lagune, parmi la flotille des gondoles noires. Nous allons ainsi jusque par delà le grand pont du Rialto. Nous débarquons à un pittoresque traghetto d'où en quelques minutes, par ces petites rues étroites mais si vivantes, spéciales à Venise, nous gagnons nos hôtels, non sans s'être donné rendez-vous sur la place Saint-Marc... Cette place Saint-Marc, il faut, elle aussi, la voir après le crépuscule: une véritable féerie, un ruissellement de lumières et dans cette ville où il n'y a que des rues pour bateaux un vaste rectangle de 200 mètres de long sur 100 mètres de large, entouré sur trois côtés d'imposants édifices qui semblent ne former qu'un vaste palais de marbre fermé du côté de l'orient par la cathédrale San Marco... Le jour, des milliers de pigeons égaient cette place. Nous ne manquons pas d'être fidèles au déjeuner de ces oiseaux, vers les neuf heures. Nous leur apportons des miettes de pain, des graines de maïs. C'est vraiment amusant d'avoir autour de vous une centaine de pigeons, deux ou trois vous grimpent amicalement sur l'épaule tandis que deux autres picorent dans votre main... Nous les quittons à contre-cœur à l'appel de nos guides pour la visite du palais des Doges. Nous revivons, en traversant les immenses salles de ce palais, la gloire de la République Vénitienne. Toute l'histoire de la ville paraît en d'immenses tableaux le long des murs... Malgré tant de merveilles, nous nous sentons oppressés quand, descendant au fond de ce palais ducal, nous visitons les prisons.

La visite terminée, avec une joie d'enfant nous parcourons les ruelles de Venise, véritable labyrinthe où l'on s'égarerait sans guide. Et dans ces rues, « ni chevaux, ni voitures, ni poussières, ni fumées, on n'entend que voix humaines »... Rien cependant ne vaut à Venise la tradi-

fionnelle partie de gondole, à 9 heures du soir, sous la clarté des étoiles, dans la lumière projetée par des milliers de petites ampoules électriques, parmi la flotille des gondoles dont la petite flamme bleue de la lampe tremblote en s'enfuyant... Souvenir inoubliable!

Le train nous emmène au pays lombard, à Milan. Quelle magnifique cathédrale, tout en marbre blanc, s'élève sur la place de cette ville! Merveille des merveilles de l'architecture avec ses mille clochetons élancés vers le ciel! « C'est un Sursum Corda, a dit quelqu'un, écrit avec des blocs de marbre... » A l'intérieur de la crypte, saint Charles Borromée repose dans une très riche châsse. Au travers du cristal, nous le voyons lui-même, sa crosse à ses côtés... Après l'avoir invoqué, nous allons vers son prédécesseur: saint Ambroise. Comment ici encore, dire l'impression ressentie en pénétrant dans cette basilique du IV^e siècle, fondée par saint Ambroise. Là, il baptisa saint Augustin. Nous traversons cette même porte où il reçut l'empereur Théodore à sa conversion. Notre émotion grandit en voyant le saint Docteur entre deux martyrs, saint Gervais et saint Protas. Notre prière près de ces corps vénérés est une hymne d'action de grâces.

Une dernière halte à Stresa, une dernière excursion sur le lac Majeur, aux îles Borromées: Isola Bella. Isola Madre, nous fait aimer de plus en plus le beau ciel bleu d'Italie.

Maintenant, nous nous hâtons vers le chemin du retour, vers la France dont nous rapproche chaque tour de roue. Il est une mélancolie spéciale des fins de voyage dans la séparation définitive des lieux dont « l'âme semblait s'attacher à notre âme » et des personnes que la vie commune avait rendues amies... Nous l'avons éprouvée en traversant les Alpes, en côtoyant le lac de Genève et plus encore à Paris en nous quittant.

Un tel voyage, de tels souvenirs ne se peuvent oublier.

*Je songerai toujours avec un vif émoi
Aux jours heureux vécus sous ton ciel, Italie,
Et les ans passeront avant que je l'oublie
Et que mon cœur ait pu se dépendre de toi.*

AU PAYS DU FUHRER



Une de nos associées, qui termine ses études à l'Université de Strasbourg, a la bonté de nous autoriser à placer dans *l'Echo* l'intéressant récit d'une visite qu'elle vient de faire à Stuttgart avec des Etudiants et Etudiantes. Qu'elle veuille bien trouver ici notre très reconnaissant merci.

« Me voici rentrée d'Allemagne très contente de mon voyage. Stuttgart est une ville qui n'a pas grand intérêt artistique, le plus joli quartier est celui de la « Mass plaz » tout imprégné du charme médiéval de ses vieilles maisons et de son vieux château.

La ville est immense et tout l'intérêt réside dans le fait que c'est le type de la ville allemande moderne aux constructions monumentales, mais affreuses: rues larges et longues toutes garnies de cafés, magasins, hôtels qui peuvent concurrencer les gratte-ciel américains. Ce qui est vraiment joli, ce sont les jardins très nombreux, bien entretenus et très vastes.

Nous avons décidé ce voyage non pour voir la ville mais pour assister à la manifestation « kolossale » du 1^{er} mai, à l'occasion de la fête du travail. Toute la ville disparaissait sous les étendards à croix gammée qui étaient fixés aux fenêtres ou à des piquets le long des rues. Les maisons et édifices publics étaient garnis de sapins ou d'arbres entiers. Dans toutes les vitrines des magasins le portrait d'Hitler était exposé, entre les bijoux, dans les souliers, au milieu des saucisses et des boudins, parmi les robes et les chapeaux, etc..., tout juste si nous ne l'avons pas admiré dans les étalages de corsets. C'est, je crois, la seule exception avec les pharmacies.

Son portrait de face ou de profil, en buste ou en pied était accompagné soit de deux vases de fleurs, soit d'immenses corbeilles d'aromes (vraies corbeilles de fiançailles), d'œillets rouges ou même de deux bougies mais tout de même éteintes. Dans un café où nous sommes allées

on eut dit un vrai reposoir; son buste en bronze se détachait sur une draperie blanche bordée de deux étendards rouges à croix noire sur fond blanc, au-dessus de la croix immense, argentée, au pied du buste, un parterre d'hortensias. Ce monument était dressé au sommet d'un escalier de 10 mètres de large environ dominant l'immense salle entourée de trois étages de galeries, un peu comme un théâtre. Bien juste si tous ceux qui passaient ne saluaient pas le Führer.

Dans les rues, les cafés, les trams, à l'entrée des musées, tout le monde se salue de la main en disant: « Heil Hitler: Vive Hitler. » C'est aussi le bonjour du matin. Toutes ces marques d'adoration sincère ou de commande confinent au paganisme, mais nourrissent leur mystique.

Au cours de la matinée, il y avait grande réunion à un stade qui a au moins 550 mètres de pourtour et 40 gradins de hauteur. Le tout était garni d'auditeurs qui, sur chaque gradin, se pressaient sur trois ou quatre rangs. Le défilé a commencé par les porteurs de drapeaux, 200 environ qui ont garni tout le bas de l'enceinte tandis qu'à la dernière galerie étaient fixés des étendards immenses; suivait un détachement de fantassins à l'uniforme impeccable. Ils ont défilé au pas avec un ensemble inimaginable et, devant la tribune officielle, ils ont pris le pas de parade. Toute la foule, à ce moment a applaudi. Ce pas est franchement ridicule et on ne peut admirer que l'ensemble des mouvements. La rigidité des hommes et la simultanéité de leurs mouvements donnaient l'impression d'un défilé de soldats mécaniques et il semblait suffisant de peser sur un bouton pour les faire tourner à droite ou à gauche.

Les différentes formations Hitlériennes ont suivi l'armée régulière, les sections d'assaut supérieur tout en noir (ils sont pour les besognes dures), les sections d'assaut en brun, les jeunesses hitlériennes, jeunes gens et jeunes filles, les enfants, le service du travail, bêche sur l'épaule, puis les casques d'acier, l'aviation, les anciens combattants. Il y avait environ quinze sortes d'uniformes différents. Tous se sont placés au centre du stade; puis il s'est formé un groupe de 400 civils qui ont chanté à deux voix une très jolie chorale. La musique militaire a joué quelques morceaux peu réussis des discours ont été prononcés et à midi 1/2 on a radiodiffusé celui de Hitler. Ensuite toute l'assistance, le bras levé a chanté l'hymne national et crié par trois fois « Heil Hitler », nous avons de nouveau admiré le défilé et l'organisation

impeccable de la manifestation, pris des photos et à 2 h. 1/2 nous arrivons au restaurant très contentes d'avoir contemplé ce spectacle.

L'après-midi, nouveau défilé, celui de la fête du travail. Après quelques détachements militaires venaient les jeunesses Hitlériennes puis tous les corps de métiers portant des représentations gigantesques de leurs travaux respectifs, un vrai défilé de mi-carême pas très réussi. Bref, le qualificatif est toujours le même: « C'est Kolossal. »

Notre ignorance de la langue allemande était très gênante, nous avons pu cependant nous débrouiller. Dans le train nous avons trouvé un Allemand fort aimable qui a engagé la conversation; je ne comprenais naturellement rien et lui ne savait pas un mot de français. Il nous a offert des cigarettes, du chocolat et à une des gares il est allé nous chercher de la bière et des saucisses toutes chaudes que vend le buffet ambulant muni d'un petit grilloir spécial... des saucisses en guise de goûter!

A notre arrivée à Stuttgart, il nous a pilotés et un soldat Hitlérien qui parlait un peu Français nous a indiqué très aimablement un hôtel. Nos camarades logeaient à l'auberge de la Jeunesse et, à l'hôtel, mon amie et moi nous sommes tirées d'affaire avec un livre de conversations usuelles Français-Allemand.

Leur cuisine n'est pas fameuse; on ne mange qu'un seul plat après la soupe à la saucisse, ce plat est toujours du porc et des pommes de terre en salade ou de la choucroute. A un des repas, nous avons commandé un « Beef-teach Deutch », nous avons eu une sorte de chair à saucisse grillée! Leur bière est excellente; le pain est souvent de seigle et celui de froment est bien noir.

Les Allemands sont grands mangeurs et de goûts peu délicats. Voici le menu du petit déjeuner d'un voisin de table à l'hôtel: Vin rouge, dont un grand verre à jeun, saucisses trempées dans de la moutarde et mangées avec les doigts. Pendant la manifestation du matin, tout le monde mangeait et buvait; près des boutiques de glace et de bière, se trouvaient d'autres où l'on chauffait les éternelles saucisses que l'on pouvait aussi se procurer auprès des distributeurs publics, tout comme le tabac et les pellicules photographiques car, en ces jours, tous les magasins sont fermés.

Dans les cafés, le soir, il y a des orchestres très bons et nous avons passé d'agréables soirées en écoutant un ensemble de musiciens, vrais virtuoses.

Le dimanche durant toute la messe, les assistants ont chanté les principales parties de l'Office et on retrouve dans ces chants les grandes qualités musicales de la race.

Les hommes sont superbes, très typiques s'ils sont vieux, plus internationaux s'ils sont jeunes. La coupe des cheveux est très caractéristique; il les ont presque entièrement rasés sauf une petite calotte au sommet de la tête; le vert est la couleur dominante des costumes.

Les femmes ne sont pas belles; sans fard, mal habillées de robes jusqu'aux pieds de couleurs éclatantes. Les fillettes pour la plupart ont de longues tresses et portent l'uniforme hitlérien: jupe bleue, corset blanc, veste brune car elles sont presque toutes embrigadées dans cette formation paramilitaire. Dans les défilés, elles marchent au pas parfois sac au dos et tout cela n'ajoute rien à leur charme; les enfants et les bébés sont habillés sans goût, plus mal que les derniers de nos petits p loucs.

Beaucoup d'hommes portent le costume Tyrolien, les plus âgés ainsi que les soldats reproduisent tout à fait les types populaires des images d'Epinal ou des caricatures de Hansi.

La population nous a semblé sympathique et les particuliers à qui nous avons eu affaire, très aimables. Ce qui surprend c'est leur placidité; les applaudissements n'ont rien de frénétiques et ils doivent se laisser mener facilement comme de grands enfants. Ils sont peut-être fatalistes. Tant mieux pour eux si cela est, car le régime actuel par sa surveillance et ses contrôles les prive de presque toute leur liberté.

Voilà ce que j'ai pu voir à Stuttgart: ce n'est que la parade extérieure, une manifestation publique d'un peuple qui semble fort et discipliné.

Il faudrait passer la coulisse pour deviner un peu l'âme allemande; ce n'est pas le fait d'une simple excursion. »

Visions lointaines Silhouettes d'autrefois



« Tant que j'existe, que je puis relire et me souvenir, tout n'est pas mort de ceux que j'ai aimés. »

(Marquise DE LAGE DE VOLUDE.)

« Les Visions lointaines manquaient au dernier Echo — m'écrivait-on, il y a quelques mois — et les lectrices de notre revue familiale, les anciennes surtout, nous en ont exprimé leur très vif regret. »

Est-ce fatuité de ma part?... je ne sais; mais j'ai cru tout simplement à la sincérité de ce regret et c'est pourquoi je reviens, échappant aux soucis du présent, évoquer le passé, revivre avec vous, mes chères compagnes d'autrefois, quelques heures de notre radieuse jeunesse.

Quand — il y a de cela quatre ans — on me fit l'honneur de me demander mon concours pour la rédaction de l'*Echo*, je m'engageai à écrire sous le titre général de *Visions lointaines*, quelques articles d'allure un peu fantaisiste sur les « *Fêtes d'autrefois, les plaisirs et sports d'autrefois, silhouettes d'autrefois* ». Les deux premiers sujets ont été déjà traités, j'arrive aujourd'hui au troisième. Avant de l'entreprendre, j'ai voulu mettre en pratique un conseil que nous répétait Mère Marie de Jésus quand, au Cours Supérieur, elle nous donnait un sujet de composition française: « Avant tout, efforcez-vous de bien comprendre ce qui vous est demandé; soulignez les mots de valeur du titre et cherchez-en le sens exact dans votre dictionnaire, car, en réalité, dans la langue française, il n'y a pas de synonymes et entre deux termes que l'on croit pouvoir employer pour exprimer une même idée, il existe toujours une distinction, une nuance plus ou moins délicate. »

J'ai ouvert notre dictionnaire, il est de 1911, pas trop antique, par conséquent; son auteur est, ou était, Prêlat de Sa Sainteté, professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon; notre dictionnaire offre donc toute garantie au point de vue religion et morale: c'est une supériorité sur tant d'autres de ses semblables, que n'a-t-il le même avantage pour la clarté, la précision. Voici ce que je lis au mot *Silhouette*: « Dessin représentant un profil tracé d'après l'ombre d'une figure ». Me voilà toute déroutée!... Que vais-je pouvoir tirer de cette sèche définition qui ne s'accorde nullement avec ce que j'ai projeté d'écrire?..

Une silhouette est un *dessin*, c'est entendu, ou mieux un *portrait*, mais d'une touche légère, dont quelques traits sont à peine indiqués, vision passagère, rapide, comme embrumée dans le lointain d'une perspective ou le lointain du passé, mais vivante et mouvante, ce qui est tout un, puisque — la philosophie l'enseigne — la vie c'est le mouvement.

J'ai cherché dans des livres dus à la plume de bons écrivains le mot *silhouette*, employé de telle façon que je pus me croire autorisée à lui donner un sens plus large que celui de mon dictionnaire, et j'ai eu la chance de mettre la main sur quelques pages où le vicomte Melchior de Vogüé (un académicien!!) racontant une visite à Solismes, décrit ainsi l'entrée des moines dans l'église abbatiale: « *Les graves et noires silhouettes s'enfoncèrent dans la blanche palmeraie du chœur* ». Cela suffit: les silhouettes de l'académicien ne sont pas les dessins de profil d'ombres; je puis traiter mon sujet comme je l'ai conçu.

Silhouettes d'autrefois! comme elles se pressent nombreuses dans mon souvenir!.. Silhouettes de mes maîtresses vénérées, de mes joyeuses compagnes, de ceux et celles que j'appellerai les domestiques de la maison, au sens étymologique du mot, et enfin les hôtes de passage, personnages de marque dont les visites étaient toujours des événements. Quelques-unes disparaissent dans la foule, d'autres se dressent au premier plan soit à cause de leur plus forte personnalité, soit aussi parce que je les ai plus aimées, et toutes se meuvent dans le même cadre: mon Calvaire!.. le cher vieux nid!..

Ah! comme je l'aimais, mon pensionnat!.. il était pour moi, en vérité, ce qu'en France nous appelons la « maison » mot aussi expressif que le *home* anglais, dont nous

ne pouvons comprendre tout le charme puisqu'il n'appartient pas à notre langue maternelle.

Il en est sans doute parmi vous, chères lectrices, qui ont eu le privilège de naître, de grandir, dans un foyer héréditaire où étaient nés, où avaient aussi grandi vos parents depuis plusieurs générations peut-être, où « les jours sombres et les jours heureux ont gravé leur empreinte, où tout répète, comme par un écho affaibli les *novissima verba* des vieillards et les premiers vagissements des nouveaux-nés » (1). Heureuses celles à qui la divine Providence a ménagé ce sort!... mais ces privilégiées ne sauraient comprendre ce que peut être le pensionnat pour des enfants qui, de par la force des choses, les exigences de la situation, vivent un peu en nomades, dans des demeures sans souvenirs et qui n'ont pas, en ces foyers changeants, l'affection d'un père et d'une mère...

Pendant quinze ans, le Calvaire fut mon séjour; les vacances seules m'en éloignaient et quand l'heure en sonnait, j'avais peine à mettre ma joie au diapason de celle de mes compagnes. Un mois et demi sans me pencher sur mon pupitre en classe ou dans la salle d'études; sans courir dans les allées ombrées du bois, sans prier dans notre chapelle!.. un mois et demi sans sermons de Mère Cœur de Marie, sans sourires encourageants de Mère Emmanuel... mon Dieu, que ce serait long!.. et en effet, c'était bien long; aussi le 25 septembre ma joie touchait au délire. Je guettais l'apparition de la voiture — le courrier — qui allait m'emporter au lieu de mes désirs. Une auto faisant seulement du 80 à l'heure, m'y aurait conduite en dix minutes; mais alors point n'était question d'autos, le vieux cheval du courrier prenait son temps et la route me semblait interminable. Quand, après une dernière côte, le mur de clôture apparaissait soudain, puis les toits du pensionnat et de la communauté, je ne me possédais plus; je sautais de voiture et descendais en hâte le sentier de chèvres qui, à l'ouest longeait le vaste enclos. Ayant franchi la première porte d'entrée, je m'arrêtais, saisie par le silence du monastère. Chères lectrices, à qui il est parfois donné de revoir notre Calvaire, ne vous sentez-vous pas aussi comme enveloppée d'une atmosphère de paix silencieuse, quand vous pénétrez dans cette cour étroite, vestibule à ciel ouvert, de la sainte demeure où les bruits du monde n'arrivent pas?..

(1) Pierre de la Gorce.

J'arrête ici ce préambule déjà trop long... Je vous avouerai en toute franchise que mon sujet me paraît très délicat et j'hésite à l'aborder... D'avance je demande pour ces pages qui ne répondront peut-être pas à votre attente, la bienveillante indulgence que vous avez accordée à mes articles précédents.

Afin de procéder avec ordre, je rangerai les silhouettes en différentes catégories, disons comme les diverses galeries d'un musée.

Voici d'abord les visiteurs de marque.

En ce temps là, la clôture était, du moins de fait, respectée par les inspecteurs, contrôleurs, inquisiteurs de toute sorte, et les personnages importants qui voyaient s'ouvrir devant eux la porte conventuelle appartenaient tous à l'ordre ecclésiastique et même au plus élevé de ces ordres : l'épiscopat.

Aux jours de mon enfance, notre beau diocèse avait pour évêque Monseigneur Dom Anselme Nouvel, bénédictin de la Pierre-qui-Vire, grand, imposant, majestueux, mais d'une majesté bénédictine, c'est-à-dire tout imprégnée de vraie humilité. Quand Sa Grandeur — on ne disait pas alors Son Excellence — avait annoncé la date de sa visite, on procédait à quelques préparatifs très sommaires : au fond de la salle d'études on plaçait un large fauteuil et quelques chaises, puis on garnissait les fenêtres de rideaux.

Mais Monseigneur arrivait parfois sans avoir averti et souvent cela donnait lieu à de petits incidents. Un jour nous étions dans la salle d'études quand une de nos Maîtresses arrive en estafette : « Monseigneur est là... Vite ôtez vos sarreaux, rangez-vous ». Le rangement s'opère au milieu du désordre et d'un joyeux brouhaha ; maîtresses et élèves rivalisent d'entrain : « Vite, des chaises plus convenables que celles-ci ; un fauteuil », on court au plus près à l'infirmerie et en hâte Mgr est sur le pas — on place le fauteuil.

Le Prélat traverse nos rangs, la main levée pour nous bénir ; le voici devant le fauteuil, il s'arrête, et l'ayant mesuré d'un coup d'œil, il constate : « Je ne vais jamais pouvoir entrer là-dedans », et comme un mouvement s'opère pour aller chercher un autre fauteuil : « Mettez-moi deux chaises », dit-il, et c'est sur ce large siège improvisé que le vénérable évêque prend place en souriant.

Je vois encore le saint évêque revêtu du sévère habit bénédictin, la croix pectorale, suspendue à une chaîne d'or, brillant sur le noir scapulaire ; la tête inclinée, peut-être pour observer la Règle de saint Benoît qui ordonne

au moins « de tenir la tête baissée et les yeux fichés en terre » et se penchant aussi sous le poids des lourdes responsabilités attachées à sa charge épiscopale.

Après quelques mots d'exhortation paternelle, agrémentée de nombreux « *Voyez-vous comme ça* », Mgr faisait placer des chaises devant lui et il y étalait des images, des brochures de Mgr de Ségur destinées à récompenser les élèves qui répondraient d'une manière satisfaisante à ses interrogations sur le catéchisme.

Je conserve pieusement une image de S. François Xavier reçue dans ces circonstances, j'ai écrit au verso « Souvenir de Monseigneur donné à (ici, mon nom) le 16 juin 1882 ; je n'avais pas encore huit ans.

Une vie de Mgr Freppel assez récente publie quelques lettres de l'évêque, député du Finistère, dans lesquelles le saint évêque de Quimper est jugé sévèrement et traité de façon fort cavalière. J'en ai été choquée. Il était peut-être regrettable que Mgr Nouvel n'adoptât pas toutes les vues de Mgr Freppel, mais après tout, chacun est libre de ses opinions et on peut, du moins, être sûre que l'ambition n'inspirait pas la conduite du prélat, toujours moine sous la mitre, qui — lorsque lui parvint, à la Pierre-qui-Vire, sa nomination à l'Evêché de Quimper — épluchait des légumes à la cuisine.

L'évêque breton est resté l'une des gloires de l'abbaye, où l'on se raconte encore les souvenirs édifiants qu'il y a laissés, entr'autres, ce fait.

Chaque année, Mgr Nouvel rentrait dans la solitude du monastère afin d'y vaquer aux exercices de la retraite et il y menait la vie conventuelle d'un simple moine ; on commettait cependant un religieux convers au soin de sa cellule, de son vestiaire et en ce qui concernait ces choses, l'évêque devait obéir au frère. Un matin, dès le lendemain de son arrivée, Mgr se rendant célébrer la Sainte Messe rencontre le frère ; celui-ci s'aperçoit aussitôt que les souliers de Sa Grandeur n'ont pas été cirés : « Monseigneur, lui dit-il, vous ne pouvez monter à l'autel avec des chaussures en un tel état ; veuillez rentrer quelques instants dans votre cellule, je vais les cirer. — Je n'ai pas le temps, répond brusquement l'évêque. — Monseigneur, cela demande cinq minutes. — Laissez-moi tranquille. — Mais, Mgr, vous devez m'obéir ! » A ce mot d'obéissance, l'évêque cède aussitôt ; il quitte ses souliers et comme à contre-cœur les laisse au frère, lequel a vite fait de comprendre la résistance qu'il a rencontrée : il y avait de gros clous à l'intérieur de la chaussure.

En 1887, Mgr Jacques-Théodore Lamarche, curé de Sainte-Marie des Batignolles, succéda à l'évêque bénédictin. Il portait grand intérêt à la maison et nos Maîtresses le vénéraient; malgré cela, il n'eut pas le don de gagner nos cœurs de petites Bretonnes, bien qu'à chacune de ses visites il répétait toujours aimablement, en nous quittant: « Kenavo, mes enfants, *Kenavo!*.. » Mais voilà, un jour il avait ri de notre accent; je me rappelle parfaitement en quelles circonstances. C'était en 1890, au mois de Juillet, réunies dans la salle d'études, sous la surveillance de Mère Cœur de Marie, nous attendions Sa Grandeur qui visitait d'abord nos Mères. Un violent orage éclate soudain. Mère Cœur de Marie qui avait une peur terrible du tonnerre, multipliait les « *Et verbum caro factum est* » afin d'obtenir du Ciel qu'il s'éloignât, mais les roulements augmentant toujours, elle voulut les couvrir en nous faisant chanter à pleine voix :

*O Notre-Dame de Pontmain,
Pour toi mon âme
D'amour s'enflamme..., etc...*

refrain que nous avait appris le prédicateur de la dernière retraite, le R. P. Berthelon.

Monseigneur arrivait par la petite cour, nous ne l'entendîmes pas venir, sinon au moment même où il parut à la porte vitrée de la salle. Le champ cessa aussitôt: « Continuez, mes enfants, dit aimablement Sa Grandeur, et nous reprîmes le refrain avec une ardeur que doublait l'intérêt manifesté par notre évêque qui, se penchant vers M. Suzeau, lui disait, amusé: « Ecoutez cet accent!.. et cet appui sur les finales muettes: *De notre France, Douce espérance-cé...* » Pauvre M. Suzeau! s'il avait pu nous faire signe de nous taire...

A l'occasion d'une autre visite, notre susceptibilité s'irrita de nouveau. Les Sœurs — nous aimions beaucoup nos Sœurs du pensionnat — achevaient à peine de donner un dernier coup de balai à la salle de récréation quand Monseigneur y fit son entrée et nous l'entendîmes fort bien dire à M. Rossi qui l'accompagnait: « De la poussière, en guise d'encens ». Cette réflexion nous déplut parce qu'elle atteignait nos Sœurs, qui d'ailleurs ne s'en formalisèrent nullement.

Monseigneur Valteau nous fut plus sympathique; lui pourtant nous trouvait froides, raides comme des automates et nous le fit comprendre en nous racontant l'ac-

cueil qu'il avait reçu dans divers pensionnats de Rome: « Les petites Italiennes s'approchaient de moi, nous disait-il, comme des enfants entourent leur père; elles me prenaient les mains et les baisaient, etc., etc... » Nous, Bretonnes, nous étions dressées à d'autres manières. Avant chaque visite épiscopale, Mère Cœur de Marie nous rappelait les règles du protocole, appuyant avec force sur celle-ci: « Surtout, pas de bruit, que les petites se tiennent bien tranquilles et si Mgr pose quelque interrogation sans s'adresser à quelqu'une *à part particulièrement*, répondez toutes avec ensemble: Oui, Monseigneur, ou non Monseigneur. Jamais recommandation ne fut plus fidèlement observée! Une fois, cependant, nous y manquâmes. C'était du temps de Mgr Lamarche: « Le congé que je vous ai accordé, lors de ma dernière visite, s'est-il joyeusement passé? demandait Monseigneur avec bonté. — Silence d'ensemble. « Eh bien! personne ne dit mot?.. »

Agitation des petites, chuchotements sur les bancs des moyennes: « On ne l'a pas eu... » Mgr attendait toujours. Alors M. Rossi: « Il me semble entendre dire là, près de moi, que ce congé n'a pas eu lieu. Est-ce vrai, mes enfants? Nouveau silence. Mère Emmanuel, fort contrariée de l'aventure, fait avancer une élève modèle: Amélie Guyho: « Répondez à Mgr, mon enfant », et Amélie, douce et timide, balbutie quelques mots que personne n'entend. La vérité était toute simple: nous n'avions pas eu de congé, parce que, malgré de multiples et très formelles défenses, nous avions jeté des pierres au cheval qui paissait librement près de Lourdes, au risque de provoquer quelque accident. Mère Emmanuel l'avait oublié, mais non pas nous.

Quand Mgr Dubillard succéda à Mgr Valteau, j'avais quitté la Bretagne.

Si je ne devais me borner à parler du passé (le double titre de ma chronique l'exige) il m'eût été très doux de m'attarder ici, et longuement, à dire aux lectrices de l'Echo, l'honneur que daigna faire à notre Communauté du Calvaire de Poitiers, Son Exc. Mgr Duparc, le vénérable et si vénéré Evêque de Quimper et de Léon. C'était le 21 janvier 1935. La veille, dans la chaire de la vaste cathédrale de notre ville, il avait chanté la gloire de saint Hilaire, et son panégyrique au fond doctrinal si sûr, d'une éloquence si noble et si chaude, avait transporté les Poitevins pourtant peu prompts à l'enthousiasme. Le vieillard aux longs cheveux blancs, au visage ascétique, les faisail songer aux évêques des premiers siècles, illustres athlètes

de la foi, dont les images resplendissent sur les vitraux de nos antiques cathédrales.

Au lendemain de ce triomphe, son Excellence daigna célébrer la Sainte Messe dans notre chapelle, puis venir jusqu'à notre salle de communauté et s'entretenir paternellement avec nous. Pendant près d'une demi-heure, il nous parla, comme les saints seuls peuvent le faire, de la nécessité, de la fécondité, des joies de la souffrance, et de même qu'il avait enthousiasmé la foule de la cathédrale, il jeta nos âmes dans le ravissement. Il s'adressait à nous comme un père à ses filles et nous donnait cette appellation parce qu'il voyait en nous les sœurs de ses chères Calvairiennes de Landerneau. C'était d'ailleurs à ce titre que Notre Révérende Mère Prieure avait osé solliciter la faveur de recevoir son Excellence qui, j'en suis convaincue, se rendit à notre désir à cause de sa spéciale affection pour les Bénédictines du Calvaire de Landerneau. Quand Mgr nous eût quittées, une novice traduisit l'impression que nous avions toutes ressentie en s'écriant. « Cette demi-heure me vaut une retraite ». — Ah! que longtemps encore la houlette du Pasteur vénéré dirige et protège notre beau diocèse de Quimper!...

De Nosseigneurs les évêques, j'arrive par une pente naturelle, bien qu'un peu précipitée, à Messieurs nos Aumôniers. Mais pourquoi employer le pluriel?.. ma génération n'eut qu'un seul aumônier: M. Suzeau. J'ai cependant connu M. Corrigou; mais il ne m'a laissé aucun souvenir. Je l'ai revu Curé de Lannilis, puis Vicaire général, et il m'a paru peu apte à exercer une puissante influence sur la jeunesse, surtout sur la jeunesse féminine.

La bonté de M. Suzeau fut sa grande puissance. Elle se lisait dans son regard, son geste, sa personne tout entière, aussi l'épithète de « bon » est-elle inséparable de son nom.

Un ami personnel de Mgr Valteau, Besse de Larzes, envoyé par l'évêque dans les maisons d'éducation du diocèse, vint donner une séance littéraire chez nous.

— Besse de Larzes est l'auteur de nombreuses romances mises en musique par W. Moreau; quelques-unes sont fort connues, particulièrement *l'Envers du ciel*. Dans ces séances Besse de Larzes récitait d'abord quelques-unes de ses œuvres, puis se livrait à quelques improvisations poétiques, sur des sujets qu'on lui désignait, à l'aide des rimes plus ou moins baroques fournies par l'auditoire. Un quatrain en l'honneur de M. Suzeau, qui était présent, fut

demandé: *justice, malice, chocolat, prélat*, lancèrent quatre voix, et après quelques instants de réflexion, Besse de Larzes écrivit puis lut à haute voix :

*A Monsieur l'Aumônier, il faut rendre justice :
Ce bon Monsieur Suzeau, sans fiel et sans malice
Dont le cœur est plus doux que miel et chocolat,
Serait, par ses vertus, digne d'être prélat...*

Des applaudissements répétés saluèrent ce quatrain qui glorifiait la bonté de notre aumônier.

Enfant, j'étais incapable d'apprécier M. Suzeau à sa juste valeur, mais à distance et l'expérience de la vie aidant, je me suis rendu compte qu'il posséda, je n'ose pas dire « toutes » mais « presque toutes » les qualités requises chez l'aumônier d'un pensionnat de jeunes filles.

D'abord, il fut *exact*, et c'est là chose extrêmement importante dans une maison d'éducation où l'emploi des heures prévu par le règlement ne peut fléchir sans sérieux inconvénient.

Il est aussi une qualité fort rare et qui en suppose beaucoup d'autres: *l'égalité d'humeur*. Je n'ai nulle souvenance d'avoir constaté chez lui des sautes de caractère or, s'il y en avait eu, je les aurais certainement remarquées.

Il était *bon*, nous le savons déjà, cependant il ne manquait pas de fermeté, et je crois que, pour sauvegarder la candeur de nos âmes d'enfants, il eût été intrépide.

Sans faire étalage de science théologique, il nous munait d'une forte instruction religieuse, ses conférences dépassaient de beaucoup le niveau des catéchismes de persévérance, et grâce à cela, il m'est arrivé assez souvent de triompher dans des discussions sur ces matières: à M. Suzeau j'en réfère toute la gloire.

Bien avant les décrets de Pie X (M. Suzeau mourut en 1902, donc 2 ans avant que ce saint Pape montât sur le siège de S. Pierre) notre aumônier fut le promoteur de la communion fréquente et s'il eût été maître absolu, les grandes, au moins, auraient été admises à la communion quotidienne.

Maintenant, je dois avouer que nos espiègleries, notre dissipation trouvaient en lui un juge par trop indulgent. Quand les petites, dressées par leurs aînées, montraient un bout de langue rose afin que les... Cendres y fussent déposées, il riait au moins autant que nous. Il riait à la Chandeleur, au dimanche des Rameaux, à la vue de nos

rats de cave ou de nos branches de sapins s'agitant au-dessus de nos têtes, dans la tribune.

La seule pensée que, dans son extérieur quelque chose d'insolite pouvait exciter notre gaité, suffisait pour provoquer la sienne, par exemple quand il avait, au sortir de l'hiver, rafraîchi largement sa tonsure, ou portait au visage un papier collant qui préservait une coupure due au rasoir.

D'ailleurs il avait les larmes aussi faciles que le rire, et il pleurait au moins émouvant des cantiques, au plus ridicule des motets de Lambillotte.

En évoquant ces souvenirs, j'ai peine à me figurer que cela est loin, très loin, que tous ceux et celles auxquels je songe sont déjà morts.

Morts, et depuis si longtemps, les familiers de la maison: Yvon dont nous redoutions l'œil sévère; (il avait une ressemblance avec François 1^{er}. Le soir, sa journée finie, il traversait la grande cour où nous prenions nos ébats afin de gagner la porte conventuelle; de nombreux « Bonsoir, Noël » le saluaient au passage, et sa bonne figure de paysan honnête et travailleur s'épanouissait. Derrière lui, traînant la jambe, venait Bodilis, un pauvre homme que l'on embauchait par charité.

Je me souviens aussi d'un aide-maçon. Vieux, infirme, qui excitait vivement notre pitié, et comme nous étions très réalisatrices, nous désirions la lui témoigner, cette pitié, par nos paroles et, si possible, par nos œuvres. Malgré les défenses de nos Maitresses, nous trouvâmes moyen de lier conversation avec ce manœuvre, et bientôt nous apprîmes qu'il avait plusieurs enfants et que le pain manquait souvent au foyer; alors, pendant plusieurs semaines nous nous privâmes (oh! sans grand sacrifice, il faut en convenir) du rôti de veau qui nous était servi les dimanches, mardis et jeudis, nous portions soigneusement enveloppées de papier les tranches de viande qui passaient dans la poche de ce malheureux. Vraiment, nous avions l'amour, le respect du pauvre, aussi quand, devenu familier avec ses jeunes bienfaitrices, le manœuvre s'avisa de nous demander un « gobelet » afin d'étancher sa soif au robinet de la cour, ce fut à qui d'entre nous lui prêterait sa timbale. Si la même charité cordiale se pratiquait dans le monde, la question sociale serait vite résolue, ou plutôt, il n'y aurait plus de question sociale du tout.

Voici, pour clore ce défilé des vieux serviteurs du Calvaire, Jean-Marie, le plus fidèle de tous. Je le revois dans

sa charrette ou son char-à-bancs, moins glorieux, mais plus heureux qu'un vainqueur sur son char de triomphe, traversant notre cour de récréation, menaçant les petites de son fouet et riant d'un large rire satisfait en les voyant s'enfuir.

Les barrières de bois qui entourent la prairie existent-elles encore?.. le témoignage du « miracle » accompli en faveur de Jean-Marie est-il encore debout, et le souvenir du fait « miraculeux » (c'est Mère Cœur de Marie qui l'a ainsi qualifié) s'est-il perpétué parmi les générations qui ont succédé à la nôtre?.. Rappelons-le brièvement. Jean-Marie gravissait, dans sa charrette, l'allée montante du bois; soudain, le cheval prend peur et d'un brusque mouvement à gauche fait dévaler la voiture sur la pente raide du talus. D'un coup d'œil, le pauvre homme a mesuré le danger, il jette un cri d'appel: *Santez Anna...*; et le rustique équipage qui aurait dû chavirer dans la prairie, s'arrête au bord du fossé. La pose des barrières date de cette époque: mesure prudente, mais fort gênante pour la cueillette — en fraude — de la basouille ou oseille sauvage. A la demande de Mère Cœur de Marie, on dressa dans cette barrière trois piquets dépassant les autres, destinés à rappeler le « miracle »: singulier ex-voto dont les élèves actuelles ignorent peut-être la signification.

Je nomme, pour simple mention, Mlle Genner qui nous prêtait des épingles quand le menu — chose plutôt rare — comportait des bigorneaux.

Arsène que, dans mon jeune âge, je craignais autant que son père, Yvon.

Luce, enfin, dont le seul nom éveille en moi plus d'un remords, car souvent, par ma conduite à son égard, j'ai vérifié le mot du fabuliste parlant des enfants: « Cet âge est sans pitié ».

Ici devraient maintenant se dresser, dans leur grâce juvénile les silhouettes de mes anciennes compagnes: mais celles qui me furent les plus chères ne sont pas du passé, le temps n'est pas encore fini pour elles; j'ignore ce que sont devenues tant d'autres dont je pourrais raconter maint trait pittoresque et joyeux, ces pages tomberont peut-être sous leurs yeux et je ne sais s'il leur plairait d'être ainsi « portraicturées », comme on disait au xvi^e siècle.

Mais, si vous le voulez bien, transportons-nous à cinquante ans en arrière et rendons-nous ensemble sur la

cour, un soir d'été de l'an 1888, et le spectacle qui va se dérouler sous nos yeux fera se dresser une longue théorie de silhouettes que vous reconnaîtrez sans peine.

Nous sommes encore dans le cloître ou dans la cour des parloirs et un bruit inaccoutumé parvient à nos oreilles: ce n'est pas le brouhaha joyeux des récréations ordinaires, c'est celui des pas scandés et fermes comme ceux d'un régiment en marche. Un chant nous arrive dont nous saisissons quelques mots; est-ce un cantique ou un hymne guerrier?... Arrêtées au sommet des marches qui descendent jusqu'au *stand*, nous voyons défiler devant nous le pensionnat tout entier, divisé en deux bandes; chacune a son drapeau qui claque au vent entre les mains d'un jeune « guidon », l'un des étendards porte l'image du Sacré-Cœur entouré de roses, sur l'autre se détache, au milieu des lis, le chiffre de la Sainte Vierge, et toutes les jeunes voix clament avec une ardeur qui laisserait loin derrière elle celle de nos modernes scouts:

*Entendez-vous ces cris d'alarmes
Qui, dans les cœurs, portent l'effroi?..
Bretons, c'est un appel aux armes,
C'est un appel à notre foi.
Laisserons-nous donc notre Père
Périr sous les coups du Piémont?..
Mieux vaut s'armer, mieux vaut la guerre,
Que de subir un tel affront...*

REFRAIN

*Fiers enfants de la Bretagne,
Vaillants défenseurs de la foi,
Dieu le veut, entrons en campagne,
Partons pour le Pontife-Roi...*

Le second couplet jette aux échos les noms de Charette, Pimodan, Lamoricière, et ces noms glorieux ont été adoptés par les chefs des bataillons. Si vous n'avez pas été rangées dans cette armée, chères anciennes, ce spectacle doit vous paraître singulier, une véritable anomalie dans une maison d'éducation de jeunes filles. Les élèves de 1887-1888 se souviennent et comprennent; pour les non-initiées, je donnerai quelques explications.

Dans les premiers mois de 1888, une vague de paresse, de dissipation, même d'insubordination déferla sur le pensionnat; encouragements, douces remontrances, sévères réprimandes, punitions ne pouvaient arrêter ce flot

montant. Alors, Mère Emmanuel qui connaissait ses enfants fit appel à notre sentiment de l'honneur. S'inspirant des statuts d'une association qu'organisait dans les collèges un apôtre de la jeunesse, le P. Cros S. J., elle institua, elle aussi la pacifique armée des volontaires du Pape qui travaillaient par leurs prières et leurs sacrifices à obtenir la délivrance de l'auguste prisonnier du Vatican.

Presque tous les chefs — et c'est ici que s'accuse la psychologie avertie de Mère Emmanuel — depuis le caporal jusqu'au général, furent choisis parmi les plus dissipées et la direction des troupes leur fut totalement confiée. Tous les soirs les deux généraux rassemblaient leurs zouaves, l'appel était fait et quand tous avaient répondu: « Présent! » l'examen de la journée commençait; chacune de nous avouait franchement ses fautes contre la consigne et le règlement, laissant aux compagnons d'armes à proclamer nos actes de bravoure.

On trouverait peut-être dans les archives du pensionnat un carnet où un sous-officier de mon bataillon — celui que commandait Charette — a relaté succinctement une partie de nos hauts faits. J'ai la copie de quelques extraits... choisis. J'y retrouve le nom d'amies très chères qui, comme moi « militent sous le vrai Roi-Jésus » (1), revêtues de l'armure bénédictine. Eh bien! — je rougis de le dire — les futures Calvairiennes sont rarement proposées à l'admiration de leurs « frères » d'armes; bien plus souvent elles sont l'objet d'un blâme et subissent même la honte de la dégradation, c'est-à-dire que leur insigne leur est enlevé, qu'elles ne sont pas admises aux réunions jusqu'à ce que leur bonne conduite ait prouvé la sincérité de leur repentir et racheté leur faute.

Cette mobilisation du pensionnat produisit d'excellents effets; mais si l'enfance est sans pitié dans ses actes, l'adolescence l'est dans ses jugements. Simples soldats, nous exigeons de nos chefs un héroïsme sans défaillance; du jour où ils cessèrent d'être à la hauteur de notre idéal, leur prestige s'éclipsa et ce fut la déroute dans les rangs de l'armée.

Heureusement l'année scolaire touchait à sa fin et plus n'était besoin d'une si forte discipline. En somme, nous avions tenu bon durant deux trimestres et la mission de nos Maîtresses en avait été bien facilitée.

(1) Prologue de la Règle de S. Benoît.

Nos Maitresses!.. oserais-je me permettre de dessiner leurs silhouettes, quand je n'ai pu me résoudre à évoquer celles de mes anciennes compagnes. Non, je ne dirai rien de ces grandes religieuses à qui je dois tout, dont les noms reviennent si souvent sur nos lèvres parce qu'ils sont gravés au plus profond de nos cœurs. Il me semble que, livrer mes souvenirs serait presque les profaner ou du moins les déflorer. Toutes, j'en suis sûre, vous comprendrez ce respectueux et filial silence. Je ferai cependant une exception et une fois encore notre légendaire Mère Cœur de Marie réjouira notre « Echo ».

Inutile, n'est-ce pas, de vous tracer sa silhouette; comme moi, vous n'avez à faire aucun effort de mémoire pour la revoir au dortoir Saint-Louis, à la chapelle, à l'étude, au réfectoire, lieux où, pendant près de cinquante ans, s'exerça sa vigilante surveillance.

Durant l'étude du soir, elle arpentait majestueusement la grande salle en égrenant son chapelet; puis, quand sonnaient 7 heures, sa voix, solennelle jusqu'à l'emphase, s'élevait soudain: « A sept heures, comme à toute heure — que je vive ou que je meure — que les noms de Jésus et de Marie soient gravés dans mon cœur, qu'ils y fassent leur éternelle demeure... *Je vous salue Marie, etc...* » et la prière se terminait par l'invocation: « Cœur Sacré de Jésus, couvrez de la protection de votre divin Cœur — Notre Saint Père le Pape », répondions-nous ensemble avec force, sinon avec grande dévotion. Les petites craignaient la bonne Mère, au visage sévère et qui grondait si souvent; les moyennes la redoutaient aussi à cause des penums et des mauvaises notes (cinq mauvais points) qui pleuvaient sur elles en toute occasion; quant aux grandes il leur était impossible de retenir leur rire devant ses amusantes originalités ou à l'audition de ses sermons. L'un de ces sermons est demeuré célèbre; il nous était servi chaque fois qu'une de nous riait en recevant une réprimande; Mère Cœur de Marie, surprénant ce sourire, interrompait sa mercuriale: « Vous osez rire, Mademoiselle!.. Ah! rappelez-vous cette parole de Mgr de Ségur: Quand on voit un enfant rire quand on la reprend, triste, triste, triste!.. c'est que le cœur commence à se gâter, s'il ne l'est pas déjà tout à fait. »

Longtemps ce sermon produisit son effet; mais un jour vint où quelques malicieuses joignirent leur voix à celle de leur maîtresse pour dire d'un ton lamentable: triste, triste, triste; Mère Cœur de Marie ne s'en offensa pas, mais, très digne, concéda: « Vous savez le reste aussi

bien que moi », et jamais plus la parole de Mgr de Ségur ne nous fut rappelée.

Les habitantes du dortoir Saint-Louis, l'entendaient réciter chaque soir l'exorcisme de la médaille de Saint-Benoît, tous les mots en étaient scandés avec lenteur et force, et presque à chacun d'eux, le ton de la voix se modifiait: « La voix du Saint Père Benoît. Que la Croix soit ma lumière, que le dragon ne soit pas mon chef, etc... » Elle aurait eu le démon, là, devant elle, que son « Retire-toi, Satan » n'eût pas été plus véhément; et quelle ironie dans l'objurgation finale: « le breuvage que tu verses est le mal; bois toi-même tes poisons! »

C'est au dortoir surtout que l'on recueillait de vraies perles; le lendemain on les faisait admirer aux élèves occupant les autres dortoirs. Je pourrais les étaler devant vous, chères lectrices, à profusion, mais bornons-nous à deux... « Mes enfants, j'ai lu ce matin une parole qui m'a frappée: quand nous venons de communier, notre âme est teinte en rouge du Sang de Notre-Seigneur » et, redressant la tête d'un mouvement qui lui était familier: « en rouge!.. mes enfants... c'est fort!.. » Un autre soir: « Ecoutez ce trait qui m'a frappée (c'était l'expression consacrée). Un supérieur demandait à l'un de ses religieux: « Qu'avez-vous fait, ce matin, durant votre oraison?.. — Mon Révérend Père, répondit le moine, devant moi, un ver se promenait sur le parquet; je l'ai pris dans le creux de ma main et je l'ai présenté au bon Dieu en disant: « Ce ver, c'est moi. » C'était fort!.. »

Quand, les élèves étant couchées, le silence régnait dans le dortoir, Mère Cœur de Marie récitait ses Matines et près d'elle se réunissaient quelques grandes à qui il était permis d'étudier à cette heure-là. Quelques malignes choisissaient ce moment pour poser à la bonne Mère maintes questions propres à provoquer des réponses peu banales: — « Mère, qu'est-ce qu'une décoction? », demandait Henriette G., après la lecture d'une lettre où un jeune médecin de la marine écrivait à sa sœur que le café du bord était une « véritable décoction de cancrelas ». Mère Cœur de Marie ne se piquait pas d'être un dictionnaire vivant et elle réfléchit avant de déclarer triomphalement: « Une décoction, ma fille, mais... c'est du jus de cancrelas... »

Mère Cœur de Marie célébrait fidèlement l'anniversaire des événements marquants de sa vie et voulait que nous prissions part aux sentiments de tristesse ou de joie qui remplissaient alors son âme... « Mes enfants, deman-

dait-elle, veuillez faire une petite prière à mes intentions, — et d'un ton larmoyant: c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de bonne-maman. » Les benjamines ouvraient des grands yeux étonnés: la bonne-maman de Mère du Cœur de Marie à quelle époque avait-elle bien pu vivre?... peut-être étais-ce l'épouse d'un patriarche de leur Histoire Sainte...

Le 20 juin, veille de son anniversaire de Profession, une petite scène se renouvelait chaque année, durant l'étude du matin. Avec une sainte fierté elle proclamait: « Mes enfants, il y aura demain 30..., 40 ans que j'ai eu le bonheur de faire profession, eh bien! je puis vous affirmer, ma parole, que jamais je n'ai regretté « ça » de m'être donnée au bon Dieu » et en m'appuyant énergiquement sur « ça » dans un mouvement presque dramatique, elle étendait la main en montrant l'extrémité de son ongle; ensuite, allant de l'une à l'autre des grandes, elle répétait le geste et la parole: « Non, pas ça, ma fille!.. »

Je m'arrête; aussi bien tout ce que je pourrais dire sur cette inoubliable Mère ne révélerait pas son vrai visage. Pour le connaître en sa réalité, il eut fallu franchir avec elle les limites du pensionnat, la suivre dans sa vie de communauté, dans l'exercice des vertus religieuses: c'est un aspect de sa personnalité qui m'est demeuré inconnu. Mais si l'adage est vrai: « Telle vie, telle mort » j'ai la conviction que Mère Cœur de Marie fut une religieuse fervente et fidèle.

Le 24 août 1923, après dix-neuf ans d'absence, je revenais au Calvaire d'Angers, ma maison de Profession; Mère Cœur de Marie qui l'habitait depuis quatre ans, touchait à ses derniers moments. J'allai la voir avec Mère S. Anselme (*Victorine Jacq*) alors Supérieure générale de notre Congrégation. Les yeux de la pauvre Mère n'avaient plus de regard, sa voix était complètement éteinte: elle faisait pitié... Je l'embrassai et me nommai; elle sourit et fit signe qu'elle se souvenait: « Mère, lui dit Mère S. Anselme, voulez-vous que nous chantions un cantique, celui que vous préférez à tous?... — Oui... oui... » J'entonnai « *Dieu de paix et d'amour* »... J'avais peine à dominer mon émotion; je n'étais plus dans une infirmerie du Calvaire d'Angers, mais dans notre tribune haute, au vieux nid, où tant de fois, accompagnée à l'harmonium par Mlle Marie Eyer, Mère Cœur de Marie, de sa voix pure et vibrante, avait chanté ce cantique qui berçait maintenant son agonie. Après le chant de trois couplets, je m'arrêtai,

mais la mourante murmura: « Il y en a encore d'autres et elle indiqua :

*« Enlève-moi, mon Dieu, de la terre où l'on pleure
Montre-moi ta beauté, cache-moi dans ton sein... »*

Toutefois, ce n'était pas ce chant empreint de pieuse exaltation que la vénérable Mère désirait entendre à son heure suprême, on le savait et quand, à l'aurore du 28 août elle exhala son dernier soupir, on chantait près d'elle ce cantique de l'âme humble et confiante :

*Mon Dieu, mon cœur touché
D'avoir péché
Demande grâce; joins à tous tes bienfaits
L'oubli de mes forfaits*

Ce n'est donc pas dans le petit cimetière ou certainement elle avait espéré dormir jusqu'au grand réveil, que repose la dépouille mortelle de la vénérable Mère; et combien d'autres encore, dont leurs anciennes élèves cherchent en vain les noms dans le paisible enclos... C'est à Orléans, Poitiers, Angers, que vous pourriez prier sur les tombes de Mère S. Camille, Mère Madeleine, Mère Anne de Jésus, Mère Marie de l'Incarnation, etc., etc...

Pour clore ce trop long article, je mettrai encore en pratique un conseil de Mère Marie de Jésus: « Finissez vos compositions par une pensée profonde, une phrase bien frappée, ou quelque trait dont vous pourrez faire l'application à votre sujet. »

Je laisse les pensées profondes aux philosophes; les phrases sonores aux rhéteurs et je terminerai par un trait cueilli dans un volume que j'ai parcouru récemment, intitulé: *Sur les pas de Saint François d'Assise*.

L'auteur, Louis Gillet, je crois, visitait les lieux sanctifiés par la demeure ou le passage du Poverello. Dans l'un des couvents où François vécut, le temps, les guerres ont tout bouleversé et le pèlerin dit au religieux qui le guidait: « En réalité, il reste fort peu de chose de ce qui existait au temps de votre saint Patriarche. — C'est vrai, répondit le vieux franciscain, mais, il y a l'atmosphère!.. »

L'on m'a dit: « Bien des choses sont changées au Calvaire breton, et vous ne le reconnaissez plus! »

Allons donc!.. les changements de détails, imposés par les conditions de la vie moderne, n'auraient aucune im-

portance à mes yeux, et quand même ils auraient tout bouleversé, il resterait l'atmosphère, — j'entends l'atmosphère Religieuse — dans laquelle j'ai vécu et qui demeurera intacte tant que les anciennes élèves, vous, chères lectrices, resteront fidèles à leur « vieux nid » et prouveront leur fidélité en remettant leurs filles entre les mains de celles qui les ont formées elles-mêmes et surtout en dirigeant vers le Calvaire, autant qu'il dépend d'elles les vocations naissantes de leurs enfants.

Une Orante.

~~manus~~

RETOUR SUR LE PASSÉ ⁽¹⁾



Dès sa profession, 10 février 1840, Mère Saint-Paul, nommée maîtresse de la première classe, s'appliqua avec l'aide de Mère Saint-Charles (Morier) que beaucoup d'entre vous ont connue Prieure, à réformer le programme des études selon les exigences du moment et à maintenir l'ordre et la bonne éducation dans le petit monde qui lui était confié. Le système des récompenses fut organisé. « Nous continuons, écrit une de ses élèves, à faire des compositions toutes les semaines, et celles qui sont les premières portent la médaille tous les Dimanches. Maintenant nous avons de très jolis rubans pour les porter. On a fait aussi frapper des médailles en argent tout exprès pour cela, sur lesquelles on a mis le nom de chaque classe et le genre des compositions que nous faisons, et autour de ces médailles est écrit: « Pensionnat du Calvaire de Landerneau ». Les rubans sont de différentes couleurs. La Mère Saint-Paul a choisi le rose pour sa classe, le jaune pour la seconde, le brun pour la troisième et le bleu pour la quatrième... »

C'est à cette époque (1845) que fut bâtie la chapelle des Enfants de Marie, car le Pensionnat prenait de l'extension et le chœur des Religieuses ne suffisait plus (2). « La chapelle est terminée, écrit une élève; pour la bénédiction il y a eu une grande cérémonie, c'est M. Kéraudy qui a remplacé Monseigneur. Toutes les pensionnaires étaient en blanc, nous étions toutes dans la tribune, les autels étaient très bien arrangés, celui de la Sainte Vierge était tout en bleu, la statue est très grande. Il y avait beaucoup de monde.

« Quelques jours après, notre joie fut interrompue par la mort de M. Vistorte. Cela nous fit une grande impression surtout à ces Dames qui, la veille de sa mort l'avaient

(1) Voir les numéros de l'*Echo du Calvaire* des années précédentes.

(2) On parle ici des anciennes chapelles; la chapelle actuelle ne fut construite qu'après la mort de Mère St Paul.

vu au parloir et ce fut la nuit suivante qu'il mourut sans qu'on s'en aperçut. Vous devez juger quelle peine cela a dû faire à ces Dames car depuis leur établissement dans ce couvent, elles n'avaient eu que lui comme Aumônier. M. le Vicomte qui se trouvait ici depuis la bénédiction, en a éprouvé aussi bien de la peine. On l'exposa pendant deux jours dans l'église vis-à-vis de la grille, il est enterré dans le cimetière de ces Dames, au pied de la Croix, comme il l'avait désiré. Il est venu beaucoup de personnes à l'enterrement, et elles sont rentrées. Le lendemain, on fit le grand service, parce qu'on avait dit qu'il ne serait enterré que le troisième jour, mais on fut obligé de le faire plus tôt.

« Le 8 décembre, nous avons eu une autre belle cérémonie: la fête des Enfants de Marie; il y eut beaucoup de consécérations d'Enfants de Marie et d'Aspirantes. Nous avons toutes communiqué dans la tribune, comme nous ferons maintenant le jour de la Première Communion, nous avons porté la Vierge et, après les Vêpres, toutes les consécérations ont eu lieu. Mlle Henriette Le Tendre, après y avoir assisté, chanta son « Veni Creator » et fit son entrée au Noviciat. M. Hugo nous fit un très joli sermon. Les Enfants de Marie ont fait faire un grand cœur doré représentant le Cœur de Marie, et 14 petits cœurs représentant ceux des Enfants de Marie, le tout a été passé au cou de la belle statue, c'est fort joli.

« Quelques jours après la bénédiction de la chapelle, Monsieur le Vicomte étant de retour de son voyage de Rome, nous fit une très jolie instruction et nous donna la bénédiction papale. Il a dit la Messe sur la tombe de saint Louis de Gonzague, dans la chambre où mourut saint Stanislas Kostka, et il a gravi à genoux deux ou trois fois l'escalier par où Notre Seigneur monta quand Il fut présenté au peuple par Pilate. Il a rapporté plusieurs tableaux. L'un représente le mont Vésuve sur lequel il est allé; puis il nous a donné à chacune une médaille bénite par N. S. Père le Pape Grégoire XVI, il a obtenu de Sa Sainteté bien des privilèges pour la Communauté ».

La chère Mère profitait de ses relations et de celles de sa famille pour procurer à l'œuvre non seulement des élèves, mais des protecteurs; on allait en avoir besoin.

C'est à cette époque que commencèrent les difficultés administratives dans les écoles libres. On exigea le brevet. Là où on ne demandait encore pour mériter le droit d'enseigner qu'une lettre d'autorisation de l'Inspecteur d'Académie. Pour obéir à la circulaire de Carnot, de Septembre

1848, on prépara une Novice qui obtint un brevet provisoire en attendant une prochaine session de brevet élémentaire. Monseigneur Graveran, qui tenait à l'œuvre par-dessus tout, fit démarches sur démarches et Mère Saint-Paul, dont la santé ne permettait pas un surcroît de travail, obtint de l'Inspecteur d'Académie une autorisation qui suppléait aux brevets de capacité, bien inférieurs d'ailleurs à l'instruction et à la culture de la Chère Mère. Elue Prieure en 1850, elle profita de son autorité, appuyée par son évêque Mgr Graveran, pour imposer un règlement définitif au Pensionnat. Dans sa rédaction, elle s'inspira des principes d'éducation des Ursulines et de sa propre expérience. Ce Règlement, suivi à la lettre pendant de longues années, dut subir les transformations que nécessiterent les nouveaux programmes et les circonstances mais, dans ses grandes lignes, il inspira toujours les décisions ultérieures. La Congrégation des Enfants de Marie date de la même époque; elle fut un des fruits des premiers travaux de Mère Saint-Paul au pensionnat.

En 1856, ils prirent une tout autre envergure. Déchargée de ses responsabilités de Prieure, elle reporta l'ardeur de son zèle sur les enfants dont la direction lui fut confiée. Une ère de prospérité s'ouvrit pour l'œuvre mais achetée au prix de bien des soucis et d'épreuves par la nouvelle Maîtresse du Pensionnat.

« Au moment où Mère Saint-Paul prit la direction de l'Institution, écrit une de ses anciennes élèves, ses traits masculins lui donnaient un abord sévère qui la faisaient craindre un peu, et lorsqu'elle arrivait au pensionnat en fronçant les sourcils, ce qui faisait descendre son bandeau jusqu'à ses yeux (elle le portait ordinairement un peu haut), il n'en fallait pas davantage pour rétablir l'ordre presque instantanément. Cette seule phrase: « Voilà Mère Saint-Paul! » faisait l'effet d'une baguette magique qui donnait la sagesse aux plus lutines. Pourtant, elle était aimée de toutes les élèves en général; mais un sentiment de crainte respectueuse se mêlait à l'affection que nous lui portions.

« Pour ma part, je l'aimais sincèrement, et depuis ma sortie du pensionnat jusqu'à mon mariage, qui a de très peu de temps précédé sa mort, elle a toujours été pour moi, bonne et maternelle. La bonté était le fond de sa nature, elle ne punissait qu'à regret et était toujours disposée à pardonner aux coupables qui regrettaient leur faute. Il me souvient d'un jour où j'avais manqué de politesse envers elle, non pas en paroles, mais par mon si-

lence affecté. Elle me prit à part et me montra mes torts avec une telle bonté que je n'eus plus la velléité de recommencer. Mais si elle était bonne, elle était juste, et de cette affaire, je perdis le prix de bonne conduite. »

Bonté, mais fermeté, ce sera la caractéristique de son gouvernement. Douée d'une profonde sensibilité qui la faisait vraiment mère pour toutes, un gant de velours recouvrait sa main aussi ferme à corriger les abus, à redresser les volontés rebelles des enfants qu'à soutenir leurs droits et à les défendre en toutes circonstances. Nous en aurons les preuves.

Mère Saint-Paul fut vraiment mère, nous l'avons dit. Les témoignages abondent et les passages de lettres que nous allons citer seront plus éloquents que toute paraphrase.

« Mère Saint-Paul, écrit une de ses anciennes élèves, devenue Religieuse, avait une physionomie sérieuse et douce, des manières simples et distinguées, on était tout de suite à l'aise avec elle; dès le premier jour, je me donnai à elle avec la plus grande confiance.

« Elle était à mon entrée, Maitresse générale du Pensionnat qui comptait 65 élèves. La Communauté comptait 38 Religieuses presque toutes âgées, aussi le travail de la Maison se faisait-il par les Religieuses employées au Pensionnat. Mère Saint-Paul était à tous les travaux pénibles, aux lessives. Je l'ai vue, à 9 ou 10 heures du soir, par un froid vif, mettre du linge à sécher autour du cloître; elle racommodait et se mettait à tout; aussi, grande fut ma surprise en apprenant qu'elle avait été 6 ans Supérieure; elle était si aimable, si condescendante pour les Religieuses qui l'entouraient, que je la croyais simplement leur égale. »

« Femme supérieure, écrit une autre élève de cette époque, nature intelligente et distinguée, combien je me rappelle ses instructions de chaque semaine, d'un style si élevé et qu'elle savait rendre si attrayantes, même pour les plus jeunes. Elle avait la beauté et la bonté de l'âme, et malgré ma mauvaise tête, elle m'aimait beaucoup. Il y a quelques années, je fis une très grave maladie, et il me semblait la voir m'assister, ses traits étaient si réels que si j'avais su le dessin, j'en aurais fait le portrait; depuis je pense à elle et la prie bien souvent, et je suis sûre que c'est elle qui m'inspire ce que je fais. J'aime à rappeler les moindres petits détails de ce bon temps, et il m'a été souvent dit par des anciennes compagnes que plusieurs miracles s'étaient faits en la priant... »

Mais citons là elle-même. A la veille du mariage d'une de ses enfants, elle écrivait: « Depuis que l'Alleluia m'a rendu la liberté de prendre la plume, je cours après un petit moment de loisir pour venir le passer près de vous, et me voici arrivée à la veille du grandissime jour sans avoir pu l'attraper! Pauvre enfant! c'est bien contre mon cœur que j'ai eu tous les dehors de l'indifférence, car personne, plus réellement que moi et vos anciennes Mères du Calvaire, ne s'intéresse au grand acte que vous allez accomplir et qui va fixer votre existence; aussi croyez bien que ce n'est pas aujourd'hui seulement que nous avons commencé à appeler sur vous et sur celui qui va devenir le compagnon de votre vie toutes les grâces d'En Haut et les bénédictions les plus abondantes. J'ai bien la confiance, chère A., qu'il en sera ainsi. Vous ne vous mariez pas comme le font, hélas! trop de jeunes filles, sans avoir réfléchi à tous les devoirs qu'impose le titre d'épouse d'abord et, plus tard, d'épouse et de mère; vous ne vous engagez pas dans le monde sans avoir cherché, dans la prière, à vous assurer de la voie dans laquelle la divine Providence vous appelait à marcher; en un mot, ce moment si grave et si important de votre carrière a été accompagné de tout ce que commande l'esprit chrétien et religieux, aussi, ma chère enfant, je vous vois terminer vos jours de jeune fille sans toutes ces inquiétudes que ma sollicitude m'inspire pour celles qui font ce pas décisif avec une légèreté réellement effrayante. Oui, oui, Notre-Seigneur vous bénira, la Sainte Vierge n'oubliera pas que vous êtes son enfant, elle veillera sur vous, et si elle ne peut vous épargner les chagrins inséparables de la vie humaine, elle les adoucira en soutenant votre âme par la force qu'inspire la vraie et solide piété.

« Ma lettre, chère A., va vous arriver bien à contre-temps et franchement j'ai balancé à vous l'écrire aujourd'hui, car peut-être même n'aurez-vous pas le temps de la lire, mais je veux que demain tout soit serein dans votre cœur, et je crains que mon apparente froideur vous cause un peu de tristesse, pas assez forte à la vérité pour ne pas disparaître au milieu de tous les apprêts de la fête; cependant, si l'assurance de ma vive et constante affection peut ajouter encore à votre bonheur, en vous le procurant, je me rendrai moi-même plus heureuse.

« Faut-il terminer ma lettre? Ce serait sans doute plus discret, cependant les Vêpres ne sonnant pas encore, je vais allonger mon petit entretien. Vous ne le lirez, si vous le voulez, qu'après le grand jour.

« Eh! bien, j'ai une confession à vous faire, ma chère enfant. La veille du jour où je reçus votre gentille petite lettre et le souvenir si bien choisi qu'elle contient, la nouvelle de votre futur mariage avait circulé dans les parloirs, et le soir je disais tristement à une de mes compagnes : « Voilà encore une de nos enfants qui va se marier, sans même songer à nous annoncer ce grand acte de son existence; nous sommes habituées à cette ingratitude, et cependant le cœur en souffre. Pauvres enfants! du reste, il ne faut pas leur en vouloir, elles n'ont vu en nous que des maîtresses rétribuées, sans connaître ce que la religion inspire d'intérêt et de forte affection pour les jeunes âmes que nous cherchons à former à la vertu. »

« Voyez combien j'étais injuste envers vous, chère A. en vous mettant dans la catégorie de celles qui nous oublient! Aussi, quand le lendemain vos affectueuses lignes m'arrivèrent, elles me rendirent doublement heureuse, je les ai lues à toutes vos anciennes Mères, et depuis vous avez eu bien des prières. J'espère que vous ne quitterez pas Landerneau sans nous faire une petite visite, il faut que je vous voie Madame.

« Voilà l'Office qui sonne, mon enfant, il faut donc que je vous quitte non sans vous dire encore une fois que Madame K sera toujours la bonne petite A. pour tout le Calvaire et surtout pour sa bien affectionnée ex Mère et toujours amie en Jésus crucifié.

Sœur St-Paul. »

Il fallait citer en entier ces pages si sérieuses et si tendres à la fois.

Et cette lettre à une jeune maman : « Bien certainement, ma chère A. je ne laisserai pas partir une lettre sans y glisser moi-même un petit mot d'amitié, car vous pouvez bien compter que mon cœur fidèle à ses vieilles affections, vous est et vous sera toujours bien sincèrement attaché. J'ai bien béni Notre-Seigneur de la joie qu'Il a répandue dans votre petit intérieur par la naissance de votre petite Marie. Puisse-t-Il vous la conserver pour votre bonheur! C'est désormais une petite créature de plus que nous avons à aimer et à recommander à la bonté maternelle de la très Sainte Vierge. Dans quelques mois d'ici quand ce cher ange et la petite chérie de la bonne Fanny commenceront à gazouiller, que de bons moments pour les deux chères mamans! Embrassez bien pour moi, et Marie et Fanny, la fille et la mère, et dites-lui à la dernière tout ce que votre cœur vous dictera de plus affectueux.

« Savez-vous, chère A., que moi aussi, j'ai des petites filles, un bien grand nombre même qui ne sont pas toutes aussi gentilles que votre petit bijou. J'attends aujourd'hui ma 78^e pensionnaire, et avant la fin de la semaine, je suis presque sûre d'arriver à 80. Jugez que d'embarras, de soucis et d'occupations donnent une si nombreuse famille!

Cette année surtout (1857) que notre agrandissement du local nous diminue l'ancien, jusqu'à ce que nous soyons installées dans notre maison neuve, nous sommes enfilées et gênées autant que possible. La surveillance est beaucoup plus difficile, l'ordre presque impossible, aussi, je vous assure que tout en bénissant la Providence de cette prospérité matérielle dont nous avons à la vérité grand besoin, il nous faut lui demander une forte dose de patience... » Et à une autre : « Si vous conservez pour la Sainte Vierge un cœur d'enfant, elle a encore plus pour vous une sollicitude maternelle, et elle vous le prouvera, ma chère enfant. Que Marie vous protège toujours en faisant rencontrer à Monsieur votre mari ce qu'il désire. Nous l'importunons bien pour cela, soyez-en sûre, et nous continuerons jusqu'à ce que nous apprenions que vos désirs sont enfin satisfaits. Quant à vos chers petits anges, oh! soyez certaine qu'ils sont tous déposés dans le Cœur si tendre de Marie. Nous les lui présentons dès que nous apprenons leur arrivée dans ce monde, et vous pouvez bien croire que cette première offrande se réitère à chaque fois que nous recommandons leur bonne Mère à la Reine du ciel. Que nous serions contentes de voir votre jolie famille! Je crois que je serais trop heureuse si je me trouvais chargée de faire faire à votre petite aînée, sa première communion! J'aimerais trop cette chère enfant, aussi je n'ose me livrer à la pensée qu'une si douce joie me soit réservée!.. Je regarde presque déjà la petite C. comme notre petite fille. Si quelque jour cette chère enfant venait au Calvaire, il y aurait dispute entre Mère Saint-Charles, Mère Refuge, Mère Ste-Cécile et moi, pour savoir qui aurait plus de droit à s'en occuper, ou plutôt ce serait entre nous un conflit de tendresse et de sollicitude... Enfin, tôt ou tard vous nous ferez connaître Monsieur G., vos chers anges; en attendant, laissez-moi vous dire que vous comptez au Calvaire de bien véritables amies qui vous envoient de loin ainsi qu'à vos petits bijoux un million de tendresses. Je vous assure, ma bien bonne enfant, mille et mille fois de mes remerciements particuliers pour les plants précieux

du Jardin des Oliviers, et de ma bien constante affection en Jésus Crucifié.

Sœur St-Paul. »

« Je n'avais aucune relation intime avec Mère Saint-Paul, nous écrit une ancienne élève, durant les deux ans que j'ai passés au pensionnat. Je l'aimais beaucoup et je goûtais la petite instruction que tous les samedis soirs, elle venait faire à la salle d'études.

« Le jour de mon départ du Calvaire, je faisais l'action de grâces de ma dernière communion. Les Religieuses sortirent avant moi. Soudain, une image glissa dans mon livre; c'était Mère Saint-Paul qui me donnait un souvenir d'adieu. »

Quand le deuil atteignait ses enfants, ses lettres devenaient encore plus tendres: « Calvaire, 3 octobre 1862. Mon silence doit vous surprendre, ma chère A., mais j'espère bien que, connaissant toutes mes occupations qui, pendant les vacances, n'ont été moindres, bien qu'ayant un peu changé de nature, vous n'avez pas soupçonné que la bonne petite lettre dans laquelle vous m'annoncez votre malheur, m'aurait trouvée indifférente. Non, non chère enfant, j'ai bien compris l'épreuve que le Bon Dieu vous envoyait ainsi qu'à votre bonne mère, et je L'ai prié de vous soutenir et d'être lui-même votre consolation. J'espère que vous avez compris, ma chère A., que Notre-Seigneur en vous frappant ainsi, vous imposait près de votre bonne mère de nouvelles obligations. Sa vie a été si éprouvée qu'il est bien juste qu'elle trouve dans la tendresse de ses enfants quelques dédommagements. Aussi je suis sûre qu'en digne Enfant de Marie, vous travaillez à vous rendre utile, à vous mettre au courant de tout ce qui peut vous mettre à même de rendre de plus grands services à votre chère maman. Adieu, ma chère A., tout le monde ici me charge de mille amitiés pour vous. Ne m'oubliez pas près de votre bonne mère, et croyez-moi toujours,

« Votre bien affectionnée en Jésus-Christ.

Sœur St-Paul. »

Et l'année suivante à la même: « Que de fois, je suis sûre, ma bonne A., vous avez formé de vilains jugements sur vos anciennes Mères du Calvaire! A la vérité, bien que faux, ils ne sont pas tout à fait téméraires. car j'avoue que notre trop grand silence était contre nous un grave accusateur; mais croyez bien cependant, ma chère enfant, que nos cœurs n'étaient pas coupables, qu'ils étaient plutôt malheureux de vous mettre dans le cas de suppo-

ser en eux de l'indifférence et de l'oubli. Vous savez que depuis un an mes occupations ont plus que doublé, et j'ai beau utiliser tous mes petits bouts de temps, je ne puis réussir à faire tout ce que je devrais. Aussi, ma chère enfant, vous n'êtes pas la seule à vous plaindre de mon silence; de tous côtés, je reçois des reproches qui sont, je dois le dire, bien mérités; mais ma bonne volonté n'est pas une monnaie payante et je ne puis offrir qu'elle cependant.

« Enfin aujourd'hui j'espère pouvoir m'acquitter envers vous, bonne A. Si je vous voyais seule au parloir, je vous ferais bien des questions qui vous sembleraient peut-être un peu curieuses, mais qui ne viendraient cependant que de mon tendre intérêt, car j'aime à savoir si mes anciennes enfants se rappellent au sein de leur famille les recommandations que je leur ai tant de fois réitérées. Là, plus encore qu'au pensionnat, il faut une piété sincère, une grande abnégation de soi-même pour faire toujours passer le devoir avant le plaisir, pour savoir sacrifier ses goûts, ses désirs, ses inclinations, aux goûts, aux désirs de ses bons parents, et de plus ce sacrifice, pour être agréable à Notre-Seigneur, pour être digne d'une Enfant de Marie, doit être fait avec cette grâce, cette aménité extérieure qui en double de beaucoup le prix. Vous me direz peut-être que c'est difficile, j'en conviens, mais pour plaire au démon, on se soumet à des choses plus difficiles, et notre bon Maître ne mériterait-il pas un peu, beaucoup même de générosité?

« Voilà assez de morale, n'est-ce pas, chère enfant? Voyons maintenant les nouvelles du Calvaire, elles ne sont pas longues à raconter, car ici, grâce à Dieu, les jours se suivent et se ressemblent. Notre Supérieure Générale nous arrive mardi prochain pour un mois environ. Elle connera peut-être pendant son séjour le saint Habit à votre ancienne Présidente, Sœur Marie-Arsène. Le Pensionnat commence à se remplir, et je crois que cette année, il atteindra à peu près le chiffre de l'an dernier. Par ailleurs, rien de nouveau à vous annoncer, ma chère A., cependant si vous reveniez faire une petite visite au Calvaire, vous y retrouveriez les murs blanchis et chargés de sentences, surtout de ce grave « Silentium » qui ne plaît guère aux langues des petites filles, elles en rencontrent cinq depuis l'escalier jusqu'à la porte de la tribune, aussi gare aux bavardes!

« Allons, chère A., voilà une bien longue épître pour une personne à court de temps, elle vous prouvera que je

ne m'ennuie pas près de vous, ce qui vous sera un témoignage de la sincère affection de celle qui n'est plus votre Mère, mais qui sera toujours

« Votre véritable amie en Jésus Crucifié. Sœur St-Paul. »

Les faits peuvent s'ajouter aux témoignages des lettres. « Une enfant de l'externat, nièce d'une Religieuse, allait être marraine d'une petite sœur, elle demanda à Mère Saint-Paul de lui donner le nom d'Arsène et la pria de la protéger si elle venait à mourir. La chère Mère le lui promit et tint parole. La petite Arsène devint orpheline, perdit sa sœur, sa grand'mère, et à l'âge de 11 ans fut admise au 2^e pensionnat et considérée comme une enfant de la Maison. Mère Saint-Paul fut pour elle une vraie mère. « Après Dieu et Marie Immaculée, écrivait cette enfant, devenue Religieuse, c'est à elle que je dois mon bonheur. »

Qui n'a connu au Calvaire l'humble fille qui sera pour toutes les élèves « Lucie » Amenée par son père au Pensionnat à l'âge de 3 ans, elle devint orpheline peu d'années après. Mère Saint-Paul lui continua les mêmes soins, l'adopta pour ainsi dire; aussi l'enfant avait-elle l'habitude de venir chaque jour embrasser, comme elle le disait, « sa tendre Mère ». Nous avons dit l'an passé qu'au règlement des affaires de sa famille elle avait demandé que d'une partie de ce qui lui reviendrait de sa mère, il fut fondé 3 bourses au Pensionnat pour les filles d'anciennes élèves.

Etre bonne pour ses enfants ne lui aurait pas suffi si leur propre cœur était resté fermé à la charité. Elle leur apprenait encore le prix de l'aumône. « Durant un hiver très rigoureux, écrit une Ancienne, elle fit un appel aux indigents de la ville et des environs; ceux-ci accoururent et, rangés en face du Calvaire, ils virent les élèves en sortir deux à deux ayant en mains chacune un grand morceau de pain. Dirigés par les tourières, les pauvres gens s'approchèrent, et chacune des élèves remit sa petite aumône. De part et d'autre les cœurs étaient touchés et, ce jour-là, Notre Mère nous avait procuré un vrai bonheur ».

Elle était donc toute bonne, mais cette bonté ne dégénérât jamais en faiblesse. Voici un petit trait qui caractérisera sa manière.

Une enfant de famille aristocratique mais peu favorisée des dons de la fortune, avait aussi trouvé une grande place dans l'affection religieuse de la bonne Mère Saint-Paul. A cette chère petite, elle fournissait, non seulement le nécessaire, mais elle essayait de corriger les défauts

de sa première éducation. La chère enfants, d'une nature très digne, avait un orgueil de race qui la portait à regarder de très haut celles qu'elle trouvait d'une naissance plus modeste. Mère Saint-Paul désira lui donner une petite leçon. Elle s'entendit avec le jardinier et quand il vint demander sa fille qui avait l'âge de Valérie, on lui conduisit cette dernière, malgré ses réclamations. Mais le jardinier qui avait compris son rôle, ne la reconnut pas pour sa fille, la regarda même avec mépris, faisant ressortir les qualités de son enfant et les défauts de celle qu'on voulait lui donner en échange. La chère petite, la tête basse, honteuse de ne pas être trouvée digne d'être même la fille du jardinier, garda le souvenir de cette humiliation, et comprit qu'au nom et à la naissance, il fallait joindre des talents et des qualités pour être quelqu'un.

La chère Mère avait puisé cet amour du prochain dans le cœur de Jésus pour qui sa dévotion était ardente. Dès qu'elle le put, elle enrôla Communauté et Pensionnat dans l'Apostolat de la Prière. Le 14 Mai 1863, chacune reçut son billet d'agrégation qui lui fixait son jour d'adoration chaque mois. En juin de la même année on établit la Garde d'Honneur; Mère Saint-Paul avait fait venir deux grands médaillons du Sacré-Cœur, l'un d'argent, l'autre de vermeil, que portaient chaque semaine les deux élèves qui s'étaient le plus distinguées par leur travail et leur conduite.

« Je bénirai les maisons où mon Cœur sera honoré » avait dit Notre-Seigneur à Sainte-Marguerite-Marie. Cette promesse se réalisa pour notre Calvaire. Les rentrées au Noviciat et au Pensionnat furent si nombreuses qu'il fallut songer à de nouvelles constructions. Mère Saint-Paul, en possession de l'héritage de sa mère, se mit aussitôt au travail, elle dessina les plans qu'elle communiqua à M. Brune, Chanoine de la Cathédrale de Rennes, qui les approuva, les mit au point, et se procura le personnel. La rentrée d'Octobre 1866 était faite; on prévoyait les démolitions qui seraient opérées dans l'année; on se tassa donc dans ce qui resterait debout. Au dehors, on commença les travaux préparatoires pour permettre aux bateaux d'apporter par mer les matériaux nécessaires. Il semblait que la bonne Révérende Mère Saint-Paul avait le pressentiment qu'elle n'aurait pas la joie de voir se réaliser le désir de toute sa vie tant elle pressait architecte et entrepreneur.

La manière dont on était campé par suite des démo-

litions, le peu de place dont on disposait nuisaient aux précautions d'usage dans les pensionnats. La varicelle régnait à Landerneau, une enfant porta la contagion dans la maison; plusieurs Religieuses en furent atteintes, entre autre la bonne Mère Refuge, si aimée de Mère Saint-Paul. Mais l'attaque fut bénigne. La Supérieure visitait ses chères filles un peu trop fréquemment: « J'ai déjà eu la varicelle, disait-elle, il n'y a pour moi aucun danger. » Elle comptait sans son tempérament tout à fait débilité depuis sa pleurésie de 1858. Dans une de ses visites aux malades, heureuse de voir sa chère Mère. Refuge en convalescence, elle l'embrassa pour lui exprimer son bonheur; c'était trop... Le lundi, 12 Novembre, lendemain de la fête de la Dédicace, elle fit la conférence à la Communauté. Elle avait pris comme sujet: « La consécration de nos âmes à Dieu ». Son discours élevé, plein de ferveur et de sainteté emportait ses Filles au-dessus des choses de ce monde pour les élever jusqu'à l'éternité. C'était la dernière fois qu'on entendait cette Mère vénérée.

Le lendemain 13, fête de la Toussaint de notre Ordre, elle se plaignit de grande fatigue: « Ce matin, dit-elle à son infirmière, je me suis ennuyée au Chœur, cela ne m'est jamais arrivé ». Le 14, elle fut prise d'une forte fièvre, l'éruption parut, c'était la petite vérole. Le médecin ne vit pas d'abord grand danger, mais la nuit du 19 au 20 fut très mauvaise, et la malade fut prise d'un profond assoupissement. Cependant le 21, le médecin rassura encore la communauté et le 22, Mère Saint-Paul semblait avoir moins de fièvre. Ses filles étaient très préoccupées, on savait la délicatesse de sa poitrine, et l'un des docteurs qui l'avaient vue auparavant avait assuré qu'il lui serait impossible de résister à aucune grave maladie. On priait, on faisait à Dieu de grandes promesses; mais au matin du 23, quand le docteur vint la visiter après une mauvaise nuit, les Religieuses qui entouraient la malade lurent l'arrêt terrible sur la figure du médecin: Notre sainte Mère était perdue!.. Ce fut un moment affreux pour toute la Communauté. Il y avait défense d'approcher à cause de la contagion. M. Kervennic, l'aumônier, entra aussitôt après la visite du docteur, il dit à la chère malade que son état, sans être désespéré, était inquiétant. Elle en parut impressionnée: « Il faut donc mourir, murmura-t-elle. Puis elle se confessa, fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et demanda la sainte Communion.

Plus tard, répondit l'Aumônier, lui laissant ignorer qu'il

y avait impossibilité de la faire communier, cette privation lui eût été si dure!.. Elle avait toute sa connaissance, mais l'assoupissement était si fort que la parole expirait sur ses lèvres. Elle répondait cependant aux aspirations que lui suggérait le bon Aumônier, atterré lui-même par cette mort qu'il savait une épreuve si grande pour le Calvaire tout entier. Dans un moment où le confesseur la portait à la confiance, elle s'écria avec un accent inoubliable: « Mon Dieu, vous pardonnez tout, tout!.. » Une de ses filles, pour lui procurer le bonheur de la Sainte Communion, s'offrit à consommer la Sainte Hostie, si elle ne pouvait l'avaler; ce sacrifice héroïque, mais peu prudent, ne fut pas accepté et le bon Maître permit seulement à sa fidèle servante de communier à sa Croix et à ses douleurs!..

Le 24, les souffrances devinrent plus intenses, ses plaintes étaient continues, la gangrène gagnait à vue d'œil tous les membres, les uns après les autres. A midi, elle eut une crise, M. l'Aumônier rentra, elle se calma encore. Un quart d'heure plus tard on la vit pâlir, sa bouche se ferma, sa tête s'affaissa, la chère Mère venait de rendre son âme à Dieu.

Quel moment!.. La peine de toutes était d'autant plus grande que la veille seulement, on s'était aperçu du danger! Immédiatement, on envoya un télégramme à son frère. M. le Vicomte qui prêchait une mission dans les Côtes-du-Nord, répondit qu'il tenait à faire les obsèques de sa sœur, et ordonna de prendre tous les moyens pour qu'elle put attendre son retour. Il fallut donc la dérober bien vite aux regards de ses filles: le corps fut déposé dans une chASSE de plomb revêtue d'une chASSE de chêne et descendu à la chapelle le jour même. Toutes celles qui n'étaient pas indispensables près des enfants, restèrent veiller près de la chère Mère, pleurant et priant quand, vers 10 heures du soir, la porte de la chapelle extérieure s'ouvrit doucement, une ombre s'approcha de la grille, s'agenouilla, et une voix étouffée par les sanglots commença le « De profundis ». C'était son frère, son ami d'enfance, qui venait prier pour celle qui avait toujours été sa plus grande affection ici-bas.

Le lendemain, de nombreux amis de la famille le Vicomte et de la Communauté vinrent partager notre douleur. Les anciennes élèves étaient là aussi, pleurant celle qui les avait entourées d'un dévouement si maternel, elle les avait si profondément aimées!.. Monsieur le Vicomte offrit le Saint-Sacrifice. Toute sa foi et tout son cœur pas-

sèrent dans sa voix au « Pater » où le « Fiat voluntas tua » fut dit avec un accent qui tira des larmes à tous les assistants.

Le soir, au parloir, une Religieuse avait dit devant lui : « Pourquoi le bon Dieu nous l'a-t-il enlevée ? — Que dites-vous ma Sœur, répondit-il, Dieu est le Maître toujours sage et bon. » Sa douleur était pourtant de celles qui ne s'effacent pas. Quelques années plus tard, prêchant le 10 Février 1880 dans la Chapelle du Calvaire, il commença ainsi son discours : « Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. » Il y a 40 ans aujourd'hui, mes Sœurs, je prononçais ces paroles dans votre chapelle, je les avais prononcées moi-même le jour de mon initiation au Sacerdoce et je les répétais ici sur un autre moi-même qui avait partagé ma vie sans que susse cependant tout ce qu'elle était pour moi, et qui a emporté avec elle la moitié de mon existence ou, du moins, qui a emporté tout mon bonheur et mes véritables joies en ce monde. J'étais bien jeune, mes Sœurs, je venais, il n'y a que quelques jours, de monter pour la première fois au Saint-Autel, et Dieu m'accordait d'accomplir ici, dans votre chapelle, le premier exercice public de mon ministère en lui immolant une victime. Je ne savais pas alors qu'Il me demanderait d'achever moi-même l'immolation, mais enfin... toujours, n'est-ce pas, le « Fiat » du Seigneur!.. Ce matin, en lisant la légende de Sainte Scholastique, deux choses m'ont frappé : son amour de Dieu et son amour de la solitude. Voyez son dernier entretien avec son frère : elle le retint pour parler de Dieu... C'était son frère, lui aussi, qui l'avait immolée au Seigneur!.. et elle mourut avant son frère!..

Mais notre sainte Mère était aimée de tous : famille, Communauté, Pensionnat, on ne pouvait avoir de rapports avec elle sans s'y attacher. Ah! disait-elle quelquefois, on m'aime trop!.. Et elle craignait en gagnant les âmes pour Dieu, de les arrêter près d'elle. Elle en exprimait même sa crainte à celles de ses Filles les plus dévouées, pour les empêcher de s'attacher à elle imparfaitement. « Ce qu'elle ne savait pas, dira plus tard l'une d'elles, c'est que nous aimions Dieu davantage en l'approchant, et que nous la quittons, désireuses de remplir nos devoirs avec plus de fidélité et de perfection. »

Son souvenir devint bientôt un culte pour chacune de ses Filles, penser à elle, l'invoquer, aller prier sur sa tombe, même la nuit après Matines, était pour elles un soulagement dans leur grande douleur ; la Maison semblait

avoir perdu son âme. « J'ai pleuré pendant trois mois, nous disait plus tard la bonne Mère Refuge, et au bout de ce temps, je me dis un jour devant Dieu : « Pour qui toutes ces larmes ? Est-ce pour elle ou pour moi ? Elle est sûrement heureuse près du bon Dieu, pourquoi ne pas Le remercier de son bonheur ? et cette pensée me fit sortir de l'immense douleur où cette mort avait plongé ma vie. J'ai tant demandé au bon Dieu de la revoir, ajoutait-elle, mais le bon Maître ne m'a pas accordé ce bonheur. »

Après cette mort si subite et si cruelle les Religieuses ne songèrent qu'à renoncer aux projets de reconstruction que Mère Saint-Paul pouvait seule exécuter ; Mais M. le Vicomte de la Houssaye et Mme de Kerguelen déclarèrent que leur volonté était que ce qui leur revenait de la succession de leur sœur fût employé selon la destination qu'elle avait faite de sa fortune et qu'ils voulaient que les constructions se fissent selon ses intentions.

Pour simplifier tout, Monseigneur trouva bon de donner M. le Vicomte comme Supérieur à la Communauté, ce qui fut fait moins de deux mois après la mort de notre chère Mère Saint-Paul, le 15 Janvier 1867.

Les travaux commencèrent immédiatement. Les Religieuses se logèrent comme elles le purent, et le cloître fermé devint le réfectoire. Le 31 Juillet on posait la première pierre.

Ce fut une grande fête pour le Calvaire. En présence d'un nombreux clergé, Monsieur le Supérieur, à 11 heures du matin, célébra le Saint Sacrifice de la Messe, tous les ouvriers y assistaient. Puis, il se rendit sur le chantier avec le Clergé. Toute la Communauté et les enfants s'y trouvaient. La première pierre extraite des carrières de Kersanton, fut placée à la façade sud, dans les bâtiments du Pensionnat, près de la grande porte donnant accès à la cour de récréation des enfants. Elle porte sur sa façade extérieure une croix et le millésime 1867.

Dans cette pierre on déposa une boîte en plomb contenant : des cheveux de la Révérende Mère Saint-Paul de la Houssaye ; les médailles que la vénérée Mère portait sur elle ; 33 médailles du Sacré-Cœur en l'honneur des 33 années de Notre-Seigneur ; 7 médailles de la Sainte Vierge, en l'honneur de ses 7 douleurs ; 7 médailles en l'honneur des 7 allégresses de saint Joseph ; 45 médailles à l'effigie de saint Benoît, représentant le personnel de la Communauté ; 90 médailles de l'Ange Gardien représentant les élèves actuellement au Pensionnat. Le souvenir de la Révérende Mère Saint-Paul était présent dans tous

les cœurs; elle eût été si heureuse de voir cette fête qu'elle avait désirée depuis si longtemps!

Le 16 août, M. le Vicomte de la Houssaye fit la visite canonique pour la première fois. Il la termina le 24, après avoir mis dans tous les cœurs l'assurance de son dévouement pour la Communauté que sa sœur aimait tant. Désormais, et jusqu'à la fin de sa vie, le Calvaire de Landerneau fut l'objet de sa sollicitude. Il veilla en père sur les besoins matériels et spirituels du Monastère et du Pensionnat. On devait lui répondre par une confiance toute filiale et une pieuse reconnaissance.

La nouvelle Prieure, Mère St-Adélaïde, se réjouissait plus que tout autre de l'aide que lui assurait le Supérieur, car la succession était lourde. La guerre avec la Prusse allait multiplier les difficultés et les soucis que la situation du Saint Père Pie IX à Rome provoquait déjà chez tous les catholiques. Le Concile du Vatican ne put se terminer, car Napoléon III ayant retiré ses troupes de Rome, la Ville Eternelle tomba au pouvoir des Piémontais. Le Souverain Pontife Pie IX était prisonnier; tous les intérêts particuliers s'effacèrent devant les grandes questions qui préoccupaient la Sainte Eglise. M. le Vicomte de la Houssaye, profondément dévoué à Pie IX communiqua au Calvaire de Landerneau son grand amour pour le Pape. Les élèves s'étaient partagées en bataillons ayant à leur tête une enfant modèle qui portait le nom d'un des grands Zouaves Pontificaux, et les sacrifices se pratiquaient en grand nombre pour le Pape et l'Eglise. On se ralliait au chant des Zouaves: « Fiers Enfants de la Bretagne... »

C'était une joie pour le dévoué Supérieur de voir le bien s'accroître, le zèle se développer dans son cher Calvaire. La Maîtresse du Pensionnat, nommée avant la mort de Mère St-Paul, était la Mère Emmanuel de Jésus (Le Gall) qui avait fait Profession en 1856; formée par Mère St-Paul elle possédait toutes les qualités nécessaires pour se faire respecter et aimer des nombreuses élèves. Le Pensionnat augmentait chaque année; on sentait que, du haut du Ciel, la bonne Révérende Mère Saint-Paul attirait la bénédiction divine sur sa chère Maison.

Le zèle de Mère Emmanuel trouva un digne collaborateur dans le nouvel Aumônier. M. l'abbé Kervennic si dévoué au Calvaire, se trouvait trop fatigué pour continuer une tâche que la prospérité de la Maison rendait lourde à son âge avancé. Il demanda son admission à la Maison de retraite de Saint-Pol-de-Léon et fut remplacé

au Calvaire par M. l'abbé Collober, vicaire à Recouvrance. Ce prêtre, pieux, zélé, était très aimé dans cette paroisse. A son départ, on lui témoigna de si grands regrets que le bon prêtre en fut tout affecté. Cette émotion, jointe à la fatigue d'une trop forte course à pied qu'il fit pour aller voir sa famille, lui occasionna un crachement de sang et, à son arrivée au Calvaire, on fut immédiatement obligé de lui prodiguer des soins. Le moment était difficile pour recevoir un Aumônier malade: l'aumônerie était démolie, on commençait à penser sérieusement à rebâtir l'église. M. Collober eut ses appartements autour extérieur, on lui donna une partie des parloirs des élèves pour son confessionnal et son cabinet particulier, et le 24 Avril 1874 les travaux pour la reconstruction de l'église commencèrent, le Très Saint-Sacrement fut porté au réfectoire des Religieuses affecté au culte. Un autel y fut dressé, une ballustrade sépara le chœur du reste de la pièce, les enfants occupèrent les premières places; en arrière, les Religieuses sur de simples chaises. L'Aumônier devait entrer pour chaque cérémonie du culte, les catéchismes aux enfants, les conférences aux Religieuses. M. Collober, souvent malade, allait au bois faire sa promenade, on lui avait donné l'infirmerie des enfants pour la journée. Ces entrées si faciles le mirent en un contact bien plus grand avec la Communauté à laquelle il ne tarda pas à s'attacher profondément. Malheureusement, l'indisposition qu'il avait ressentie à son arrivée ne cédait pas, et il était souvent obligé de se faire remplacer par des prêtres amis, ce qui, dans ce moment, augmentait la grande gêne causée par les constructions de l'aumônerie et de l'église.

Le 24 Juin fut posée la première pierre de la chapelle. M. du Marhallach, vicaire général, délégué de Mgr Nouvel en fit solennellement la bénédiction, assisté de M. le Vicomte de la Houssaye, notre Supérieur. La cérémonie eut lieu à 10 heures du matin, à l'issue de la Sainte Messe offerte par M. du Marhallach. Toute la Communauté était présente. Cette pierre fut placée dans le mur de la chapelle et du chœur du côté du cloître, elle porte sur sa face extérieure l'image du Sacré-Cœur de Jésus et le millésime 1874. Dans cette pierre fut déposée une boîte en plomb contenant un Christ et de précieux souvenirs de la famille de notre bien aimée Mère Saint-Paul, des médailles du Sacré-Cœur, de la Sainte-Vierge, sous différents vocables. Outre M. du Marhallach et M. le Vicomte, il y avait aussi M. Brune, chanoine de l'église mé-

tropolitaine de Rennes et architecte; M. Serré, curé de Landerneau; M. Collober, aumônier; la communauté avec ses 43 religieuses et 3 novices et les élèves au nombre de 115.

Trois mois après cette cérémonie, le 17 Août 1874, Mère Emmanuel de Jésus (Le Gall) était élue Prieure. Témoin de la douleur profonde de la nouvelle Supérieure, Mgr Nouvel lui dit en souriant: « Bonne Mère, ne vous désolez pas ainsi; vous restez dans votre cloître; si vous aviez dû, comme moi, quitter votre Monastère, il y aurait lieu d'avoir quelque peine, mais non ici, où vous restez au milieu des Mères, qui vous désirent et vous aiment, et près de Dieu qui vous soutiendra ».

Et c'était vrai; j'en appelle à toutes celles qui ont connu la Révérende et bonne Mère Emmanuel. Ne la regrette-t-on pas encore?..

IN MEMORIAM



Sœur Saint François, décédée le 2 février.

« Pauline Abgrall (Sœur Saint-François).

« Soyez fervents, c'est le Seigneur que vous servez ». La pratique de ces paroles des Livres Saints a rempli toute la vie religieuse de la chère Sœur qui vient de nous quitter.

Notre chère Sœur naquit à Lampaul-Guimiliau d'une famille très estimée dans le pays. Deux frères et deux sœurs l'avaient précédée au foyer, aussi fut-elle l'enfant gâtée de la famille. Un court séjour qu'elle fit aux Ursulines de Saint-Pol-de-Léon ne répondant pas aux aspirations de l'âme de Pauline qui, très tôt avait entendu l'appel d'en haut, elle sollicita et obtint son entrée dans notre Monastère du Calvaire de Landerneau, novembre 1872. Presque toute sa vie religieuse se passa dans les emplois du Pensionnat. Notre bonne Sœur apportait au travail et à la prière la même véhémence, ayant à sa disposition une nature austère, vive à l'excès et une force de résistance peu ordinaire pour se donner de tout cœur à sa tâche. Les jours de grand travail, le programme était fait d'avance et coûte que coûte il fallait le remplir.

La vivacité de ses manières lui donnait un extérieur de rudesse qui la faisait craindre des élèves. Dès qu'apparaissait Sœur Saint François, armée de son balai, du seau et de l'arrosoir, les salles d'études et de récréation étaient vite évacuées. Mais tout finit en ce monde et le Bon Dieu mit un terme à l'activité intense de notre chère Sœur en l'envoyant passer dans le repos de l'infirmerie les 11 dernières années de sa vie. Là encore elle remplit ses jours de travail et de prières; elle avait toujours son aiguille ou son chapelet en mains. Des rhumatismes la firent longtemps et beaucoup souffrir; ses pauvres mains ne purent bientôt tenir que son chapelet.

Vivant séparée de la communauté, la chère sœur n'en continue pas moins à lui témoigner son affection; prenant part aux joies et aux peines de chacune.

En janvier elle eut quelques jours plus pénibles et re-commanda plusieurs fois de ne pas la laisser mourir sans recevoir l'Extrême-Onction. Le Docteur et ses infirmières ne constataient aucun indice d'une fin prochaine et la chère Sœur, après quelques jours de repos prolongé reprit le lever quotidien. Le 2 février elle avait communiqué; le soir, elle dit avoir besoin de dormir et ne tarda pas à entrer dans un calme et profond sommeil. Peu après minuit une des infirmières qui couchaient près d'elle, n'entendant plus sa respiration, s'approcha de son lit. Sans avoir fait un mouvement, elle avait rendu le dernier soupir.

Notre chère Sœur avait paru devant le Bon Dieu qui lui avait épargné les affres de la mort qu'elle craignait tant.

Notre bonne Sœur Saint François a beaucoup prié, nous vous le disions tout à l'heure. Toutes nos intentions, elle les faisait siennes et connaissant par une pénible expérience le poids de la souffrance, elle répétait souvent : « Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui souffrent ».

En priant pour Celle qui se préparait de si longue date à la mort, adoptons sa charitable invocation pour tous les souffrants.

M. le chanoine Livinec, Frère de Mère Thérèse de Jésus est décédé le 4 février. Le *Courrier du Finistère* a donné un tableau si complet de cette vie tout apostolique que nous nous permettons de le reproduire :

M. Livinec naquit à Saint-Martin de Morlaix, le 12 septembre 1859. Le milieu où il grandit était tout imprégné d'esprit chrétien: une pieuse mère y élevait ses onze enfants dans l'amour du devoir et de la vertu; un père à la foi robuste, farouchement attaché aux dévotions traditionnelles, y donnait l'exemple d'un absolu dévouement au clergé et aux œuvres paroissiales: nul ne s'étonnera qu'un tel foyer ait produit un prêtre, une religieuse et une mère de prêtre.

Elève à Pont-Croix dès l'âge de neuf ans, il fut dès lors, pour le rester toujours, le « petit Jean » de ses contemporains. D'une piété peu ordinaire, l'enfant se préparait à répondre généreusement à l'appel du Maître. Au sortir du collège, à 17 ans, sa décision se précisa: « Je veux être un bon prêtre », répétait-il à ses confidents entendant par là qu'il s'efforcerait toujours de mener une vie pieuse uniquement consacrée au service de Dieu et des âmes.

Trop jeune pour recevoir les ordres, il est envoyé à

Paris pour suivre les cours de Droit canonique que le futur cardinal Gasparri inaugurerait à l'Institut catholique. Il est l'un des rares élèves du début: aussi l'éminent professeur s'attache-t-il tout particulièrement à ces jeunes premiers auditeurs, et M. Livinec utilisa par la suite, en temps opportun, les respectueuses relations qu'il avait eues alors avec le distingué Prélat.

Sous-diacre à Paris, en 1881, l'abbé Livinec reçoit la prêtrise à Quimper le 22 décembre 1882. Nommé professeur au Grand Séminaire de Quimper, et plus tard économiste, il se dévoue sans réserve à ses séminaristes, qui trouvent auprès de lui les conseils pratiques et les directions viriles dont ils lui demeureront toujours reconnaissants. De concert avec M. Ollivier, supérieur du Séminaire, il ouvre un Cercle militaire dans l'établissement même. Que de soldats découvrirent alors en M. Livinec le père et le guide dont ils avaient tant besoin! Il y eut des conversions qui réjouirent le cœur de l'apôtre et l'encouragèrent à poursuivre comme « aumônier militaire » son œuvre de salut jusque dans les camps. Les retraites de conscripts à la Salette de Morlaix trouveront en lui un infatigable recruteur.

La nouvelle chapelle du Grand Séminaire n'avait pas encore reçu sa consécration lorsque M. Livinec fut nommé recteur de Plougasnou: paroisse importante, mais travaillée, à l'époque, par le protestantisme, qui y entretenait un temple et une école. M. Livinec fonda une maison de Frères qui ne dura pas, et développa la petite école libre de Pontplaincoat. Il essaya aussi d'organiser à Primel un syndicat de marins-pêcheurs. La fidélité des meilleures familles de la paroisse, la présence d'une partie de sa nombreuse parenté, les consolants résultats des célèbres « indulgences » annuelles soutinrent M. Livinec dans sa tâche ardue. Plougasnou n'a pas oublié ce bon pasteur, si régulier à tous ses exercices, si recueilli dans toutes ses fonctions, si serviable envers tous, et le pieux abbé Le Mell, le fondateur de la paroisse de Lesconil, ne cachait pas la part qui revenait à son ancien recteur dans sa première formation cléricale.

Après le « sol-pierreux » de Plougasnou, M. Livinec connut à Plouénan la « bonne terre » qui, tournée et retournée, peut rendre cent pour un. Il y goûta, en fait, les satisfactions les plus douces au cœur d'un « bon prêtre ». Installé en juillet 1901, il ne tarda pas à doter la nouvelle église du clocher et du carillon qu'elle attendait. Le décret de laïcisation des écoles ne le prend pas au

dépourvu: grâce à ses démarches, les religieuses peuvent enseigner en costume jusqu'en décembre 1910, et peu après de nouvelles classes sont construites qui allaient devenir l'école actuelle des filles. En 1905 il fonde, avec son vicaire, l'abbé Jonsqueur, un cercle d'études de jeunes et trois ans après il loue une salle de patronage. Il s'intéresse spécialement à l'Archiconfrérie de la Doctrine chrétienne, qui groupe encore aujourd'hui les Dames catéchistes. La mission de 1910 réussit au-delà des espérances du vigilant pasteur. Il bénit le Seigneur de l'attachement de ses paroissiens à la foi catholique pour laquelle leurs ancêtres ont lutté et souffert, ainsi que le rappelle le drame composé par son neveu: M. Louis Gibrat: « Têtes dures », qui connut un grand succès à l'époque, surtout dans la traduction bretonne: « Gwen ha Glaz » ou « Pennou kalet ». M. Livinec en publiera lui-même plus tard les données historiques dans sa brochure: « Bro-Léon sous la Terreur. Anne Le Saint, MM. Le Gall et Corrigan: trois victimes de la Révolution à Plouénan » (1928).

Tandis qu'il jouissait des fruits de son zèle, une maladie qui mit ses jours en danger, vint lui rappeler, si tant est qu'il eût besoin, qu'avec la prière, le sacrifice est une condition de succès pour le ministère du « bon prêtre ». A regret, mais en esprit de parfaite soumission à la volonté divine, il se démet, en août 1911, de ses fonctions de recteur.

Quelques semaines de repos lui rendent assez de forces pour assumer la charge d'aumônier du Pensionnat des Filles de la Croix au Pilier-Rouge. La direction de ce bel établissement pourrait seule rendre compte des multiples formes d'activité que déploya M. Livinec pour en accroître encore la prospérité. Les anciennes élèves le proclament « fondateur et bienfaiteur » de leur Association amicale. La Communauté lui a voué une touchante reconnaissance pour son constant souci d'en assurer le recrutement. Maîtresses et élèves lui savent gré des lumières et des règles de vie qu'elles doivent à leur bon aumônier.

Mais Dieu continuait son œuvre de sanctification dans l'âme de son serviteur. En 1928, la maladie l'obligeait une seconde fois à démissionner. Non loin de sa chère communauté il se retira, pour un temps, à la maison de repos de Keraudren, où l'affectueuse estime de son Evêque vint le chercher l'année suivante pour lui attribuer une stalle de chanoine à la cathédrale de Quimper. Tous ses amis

se réjouirent avec lui de cette distinction méritée, qui couronnait dignement une vie si bien remplie.

C'est là que le trouva son jubilé sacerdotal (Janvier 1923). Par une délicate attention fraternelle, c'est dans l'intimité de la chapelle du Calvaire qu'il convoqua, avec quelques rares amis, tous les membres de sa famille à sa messe d'action de grâces: ainsi sa sœur très aimée, Mère Thérèse de Jésus, n'en serait pas absente, non plus que la mémoire du neveu tant regretté qui, dans cette même chapelle, vingt ans auparavant, avait célébré sa première messe: l'abbé Désiré Le Goaziou.

Quatre ans plus tard, le 15 janvier 1927, Mgr l'Evêque présidait, au Calvaire, les « noces d'or » de Mère Thérèse de Jésus. Ce fut la suprême déception de M. Livinec de ne pouvoir y assister.

L'année même de son propre Jubilé, il s'était vu contraint, une dernière fois, de résigner son office et de réintégrer l'hospitalière maison de Keraudren.

Les efforts de toute une vie vers une plus grande perfection, produisent ici tout leur fruit. Le Supérieur est confus de voir son ancien professeur si respectueux et si prévenant à son égard. Les confrères admirent son esprit d'abandon à la Providence, sa bonne simplicité, la délicatesse de ses procédés, son inépuisable charité toujours prête à détourner les critiques comme à excuser les faiblesses. Il ne cherche qu'à faire plaisir en s'oubliant lui-même.

A défaut d'autre apostolat, il exerce de la façon la plus édifiante celui de la prière et de la souffrance surnaturellement acceptée.

Entre tous les exercices de piété qui maintiennent le contact entre son âme sacerdotale et le cœur du Souverain-Prêtre, c'est la visite au Saint-Sacrement qui a ses préférences: chaque matin, après déjeuner, il fait une heure d'adoration, régulièrement suivie du Chemin de Croix, et dix, quinze, vingt fois par jour, il revient s'agenouiller au pied du Tabernacle. On reconnaît à ce trait l'ancien directeur de Séminaire qui, en vue de propager la dévotion à la Sainte-Eucharistie et d'offrir au jeune clergé un modèle de vie sacerdotale, se chargeait, en 1893, de recueillir les documents qui serviraient au R. P. Lambert pour écrire la vie de ce passionné prêtre-adorateur: l'abbé Edouard Le Guillou.

Quand les infirmités le condamnèrent à garder la chambre, son chapelet ne le quitta plus. Nul ne l'entendit jamais se plaindre de trouver trop long le temps qu'il em-

ployait à se préparer au grand départ. Le dimanche 31 janvier, il s'endormit d'un lourd sommeil, d'où il ne se réveilla que pour entrer le jeudi 4 février, dans l'éternelle joie de son maître.

Soit à Kéraudren, où une première cérémonie fut célébrée le vendredi, à 15 heures, soit à Saint-Martin de Morlaix, où eurent lieu le lendemain la messe d'enterrement et l'inhumation, un grand nombre de confrères et d'amis rendirent un dernier hommage à la piété et au zèle du « bon prêtre » que fut M. le Chanoine Livinec.

Vous avez peut-être remarqué une allusion aux relations de M. le Chanoine Livinec avec le Cardinal Gaspari. La reconnaissance nous fait un devoir de rappeler ici qu'il eut la charité d'en user en notre faveur. En 1918 quand la situation de nos Mères de Belgique devenait très inquiétante, Mgr Gaspari, alors Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, à la requête de M. le Chanoine Livinec, fit une démarche près de l'autorité Allemande pour obtenir le rapatriement des 18 Religieuses qui composaient la Communauté de la Prévôté. Dans l'isolement où les laissait l'occupation Allemande elles furent profondément touchées de la proposition qui leur fut transmise par les Allemands. Toutefois les conditions posées pour le retour étant inacceptables, elles ne purent mettre à profit cette si charitable intervention. Elles n'en restent pas moins profondément reconnaissantes au Vénéré défunt pour lequel nous sollicitons le secours de vos prières.

Nos associées défuntes

1935 4 août: Olive Talec: Mme Tromelin.
19 septembre: Louise Oria.
28 novembre: Honorine Mével.
11 décembre: Marie D'Hervé.

1937 20 février: Marie-Louise Jamault.
20 — Marie Abgrall (Mme Bernard-Quéinec).
29 avril: Jeanne Berthéléme (Mme Frabolot).
5 mai: Anna Cloître.

Si édifiant que soit le souvenir laissé par nos chères Associées défuntes, nous nous bornons ordinairement à vous faire part de leur décès; toutefois si, à notre connaissance, quelque journal parle de leurs mérites et de leurs vertus, nous nous reprocherions de ne pas leur

faire écho et de vous priver ainsi, chères Lectrices d'un exemple si édifiant et si honorable pour le Pensionnat.

MARIE-LOUISE JAMAULT

Dans un *Courrier du Finistère* d'Août 1927 on racontait le pardon de Lanvéoc. Un étranger communiquait ainsi ses impressions sur le bateau qui les ramenait de la fête:

« Le chant m'a frappé par sa justesse et sa force
« puis tout le monde chantait, les gens de Lanvéoc sont
« donc nés musiciens?... Non, dit le prêtre, mais dès le
« jeune âge garçons et filles sont initiés au chant par
« la demoiselle que vous avez vue tenir l'harmonium, c'est
« une magnifique chrétienne. Elle apprend le caté-
« chisme et le chant aux enfants, fait le Patronage des
« filles, en un mot est un vrai trésor de dévouement.
« Quelle aide précieuse elle apporte à son Recteur. »

Depuis dix ans le rôle de Marie-Louise Jamault s'était encore élargi; seule ou aidée de sa fidèle servante et de ses jeunes filles du Patronage elle assumait le balayage de l'église, la parure de l'autel, s'ingéniant à faire tout ce qui peut contribuer à la gloire du bon Dieu. C'est à cet apostolat multiple qu'une terrible maladie l'a arrachée pour achever sur un lit de douleur sa méritoire existence loin de son cher Lanvéoc.

Écoutons maintenant un petit Echo des regrets de ses compatriotes.

Lanvéoc, Dimanche, 21 Février.

Je n'ai pu m'empêcher de verser quelques larmes en apprenant la triste nouvelle...Mademoiselle était si bonne, si dévouée, s'intéressant à tout. Quelle perte pour nous et pour Lanvéoc où elle s'était fait aimer de tous... Comment notre cher Lanvéoc fera-t-il sans elle?... personne ne pourra la remplacer!

Mercredi 24 Février.

C'est fait; nous avons conduit hier à sa dernière demeure notre chère Demoiselle comme nous l'appelions! Quelle foule! quel silence! combien tous paraissaient émus! Notre pauvre église était beaucoup trop petite pour tous ces gens qui ont bien voulu une dernière fois porter hommage à cette âme si généreuse, si bonne et que notre Lanvéoc n'oubliera pas de si tôt.

Plus de quatorze cents personnes sont venues aux obsèques, le temps, si mauvais la veille s'était remis au

beau et c'est sous un soleil de printemps que toute cette foule s'est rendue au cimetière.

Hélas! elle manquait à notre population depuis plusieurs mois déjà. Nous la savions perdue et nous espérons quand même le miracle qui seul pouvait la sauver. Le bon Dieu la voulait, Il nous l'a reprise; mais elle veillera encore sur ce Lanvéoc qu'elle a tant aimé et priera davantage pour nous tous.

Tout Lanvéoc reste sous le coup de cette mort prématurée.

L'attachement de Marie-Louise Jamault pour son Pensionnat était profond; maintes fois nous en avons eu de touchants témoignages aussi nous partageons vivement la peine et les regrets de sa famille et de ses compatriotes.

■ ■ ■

ANNA CLOITRE

Landerneau a fait à Mlle Cloitre de magnifiques funérailles. Le groupe impressionnant des enfants du Patronage Saint-François et des Anciens indiquait aux voyageurs pressés que l'on honorait d'une manière spéciale un insigne bienfaiteur.

Et il est bien sûr que la mort de Mlle Cloitre est pour le patronage Saint-François une lourde perte.

Elle se dépensa jusqu'à l'usure complète. Il n'y avait pour ainsi dire de place dans l'esprit et le cœur de Mlle Cloitre que pour son patronage.

Expédier son repas en vitesse pour que soit prêt à l'ouverture des portes, rester debout toute une soirée pour le service de la buvette, passer des journées entières à balayer, ranger les objets du vestiaire, mettre de l'ordre: et tout le monde sait ce que cela veut dire.

Un jour un de nos « Poulbot » lui demanda:

C'est vrai, M^{lle} Zelle, que vous avez un frère médecin et qui a des galons sur les manches?

— Mais oui, mon petit, c'est vrai!

Alors vous êtes une bourgeoise? et on vous paie pas pour faire tout ce que vous faisez?

— Mais non!

— Eh bien, c'est pas comme ça partout; mais ça fait rien, vous êtes chic! »

Eh! oui, elle avait le chic du dévouement, et les grands le savaient bien, et la comprenaient quand elle était obligée de faire les gros yeux et d'élever un peu la voix.

A partir de moment où elle a dû cesser toute activité, on s'est aperçu de la place qu'elle tenait dans nos œuvres: non seulement au patronage, mais à la Croisade Eucharistique; elle plissait tous les lundis les cottas de notre bataillon de petits clercs et rangeait leurs soutanes: à l'*Echo paroissial* qu'elle distribuait comme d'habitude de l'Action Catholique.

Mais c'est le Patronage qui l'emportait malgré tout, et la colonie de vacances. Elle aurait pu prendre ses vacances, elle en avait au moins autant besoin que nos petits colons, les invitations affectueusement pressantes ne lui manquaient pas: mais il y avait la colonie: à Plouescat et à Guissény elle a fourni une somme écrasante de travail. Déjà, il y a quelques années, elle avait eu une secousse, comme on dit, premier avertissement dont elle ne tint pas compte, et au début de sa dernière maladie, quand on lui disait: « Vous en avez trop fait, il y a longtemps que vous auriez dû vous reposer », elle répondait: « Je ne regrette rien, si c'était à recommencer, je ferais la même chose. »

Elle sentit elle-même la gravité de son mal: malgré les soins empressés et dévoués, ses forces ne revenaient pas, elle se préparait tout doucement, tout simplement, heureuse et reconnaissante des visites qu'on lui faisait, priant pour la paroisse et pour ses chères œuvres. Et le Mercredi 5 Mai, veille de l'Ascension, on la vit tout à coup perdre connaissance, on eut le temps de l'extrémiser et elle rendit son âme à Dieu.

Il n'est pas, a dit Jésus, de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Mlle Cloitre n'ayant pas de biens à donner aux bonnes œuvres, a donné mieux que cela, son cœur et sa vie, le bon Dieu l'en a récompensée: le Patronage Saint-François gardera pieusement son souvenir.

Aux Oblates-Missionnaires de l'Assomption,
Jeanne Largenton, Sœur Marie-Baptista.

CARNET DE FAMILLE



Rappels à Dicu

- 1936 23 mai: M. Floch, grand-père de Marie et Jeanne Floch.
4 août: M. Henri Danquigny, père de Louise et de Madeleine.
8 octobre: M. Théven de Ghéleran, frère de Marie (Madame Vézo).
19 octobre: Mme Gourvès, mère de Marguerite et de Louise.
28 octobre: M. Hardy, époux de Marguerite Jacq et père de Marguerite et de Madeleine Hardy.
1^{er} décembre et 19 mars 1937: MM. Paul et Louis Mével, frères de Marguerite-Marie et beaux-frères d'Augustine Laudren.
- 1937 18 mars: M. Maurice Chamrion, beau-frère d'Anne-Marie L'Helgoualch.
3 avril: M. Fouillard, père de Fernande.
3 — Mme Demast, mère de Georgette.
30 avril: Mme Pellen, mère de Marie-Antoinette.
5 mai: Mme Floch, grand'mère de Marie et de Jeanne Floch.
18 mai: Mme Riche, belle-sœur d'Amélie Roudaut.

Véture

- 1936 30 octobre: aux Orantes de l'Assomption, à Sceaux, Françoise Lanchou, Sœur Marie-Françoise.
1937 7 juin, au Carmel de Brest, Marie-Jeanne Puech, sœur Marie-Claire du Saint-Esprit.

Professions

- 1936 29 octobre, aux Petites Sœurs de l'Assomption, à Paris, Marie-Madeleine Lanchou, Sœur Françoise de la Nativité.

Naissances

- 1935 29 décembre: Marcel Tréguier, fils de M. et Mme Tréguier-Sénéchal Félicie.
- 1936 4 juillet: Angéline Le Bras, fille de M. et Mme Le Bras-Couloigner Francine.
7 juillet: Michel Le Floch, fils de M. et Mme Le Floch-Croissant Jeanne.
23 juillet: Claude Vigouroux, fils de M. et Mme Vigouroux-Prigent Marie.
24 juillet: Félix Le Goff, fils de M. et Mme Le Goff-Lucas Joséphine.
10 août: Dominique François, fils de M. et Mme François-Holliet Claire.
9 septembre: Yvonne et Ginette Lourtelet, filles de M. et Mme Lourtelet-Paul Marie.
septembre: Marie-Louise Kerisit, fille de M. et Mme Kerisit-Richard Ginette.
24 septembre: Jean-Louis Poichotte, petit-fils de Mme David-Chapalain Lucie.
26 septembre: Odile Cadudal, fille de M. et Mme Cadudal-Le Bras Thérèse.
15 octobre: Dominique-Marie Beaudouin, fils de M. et Mme Jules Beaudouin-Morillon Renée.
30 novembre: Marie-Pierre Le Maître, fille de M. et Mme Le Maître-Bauguion Yvonne.
14 décembre: Jacques Damian, petit-fils de M. et Mme Damian-Lorit Jeanne.
24 décembre: Françoise Rolland, fille de M. et Mme Rolland-Graveran Marie.
29 décembre: Alain Quéinec, fils de M. et Mme Quéinec-Quéinec Marie.
- 1937 1^{er} janvier: Marcel Tirant, fils de M. et Mme Tirant-Le Naour Germaine.
5 janvier: Jean Martin, fils de M. et Mme Martin-Le Cann Jeanne.
18 janvier: Anne-Marie Le Goaziou, fille de M. et Mme Le Goaziou-Le Vaillant Anne.
5 février: Christiane Cornec, petite fille de Mme Mével-Audren Augustine.
5 février: Madeleine Malléjac, fille de M. et Mme Malléjac-Stervinou Simone.

- 11 février: Marguerite-Marie Pouliquen, fille de M. et Mme Pouliquen-Couloigner Marie.
 25 février: Marthe Rebillard, fille de M. et Mme Rebillard-de Roincé Marguerite.
 28 mars: Chantal-Pâquerette Delahaie, fille de M. M. et Mme Delahaie-Gouriou Marguerite.
 28 avril: René-Paul Le Cras, fils de M. et Mme Le Cras-Fiche Léa.
 5 mai: Alain Crouan, petit-fils de notre chère Présidente Madame Crouan.
 17 mai: Odile Geffroy, petite-fille de M. et Mme Geffroy-Boucher.
 17 mai: Guy Daoudal, fils de M. et Mme Daoudal-Cariou Anne-Marie.
 20 mai: Georges et Guy Tréguier, fils de M. et Mme Tréguier-Sénéchal Félicie.

Mariages

- 1936 21 juillet: Anne-Marie Cariou et M. Pierre Daoudal.
 4 août: Suzanne Kerveillant et M. Jean Damian.
 5 septembre: Le lieutenant de vaisseau Louis David, fils de Lucie Chapalain et Mlle Paulette Chantereau.
 23 septembre: Simone Paul et M. Gabon.
 21 octobre: Marie Nicolas et M. Velly.
 26 octobre: Annie Kernéis et M. Pierre Morvan.
 10 novembre: Joséphine Chardronnet et M. Mailoux.
 1937 6 janvier: Joséphine Boudigou et M. Isidore Brélivet.
 4 février: M. Jules Galès, fils de Mme Galès-Berget Anne et Mlle Eugénie Falhun.
 4 février: M. Bernard Collins, fils de M. et Mme Collins-Bonnevialle Milly et Mlle Gretel Pichler.
 6 février: M. Louis Furet, fils de M. et Mme Furet-Le Franc Marie et Mlle M.-M. Le Bayon, fille de M. et Mme Le Bayon Roger-Marie.
 30 mars: Léontine Le Gall et M. Philippe Schneider.

- 5 avril: M. Laurence Bussy, fils de Mme Bussy-Bonnevialle Mary et Mlle Molly Havers.
 17 avril: M. Roger-Bussy, fils de Mme Bussy-Bonnevialle Mary et Mlle Jane Buchrley.
 6 juillet: Françoise Danguy des Déserts et M. Guillaume de Ruy.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

- André Maria (Mme Colin), Villa Ker-Eol, rue Mirabeau, Ferryville (Tunisie).
 Cariou Anne-Marie (Mme Daoudal), Briec-sur-l'Odét.
 Chapalain Lucie (Mme David), 23, r. Lauriston, Paris (16°).
 Colin Louise, 11, rue Notre-Dame des Champs, Paris.
 Cuff (Le) Lucie (Mme Gouriou), les Carmes, Ploërmel, Morbihan.
 Gaubian Amélie, 18, rue des Prés, Saint-Lô (Manche).
 Gall (Le) Julia (Mme Le Meur), 7, place Maréchal-Joffre, Brest.
 Gouriou Marguerite (Mme Delahaie), 5, rue de l'Esvières, Angers.
 Graveran Marie (Mme Rolland), rue de Nottingham Calais (Pas-de-Calais).
 Kerautret Louise (Mme Créach), 13, Place du Maréchal-Joffre, Brest.
 Proal Amélie (Mme Péria), 13, Place du Maréchal-Joffre, Brest.
 Roudaut Amélie (Mme Tanguy), 8, rue Yves-Collet, Brest.

Nouvelles adhérentes titulaires



Bernard Louise, Bourg de Quéménéven.
 Bihan (Le) Louise (Mme Cren), rue de la Mairie, Brest.
 Cariou Marie-Antoinette, 50, rue Jean-Macé, Brest.
 Caroff Marie-Christine, gare de Pleyber-Christ.
 Cavaloc Jeanne, 29 bis, rue de Daoulas, Landerneau.
 Cloarec Jeanne (Mme Jézéquel), cultivatrice, Kernadec, Relecq-Kerhuon.
 Marie-Thérèse Cloarec, Bourg de Ploudiry.
 Créac'hcadec Aline, 9, rue du Général Goury, Landerneau.
 Douguet Marie, Kérével, Lothey.
 Floch Rosalie (Mme Delhumeau), Lannilis.
 Gall (Le) Marie (Mme Beurrier), route des Sables-Blancs, Tréboul.
 Galès Marie, Ploudalmézeau.
 Garnier Germaine (Mme Guyader), 10, rue Villaret-Joyeuse, Brest.
 Hily Marie-Thérèse, Quai de Léon, Landerneau.
 Kerjean Jeanne (Mme Jézéquel), quai de Léon, Landerneau.
 Labous Marguerite-Marie, L'Hôpital-Camfrout.
 Léost Angéline (Mme Sagot), 73, rue Erlanger, Paris (16°).
 Louboutin Jeanne, 50, rue Jean-Macé, Brest.
 Morvan Marie-Thérèse, 63, rue de la République, Brest.
 Messenger Marie (Mme Kerusec), 5, rue Maréchal-Foch, Landivisiau.
 Parc Anne (Mme Cuiec), Brignonic, Plouézoc'h.
 Prat Anna (Mme Beux), 71, rue de Verdun, Saint-Marc.
 Quéinec Anne, Berven, Plouzévédé.
 Quentel Marie-Anne (Mme Kervennic), Kerzudal, Saint-Pierre-Quilbignon.
 Riou Jeanne (Mme de Mirelon), 15, rue de la Mairie, Port-Louis, Morbihan.

— 119 —

Soubigou Angèle, 2, rue du Folgoët, Lesneven.
 Riou Jeanne, Saint-Renan.
 Roy (Le) Marie, Maison de Retraite, Sainte-Colombe-lès-Vienne (Rhône).
 Saout (Le) Francine (Mme Botgat), Place du Marché, Landerneau.
 Salaün Simone, Kerligavan, Gouézec.
 Tanguy Marie, 15, place du Marché, Landerneau.



Nouvelles adhérentes honoraires



Madame Geffroy, Grande Place, Plouescat.
 Madame Guichard, 22, rue Louis-Pasteur, Brest.
 Mlle Lainé, rue Saint-Yves, Lannion.
 Mme Migot, rue du général Goury, Landerneau.
 Madame Talec, Lannilis.

